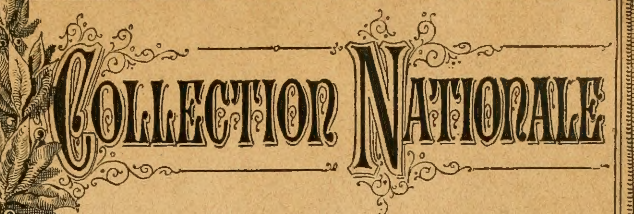




L'UNION FAIT LA FORCE



LOUIS NAVEZ

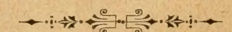
BRUGES

MONUMENTAL ET PITTORESQUE

FRONTISPICE & DESSINS

DE

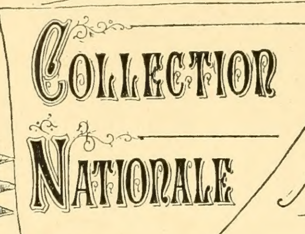
ARMAND HEINS, ED. DUYCK, PUTTAERT
STROOBANT, ETC.



A-N. LEBÉGUE & Cie, EDITEURS
BRUXELLES

BRUGES

Bruxelles. — Imprimerie J. Lebègue et Cie, rue Terarken, 6.



BRUGES

PAR L. NAVEZ

BREIDEL
DE CONINCK
VAN EYCK
MEMLING
STEVIN
VAN OOST

DESSINS PAR A. HEINS

LEBÈGUE & Cie

ÉDITEURS

46, Rue de la Madeleine,

BRUXELLES.

COLLECTION NATIONALE

LOUIS NAVEZ



MONUMENTAL ET PITTORESQUE

FRONTISPICE ET DESSINS

DE

ARMAND HEINS, ED. DUYCK, PUTTAERT, STROOBANT, ETC.



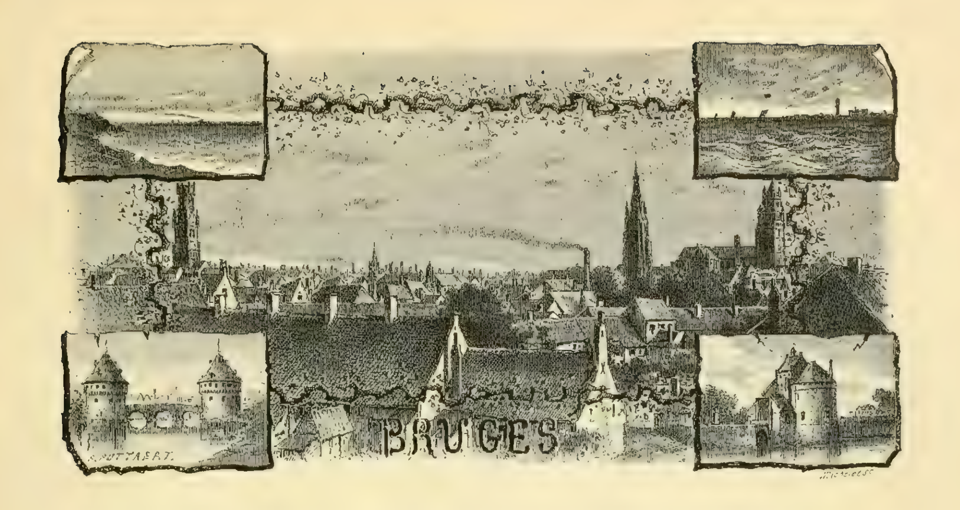
BRUXELLES

J. LEBÈGUE ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

« L'artiste le plus désespéré des laideurs modernes peut parcourir la ville de Bruges en tous sens. Nul objet n'y choque son œil; nul bruit, de quelque part qu'il s'élève, n'agace son oreille d'une dissonance. Les souvenirs les plus intimes du passé, se dressant en foule sous ses pas, l'accompagnent partout comme autant d'hôtes hospitaliers, et, de quart d'heure en quart d'heure, le carillon qui chante au sommet de la Tour des Halles semble lui souhaiter joyeusement la bienvenue dans la vieille capitale des Flandres. »

(Ernest Feydeau — Catherine d'Overmeire.)



I

VUE D'ENSEMBLE

Situation de Bruges. — Coup d'œil sur la ville et ses environs. — Promenade dans les rues. — Les jolies filles de Bruges. — Une cité qui meurt.

Bruges, capitale de la Flandre-Occidentale, est une ville d'environ 48,000 habitants. Elle est située par 51° 12′ 32″ de latitude nord et 0° 53′ 24″ de longitude à l'orient de Paris. Ces coordonnées géographiques sont celles de la tour des Halles. La longitude de l'Observatoire de Bruxelles étant de 2° 2′ 4″, le soleil passe au méridien de la capitale du royaume 4′ 34″ avant de franchir le méridien de Bruges. Ainsi, pour les astronomes, l'heure de cette dernière cité retarde d'un peu plus de quatre minutes et demie sur l'heure de Bruxelles.

L'altitude du seuil de l'église Saint-Sauveur atteint à peine 8 mètres ;

celle des quartiers les moins élevés ne dépasse pas 5 mètres. L'écart entre le niveau de la haute et de la basse mer est, en général, sur les côtes belges, de 4m50 ; mais cet écart augmente considérablement pendant les tempêtes et les gros temps de l'hiver. Bruges, ainsi qu'une grande partie de la Flandre, serait souvent inondée si la plaine flamande n'était défendue contre les envahissements de l'Océan par des travaux grandioses et une chaîne de dunes de 20 à 30 mètres de hauteur.

Avant d'étudier les détails d'une ville, il importe d'en considérer les grandes lignes en d'en avoir une vue d'ensemble. Les flèches des cathédrales gothiques, les beffrois qui se dressent orgueilleusement au milieu des cités flamandes sont d'excellents observatoires pour celui qui veut se rendre compte de leur configuration et de l'aspect du pays environnant. Gravissons donc courageusement les 402 marches conduisant au sommet de la tour des Halles.

Un panorama splendide se déroule devant nos yeux. On voit distinctement Gand, Courtrai, Thourout, Damme, l'Ecluse, Lisseweghe, dominée par l'énorme tour carrée de son église, Ostende et son phare, les maisons blanches de Blankenberghe et de Heyst. Au nord-est, s'étalent les grandes plaines de la Zélande, traversées par l'Escaut au bord duquel on distingue Flessingue, lorsque le temps est clair. Au nord et à l'ouest, se prolongent les dunes par-dessus lesquelles on aperçoit la mer s'étendant à perte de vue. Au sud et à l'est, s'infléchissent, en arc de cercle, les masses noires des grands bois de sapins, habités par ces curieux hommes des bois ou « Boschkerlen », qui vivent dans des tanières souterraines et passent, aux yeux des anthropologistes, pour les descendants des populations qui occupaient la Flandre aux temps préhistoriques, immédiatement avant les grandes invasions indo-germaniques.

Les arbres plantés par les paysans autour de chaque champ et de chaque prairie font paraître boisé le pays entier autour de Bruges. Ce n'est qu'une illusion. En réalité, la Flandre maritime est couverte de champs admirable-

ment cultivés et de pâturages remplis de bestiaux magnifiques. L'aspect des chemins qui sillonnent la campagne aux environs de la capitale de la Flandre-Occidentale montre au prix de quels efforts les industrieux Flamands sont parvenus à faire de leur pays la contrée la plus fertile de l'Europe. Le ton blanc-jaunâtre de ces chemins, semblable à la couleur des plaques d'arène que la dure végétation des hoyats laisse à découvert dans les dunes, révèle la nature du sol formé de sable pur et contraste avec les tons noirs des terres labourées. Celles-ci qui, à l'origine, étaient aussi arides que le sont aujourd'hui les bruyères de la Campine et le sol mouvant des dunes, ont été transformées grâce aux soins que permet de donner à l'exploitation des fermes la très petite culture en usage dans la région (1), grâce aussi à l'emploi d'amendements très abondants. Déjà avant l'arrivée de César dans les Gaules, les habitants de la Flandre maritime allaient chercher, sur les côtes d'Albion, de la marne dont ils se servaient pour améliorer leurs champs. Actuellement, nulle part — ni en Angleterre, ni en Lombardie, deux pays toujours cités comme offrant les exemples les plus parfaits de culture intensive — on ne dépense annuellement, comme on le fait aux environs de Bruges, plus de 100 francs d'engrais par hectare. Les prairies, dont le frais et vert tapis apparaît à travers le feuillage des arbres, s'étendent principalement sur les polders. Le sol de ces polders, formé d'alluvions fluviales, paraît convenir, mieux que tout autre terrain, aux pâturages. Un hectare de ces derniers suffit, paraît-il, pour engraisser deux bœufs en une saison. De tout temps, les animaux élevés autour de Bruges ont été célèbres. Déjà les Ménapiens entretenaient de grands troupeaux qui leur fournissaient de la viande dont ils faisaient un grand commerce. Après l'avoir salée, ils l'expédiaient jusqu'à Rome, où elle était estimée et particulièrement recherchée.

Tandis que l'on contemple la plaine flamande, l'imagination se reporte

(1) Plus de la moitié des exploitations agricoles dans la Flandre-Occidentale n'ont pas un demi-hectare.

à l'époque reculée où Bruges n'existait pas encore. Toute cette région si riche, si peuplée actuellement, couverte d'hommes, de bestiaux, de maisons, de chaumières, était presque déserte au commencement de la période historique. L'élan aux grandes cornes, le bœuf urus, le loup-cervier parcouraient ce pays sauvage où les castors élevaient en paix leurs constructions bizarres. Les chasseurs nomades, qui furent, sans doute, les premiers habitants de la Belgique occidentale, ne se hasardaient guère au milieu des forêts profondes, des marécages, des fondrières, des tourbières qui rendaient presque inaccessible une contrée où, selon l'expression du rhéteur Eumène, la terre était plutôt de l'eau que de la terre. La Flandre fait partie de la grande plaine germanique qui s'étend entre les rivages de la mer du Nord et de la Baltique et l'arête d'Hercynie. Certaines parties de cette immense plaine, qui n'ont point été transformées par la culture, peuvent donner une idée approximative de ce qu'était, à l'aurore des temps historiques, la contrée où Bruges devait naître. On y retrouvera les paysages plats, monotones et désolés, les sombres bois de conifères, les marais, les bruyères arides qui existaient anciennement en Flandre.

Au pied de la tour des Halles, s'étend la ville. Une multitude de toits, presque tous rouges et à pignons, frappe d'abord le regard. Ils semblent jetés les uns contre les autres dans un désordre incroyable. La direction des rues est difficile à reconnaître. Au-dessus des toits, s'élèvent quantité de clochers, de tours, de tourelles. Quelques places, le parc font des trouées dans l'agglomération des maisons. Des massifs d'arbres se montrent partout.

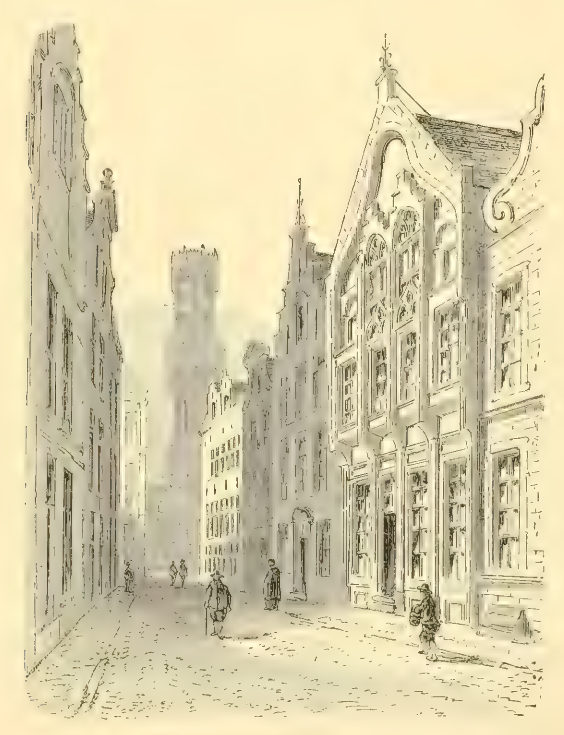
La vue de Bruges fait naître des pensées bien différentes de celles provoquées par la contemplation des riches campagnes environnantes dorées, en été, par les blés mûrs. C'est donc là cette Bruges fameuse qu'Æneas Sylvius cite parmi les plus admirables cités qu'il ait vues ; que Barlandus admire et dont il dit que « ses édifices publics et privés dépassent en

splendeur tout ce qu'on peut imaginer »; que Sanderus appelle l'« astre de la Belgique »; que Cassander compare à Athènes, « non seulement à cause de la similitude des esprits, mais à cause encore de beaucoup d'autres qualités et vertus naturelles ; » que ce même Cassander vante en ces termes : « De sa beauté, je ne dirai que peu de chose ; elle est telle, que du jugement de tous ceux qui l'ont vue, il serait impossible de rencontrer son égale..... Ses citoyens sont les plus braves et les plus intelligents qu'on puisse trouver..... Ce sont les Flamands qui, de tous les peuples, parlent le mieux le latin, et parmi les Flamands, ce sont les Brugeois qui ont le plus doux accent (1) ..... » Là où il n'y avait que des bruyères, des bois, des marécages hantés par des animaux sauvages, où jadis l'on n'eût trouvé, peut-être, qu'une cité de castors, s'élève, au xve siècle, une ville de cent cinquante mille habitants, une ville plus puissante et plus riche que ne l'étaient Venise, Paris et Londres. Devant le curieux possédant quelques notions d'histoire, l'ancienne métropole flamande ressuscite et se montre telle qu'elle vivait il y a trois cents ans. Par les rues cavalcadent des seigneurs « moult beaux » dans leurs chausses collantes et leurs jaquettes de Bohême dont les manches pendaient jusqu'à terre. Ces nobles personnages sont accompagnés de dames « menant grands et excessifs états, et cornes merveilleuses, hautes et larges, et de chaque côté deux grandes oreilles si larges que, quand elles veulent passer l'huis d'une chambre, il faut qu'elles se tournent de côté et se baissent ». Des marchands appartenant à toutes les nations, parlant tous les langages et vêtus chacun à la mode de son pays, encombrent l'hôtel Van der Buerse : Vénitiens, Génois, Pisans, Lucquois, Espagnols, Portugais, Allemands, Hanséates, Moscovites, Suédois, Anglais, Turcs, Levantins, Barbaresques, Nègres, Sarrasins animent les rues de la ville. Les bourgeois de la cité, les magistrats communaux, couverts de robes sombres, se mêlent à cette foule brillante.

(1) Havard. — *La Flandre à vol d'oiseau.*

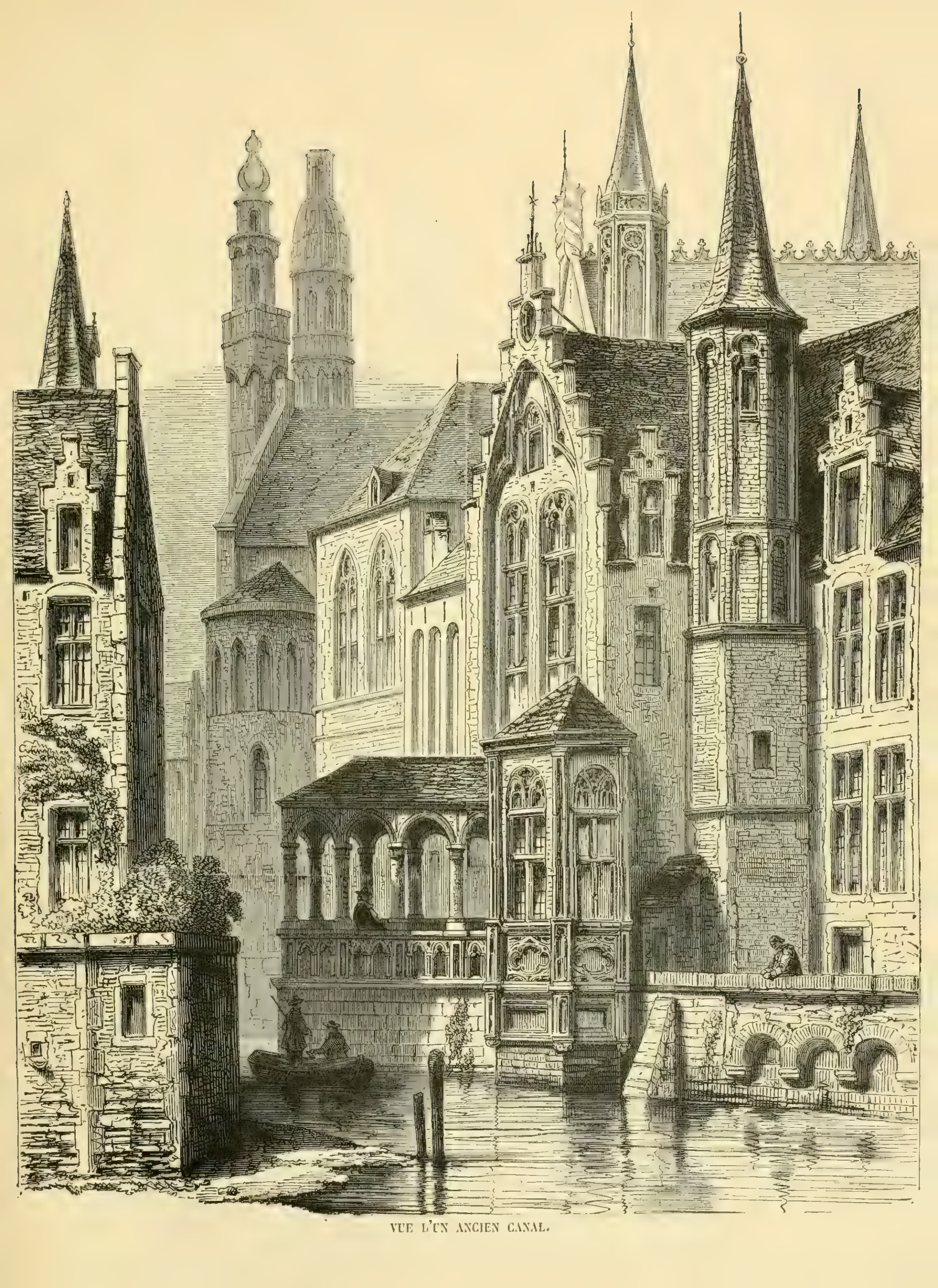
Des centaines de navires remplissent le port de la métropole flamande, à laquelle ils apportent les trésors du monde alors connu. Nous décrirons plus loin, en détail, l'aspect de Bruges à cette époque.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur la plaine flamande, descendons et faisons une promenade dans la ville. Les rues sont



ANCIENNE RUE FLAMANDE A BRUGES.

bordées de maisons, dont un très grand nombre remonte au XVIIe, au XVIe et même au XVe siècle. A chaque pas, dans n'importe quel quartier, on est arrêté par quelque construction ancienne. Beaucoup d'habitations bourgeoises ont des portes sculptées, des fenêtres surmon-



VUE D'UN ANCIEN CANAL.

tées de curieux bas-reliefs, des enseignes naïves; quelques-unes sont surmontées de tourelles en briques rouges. Des canaux, serpentant à travers des jardins ou baignant le pied de vieux édifices, sillonnent la cité dont ils ne sont pas un des moindres ornements. Parmi les gens qui passent — ouvriers, bourgeois, béguines, dentellières — on s'étonne de chercher presque en vain l'ancien type flamand. Les hommes grands et forts, dont la peau blanche et fine, les cheveux blonds, les yeux bleus, les formes arrondies et molles paraissent si caractéristiques à la plupart des écrivains français voyageant en Flandre, sont rares à Bruges. Cependant, il y en a, et l'on s'explique aisément que leur aspect ait frappé particulièrement des méridionaux, habitués à ne voir que des hommes ayant les cheveux et les yeux noirs, des membres trapus et anguleux.



JEUNE FEMME EN MANTILLE.

Les Brugeoises ont eu, de tout temps, une grande réputation de beauté. Un vieil auteur dit : « qu'elles sont belles, gracieuses, avenantes et fort civiles[1] ». Tous les Belges connaissent le proverbe :

Nobilibus Bruxellis viris, Antwerpia nummis,
Gandavum laqueis, formosis Bruga puellis,
Lovanium doctis, gaudet Mechlinia stultis.

M. Taine, qui doit s'y connaître, en sa qualité de professeur d'esthétique à l'École des Beaux-Arts de Paris, est d'avis que les Germains, parmi lesquels il range les Belges, et, par conséquent, les Brugeois et les Brugeoises, sont fort laids. « Vous trouverez rarement chez eux,



UN DES CANAUX SANS QUAIS.

dit-il, des visages réguliers comme les jolies figures si nombreuses à Toulouse et à Bordeaux, comme les belles et fières têtes qui abondent dans la campagne de Florence et de Rome ; vous trouverez bien plus fréquemment des traits exagérés, des assemblages incohérents de formes et de tons, des bouffissures étranges de chair, des caricatures naturelles. A les prendre pour des œuvres d'art, les figures vivantes témoignent d'une main alourdie et fantasque par leur dessin plus incorrect et plus mou (1). » Selon cet auteur, le teint, qui est couleur de fromage, et même de fromage gâté en Hollande, devient couleur de navet en Flandre.

Les filles de Bruges prétendent que M. Taine les a calomniées et soutiennent que le proverbe cité plus haut dit l'exacte vérité. L'emportent-elles réellement en beauté sur les habitantes des autres villes de la Belgique? L'auteur ne tranchera pas cette question délicate.

La capitale de la Flandre-Occidentale décline et s'éteint. Sa dégénération commence au XVI[e] siècle. Les persécutions religieuses qui décimèrent les Belges, à cette époque, eurent pour effet d'anéantir l'élément le plus vigoureux de la nation, élément formé principalement par les fiers et rudes descendants des Saxons. Quand le duc d'Albe quitta la Belgique, plus de cent mille hommes, parmi lesquels se trouvaient Philippe de Marnix, Heinsius, Jordaens, Franz Hals, Elzevier, Isaac Lemaire, s'étaient réfugiés en Hollande, d'où ils ne revinrent pas. La Flandre avait perdu les plus illustres et les meilleurs de ses enfants. Jamais elle ne s'est relevée du coup qui lui fut alors porté.

Ce que le fanatisme religieux a commencé, la misère l'achève. Le quart, et souvent le tiers de la population brugeoise vit à la charge de la bienfaisance publique. Les couvents absorbent les capitaux qui seraient nécessaires pour développer l'industrie, et ruinent la ville. Presque tous les monastères de femmes se doublent chacun d'une de ces écoles dentellières

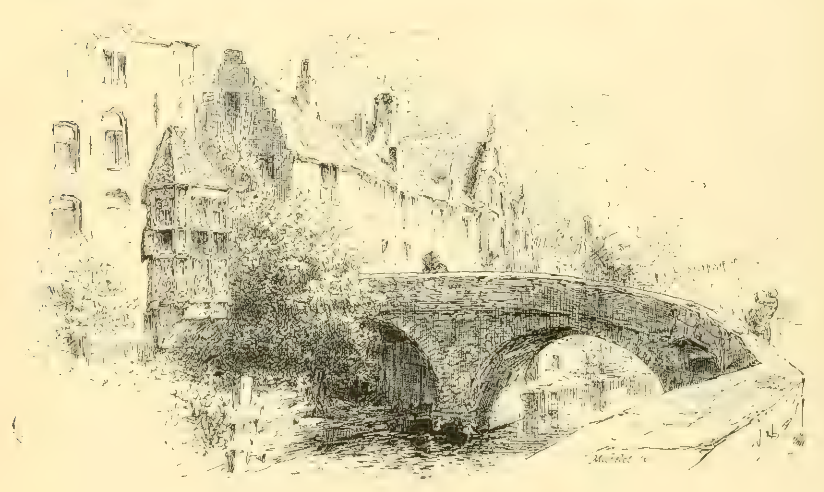
(1) Taine. — *Philosophie de l'art dans les Pays-Bas.*

qui sont, pour la Flandre, une honte et un fléau bien plus qu'une source de revenus. Les élèves y sont traitées avec une cruauté rapace contre laquelle il a été inutile de protester jusqu'ici. On attire les jeunes ouvrières dans ces écoles sous prétexte de leur apprendre à lire; en réalité, on ne leur donne aucune instruction; on les fait travailler au profit du couvent. Les religieuses tiennent des enfants de sept ans courbées sur des carreaux à ouvrage pendant onze ou douze heures chaque jour. Quand les petites ouvrières ont appris à manier convenablement les fuseaux, elles gagnent un salaire quotidien de soixante-dix à quatre-vingts centimes, quelquefois de trente centimes seulement. Les jeunes filles qui grandissent dans ces établissements ne tardent pas à dépérir, car nul métier de femme n'est aussi malsain, aussi meurtrier que celui de dentellière. Elles s'étiolent, deviennent malingres, rachitiques et meurent dans la fleur de la jeunesse. Quand elles parviennent à vivre vingt ans, elles laissent parfois quelques enfants plus chétifs et plus souffreteux que ne le furent leurs mères. « Que de misère, s'écrie E. Reclus en parlant des dentellières flamandes, que de misère représentent ces broderies si belles ! La rémunération de ce travail est tout à fait insuffisante. Aucune classe de la société ne présente une déchéance physique aussi manifeste que la classe des dentellières. Cette industrie, surtout dans les écoles d'apprentissage, contribue à l'appauvrissement des constitutions, à l'étiolement corporel et moral de milliers de pauvres filles qui, plus tard, deviennent la souche abâtardie de nouvelles générations ouvrières. »

La misère ne se montre jamais seule; elle marche toujours accompagnée d'un effrayant cortège de maladies. La phtisie ravage plus cruellement les classes pauvres de Bruges que celles des villes wallonnes. Les difformités, les petites tailles, les organisations faibles sont relativement communes dans l'ancienne cité de Breydel. La vie moyenne y est courte; il s'y rencontre rarement des cas de longévité. Les Brugeois sont moins robustes, moins

actifs, moins énergiques, ils ont moins de force vitale que les Liégeois ou les Namurois.

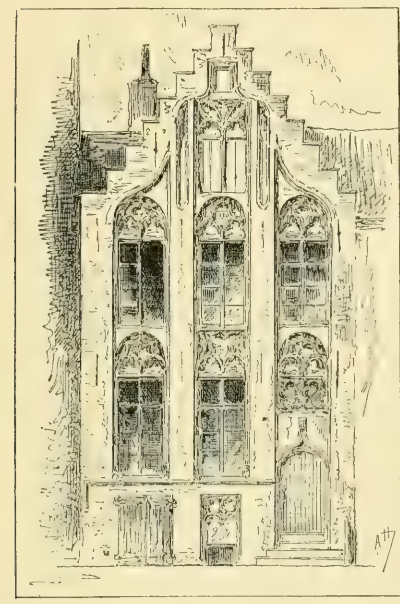
Cette population s'en va. Elle dégénère moralement en même temps qu'elle se détériore physiquement. Bruges se tient à l'écart du monde moderne et, comme les vieilles gens, vit de souvenirs. Elle rêve à son passé, qui n'a pas, il est vrai, manqué de gloire et dont elle est fière à juste titre. Les idées nouvelles, le progrès, l'activité intellectuelle lui font horreur. Elle s'éteint doucement, ayant joué jusqu'au bout le rôle que la destinée lui avait confié dans ce drame gigantesque que l'Humanité représente sur le globe terrestre depuis qu'elle existe et qu'on appelle l'Histoire.



LE PONT FLAMAND (1331) ET LA TRIBUNE DU BOURREAU (1514).

Une torpeur invincible l'envahit. Elle s'endort d'un sommeil qui est la mort. Quand on se promène dans ses rues, il semble qu'on circule dans les avenues d'un cimetière. On rencontre tant de ruines, de débris, d'anciens vestiges qui ne correspondent plus à aucun de nos besoins et qui auraient disparu depuis longtemps, si l'on n'avait voulu les conserver pour

satisfaire la curiosité de quelques archéologues, de quelques artistes et de quelques touristes. Bruges agonise. L'herbe pousse entre les pavés de ses places ; le nombre de ses habitants diminue ; nulle industrie ne fournit les plus indispensables ressources à sa population ouvrière, la plus misérable qu'il y ait en Belgique. Il faut reconnaître, cependant, que la patrie adoptive de Van Eyck et de Memling a toujours conservé le goût du beau et du pittoresque, presque partout ailleurs complètement étouffé par de mesquines préoccupations utilitaires. Ses maisons construites pendant les quatre derniers siècles, d'anciens monuments conservés avec un soin pieux font de Bruges entière un véritable musée. Ce respect des choses vieilles l'a rendue chère aux peintres et aux poètes, mais ne saurait contrebalancer, aux yeux du philosophe, de l'économiste et de l'homme politique, la détresse de ses classes pauvres, ses tendances réactionnaires, sa répugnance pour tout ce qui constitue le progrès.



RUE QUEUE DE VACHE.

Nous avons voulu dire, dès le début de ce livre, les misères et les tristesses qui accablent Bruges aujourd'hui, afin d'en avoir fini le plus tôt possible avec un sujet qu'on ne saurait laisser de côté si l'on veut présenter, en un tableau fidèle, la vie de l'ancienne Venise du Nord, mais qui ne peut que produire une impression pénible. Maintenant, détournant les yeux du présent, nous allons tâcher de ressusciter la cité opulente, riche, prospère, libre et glorieuse qu'était Bruges aux siècles passés. Nous n'assisterons plus

qu'à des scènes pleines de grandeur, à des luttes toujours épiques, sinon toujours heureuses; à des entrées triomphales, à de beaux et brillants spectacles. Sans doute, les annales de la ville de Bruges, même à l'époque de sa plus grande splendeur, racontent bien des massacres, des guerres fratricides, des souffrances de toutes sortes; mais telles sont les fortes vertus des hommes vivant pendant ces siècles troublés, que leurs malheurs, leurs crimes mêmes ont un éclat héroïque qui en dissimule l'horreur. Nous verrons, dans le même temps, se dérouler devant nous, comme en un mouvant panorama, les merveilles artistiques d'une cité qui a su rester belle quand elle n'était plus riche, et fidèle, dans sa détresse, son isolement et sa misère, à sa perpétuelle passion du beau.

II

LES PREMIERS TEMPS

Bruges débute dans le monde. — Aspect de la contrée où naît la ville. — Arrivée des missionnaires. — Ce qu'était Bruges vers la fin du IXe siècle. — Les premiers comtes de Flandre. — Misère. — L'an mille. — Baudouin à la Hache. — Charles le Bon.



Nous savons que les commencements de la ville de Bruges furent modestes et humbles. Elle naquit au milieu des lagunes boisées de la Ménapie et grandit lentement, ignorée même des peuplades voisines. Selon quelques historiens, qui paraissent doués de plus d'imagination que d'esprit critique, elle se trouvait près d'un pont (brug, en flamand) jeté sur la Reye pour mettre en communication Aardenbourg, qui s'appelait alors Rodenbourg, avec Oudenbourg, qui s'appelait Aldenbourg. D'après une charte d'authenticité très douteuse, ce pont était protégé, en 366, par un château ou bourg, qui aurait été, dit-on, construit à l'endroit où se trouve la place portant aujourd'hui ce dernier nom.

Bruges est mentionnée, pour la première fois, dans la légende de saint Eloi, écrite au VII[e] siècle, par saint Ouen, qui cite une localité nommée « Municipium Flandrense ». Dans un très ancien abrégé, le mot « Flandrense » est remplacé par le mot « Brugense ». Cependant, Bruges ne devait être encore qu'un petit village à cette époque, puisque, vers l'an 650, saint Trond fonda la célèbre abbaye d'Eeckhout au milieu d'un bois de chênes qui couvrait la plus grande partie de l'emplacement actuel de la ville.

L'aspect du pays n'avait guère varié depuis l'époque où des chasseurs germains, vêtus de peaux de phoque, erraient, sur des barques de cuir, dans les marécages de la Ménapie, à la poursuite des oiseaux marins qui nichaient par milliers sur les îles et les plages situées vers l'embouchure de la Meuse et de l'Escaut. Des forêts, des fondrières, des grèves stériles couvraient, comme jadis, la contrée. Deux fois chaque jour, elle était inondée presque entièrement par les eaux de l'Océan, qui pénétraient au loin dans l'intérieur des terres. Alors on ne voyait plus que d'immenses étendues submergées et quelques îlots, sur lesquels étaient bâties de misérables chaumières. Ces tristes et froides régions, toujours enveloppées de brumes épaisses, qui permettaient à peine aux rayons du soleil d'arriver jusqu'à la surface du sol, donnaient asile à des populations extrêmement barbares. Pendant le III[e] siècle, des Saxons, arrivant du Nord, débarquèrent sur le rivage ménapien. Les uns pillèrent le pays, puis, quand ils ne trouvèrent plus rien à voler, ils partirent pour aller ravager des contrées plus riches. D'autres s'y fixèrent, et ces nouveaux habitants furent assez nombreux, surtout vers les côtes, pour avoir contribué, dans une large mesure, à la formation de la race flamande. Ensuite étaient venus les Francs Saliens, qui occupèrent le territoire belge entre la Meuse et la mer du Nord. Tous ces conquérants, mêlés entre eux et aux anciennes peuplades, formaient un véritable ramassis de brigands.

Les saints qui entreprirent de convertir au christianisme les farouches

habitants de la Flandre ont tracé de ceux-ci un portrait peu flatteur. Saint Paulin les accuse de vivre de rapines. Venance Fortunat, auteur de la légende de saint Médard, où, pour la première fois, l'ancien pays des Ménapiens est désigné sous le nom de Flandre, traite les Flamands de « peuple féroce, intraitable et opiniâtrément attaché au culte de ses idoles ». Saint Ouen, disciple de saint Éloi, dit pis que pendre d'une population qu'il évangélisait sans succès. Il y a, sans doute, beaucoup d'exagération dans les accusations portées par des missionnaires fanatiques contre un peuple fort attaché à son ancienne religion et qui refusait obstinément d'en changer. Mal reçus, peu écoutés, souvent cruellement persécutés, les premiers apôtres chrétiens, dans la basse Belgique, devaient être naturellement disposés à considérer comme d'affreux sauvages des gens très difficiles à convertir et qui n'avaient pas, pour les nouveaux venus, tout le respect et tous les égards auxquels ont droit des saints haut placés dans la hiérarchie sacrée. Cependant, tout en faisant la part de ces exagérations, il est impossible de nier que les Flamands de ce temps-là fussent beaucoup moins civilisés et beaucoup plus grossiers que leurs voisins du sud et de l'est.

Vers la fin du IXe siècle, Bruges étant devenue une petite ville, Baudouin Bras de Fer, premier comte de Flandre, construisit un château où les habitants purent se réfugier avec ce qu'ils avaient de plus précieux, quand on signalait l'approche des Normands. En 1040, la ville elle-même fut entourée d'une enceinte fortifiée dont quelques restes subsistent encore aujourd'hui : un mur près du pont de la Clef et une tour au bord du cours d'eau, entre le pont Flamand et le pont des Baudets (1).

Bruges avait, à cette époque, un aspect très pittoresque. De chétives maisons de bois et d'argile, couvertes de chaume, bordaient des rues étroites, irrégulières, sinueuses, non pavées, et toujours défoncées, pendant la mauvaise saison, par le passage des hommes, des chevaux et des cha-

(1) Thooris. — *Belgique illustrée.*

riots. Çà et là, au milieu des chaumines, s'élevaient les maisons, généralement fortifiées, qu'habitaient les riches bourgeois et les nobles. A côté de celles-ci, on trouvait les bâtiments énormes, solides, massifs des monastères. Les églises étaient les seuls monuments publics qui décorassent la ville aux x[e] et xi[e] siècles. La nuit, les veilleurs parcouraient les rues en criant l'heure, et l'on voyait briller, au milieu de chaque cimetière, le fanal des morts, sorte de petite tour isolée portant une lanterne et surmontée d'une croix.

Baudouin Bras de Fer, ayant enlevé Judith, fille du roi de France Charles II, emmena cette princesse à Bruges, où il l'épousa. Tout d'abord, le pape excommunia les deux conjoints, mais il ne tarda pas à se laisser fléchir par les prières de Baudouin. Charles pardonna également et donna à son gendre, avec le titre de comte de Flandre, tout le pays compris entre l'Océan, l'Escaut et la Somme. Il ajouta à ce don important le corps du grand saint Donat. Le nouveau comte éleva dans le Bourg, dont il avait fait sa résidence, une église où la précieuse relique fut déposée. Cette église devint plus tard une cathédrale fameuse. Les arbres qui entourent aujourd'hui la statue de Jean Van Eyck, vis-à-vis de l'hôtel de ville, en marquent l'emplacement. Elle a été démolie de fond en comble par les Français, en 1799.

Baudouin le Chauve, fils du Bras de Fer, hérita du comté de Flandre à la mort de son père. Il acheva les constructions commencées par ce dernier pour mettre Bruges en état de défense. Selon Vredius, les murailles qui entouraient la ville, à cette époque, enserraient tout l'espace compris entre le pont qui conduit actuellement du Bourg au Marché-aux-Poissons, les ponts de Calis, des Chevaux, des Moulins, de Sainte-Anne, de Paille, des Carmes, du Zuydzan-brugge ; le Béguinage, l'hôpital Saint-Jean, l'abbaye d'Eeckhout et le Pandbrugsken, jusqu'au Bourg (1).

A partir du x[e] siècle, la fortune de Bruges grandit rapidement. La ville

(1) Ferrier. — *Description historique et géographique de Bruges.*

était déjà si peuplée en 1006, que la peste put enlever, cette année-là, plus de 12,000 habitants.

La fin du xe siècle et le commencement du xie furent une des plus tristes périodes de l'histoire de la chrétienté. Les famines succédaient aux famines. Sur soixante-treize ans, il y en eut quarante-huit durant lesquels les peuples de l'Europe occidentale moururent littéralement de faim. Les pauvres gens qui échappaient à la famine étaient emportés par des épidémies. Le mal des ardents ou feu de Saint-Antoine, sorte d'érysipèle gangréneux, ravageait la terre. La peste achevait l'œuvre de destruction. Il semblait que le monde allait périr.

Jamais les fléaux qui décimèrent les hommes pendant le moyen âge ne firent tant de mal. « Le muid de blé, dit le vieux chroniqueur Glaber, s'éleva à soixante sols d'or. Les riches maigrirent et pâlirent ; les pauvres rongèrent les racines des forêts ; plusieurs, chose horrible à dire, se laissèrent aller à dévorer des chairs humaines. Sur les chemins, les forts saisissaient les faibles, les déchiraient, les rôtissaient, les mangeaient. Quelques-uns présentaient à des enfants un œuf, un fruit, et les attiraient à l'écart pour les dévorer... Comme si c'eût été désormais une coutume établie de manger de la chair humaine, il y en eut un qui osa en étaler et en vendre dans le marché de Tournus. Il ne nia point et fut brûlé. Un autre alla, pendant la nuit, déterrer cette même chair, la mangea et fut brûlé de même. »

« ... Dans la forêt de Mâcon, près de l'église de Saint-Jean de Castanedo, un misérable avait bâti une chaumière où il égorgeait, la nuit, ceux qui lui demandaient l'hospitalité. Un homme y aperçut des ossements et parvint à s'enfuir. On y trouva quarante-huit têtes d'hommes, de femmes et d'enfants. Le tourment de la faim était si affreux que plusieurs, tirant de la craie du fond de la terre, la mêlaient à la farine. Une autre calamité survint ; c'est que les loups, alléchés par la multitude des cadavres sans sépulture, commencèrent à s'attaquer aux hommes. Alors les gens crai-

gnant Dieu ouvrirent des fosses, où le fils traînait le père, le frère son frère, la mère son fils, quand ils les voyaient défaillir; et le survivant lui-même, désespérant de la vie, s'y jetait souvent après eux (1). »

Tant de souffrances, une si excessive misère finirent par réduire les peuples au désespoir. Continuer à vivre ainsi n'était plus possible;



QUAI DU ROSAIRE.

la croix devenait trop lourde à porter. L'homme se sentit impuissant à réagir contre tous les fléaux déchaînés à la fois. Semblable à l'animal épuisé qui tombe sous le faix, se couche et meurt assommé de coups plutôt que de se relever et de faire un pas de plus, il s'abandonna et attendit le terme de ses maux. D'anciennes prophéties annonçaient que le monde finirait l'an mille. Tout le monde y crut. On se précipita dans les églises et dans les cloîtres, afin de paraître le plus dignement possible au jugement dernier. Les nobles et les grands, qui n'ignoraient pas que le Christ a dit : « Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le chas d'une aiguille », étaient les plus effrayés et les plus empressés à se réfugier dans les monastères.

(1) MICHELET. — *Histoire de France.*

Ils déposaient sur l'autel, croyant acheter leur salut à force de pieuses libéralités, des donations de terres, de maisons, de châteaux, de serfs. « Le soir du monde approche, disaient-ils, chaque jour entasse de nouvelles ruines ; moi, comte ou baron, j'ai donné à telle église pour le remède de mon âme..... » Le clergé s'épuisait en efforts pour empêcher l'aristocratie militaire tout entière de revêtir la robe de bure du moine.

Cependant, l'instant fatal approchait. Une terreur folle s'empara des populations. Des gens devinrent fous, d'autres blanchirent en quelques instants, d'autres encore moururent de frayeur..... On eut beau attendre, rien d'anormal ne se produisit. La terre continua à tourner sur son axe, les étoiles ne se détachèrent point de la voûte céleste. Les malheureux prosternés au pied des autels dans toutes les églises crurent que Dieu, ayant eu pitié de ses créatures, s'était réconcilié avec elles et avait résolu de les sauver. Plusieurs se trouvèrent assez sots d'avoir eu si peur sans raison et de s'être dépouillés de leurs biens au profit des moines, fort inutilement. La plupart s'imaginèrent qu'une vie nouvelle allait commencer pour le monde, qu'ils seraient désormais moins malheureux, puisque le Seigneur semblait avoir pardonné au genre humain. Un immense élan de reconnaissance envers Dieu fit affluer entre les mains du clergé des dons qui, venant s'ajouter aux richesses arrachées précédemment par la terreur aux fidèles, permirent d'élever une quantité prodigieuse de monuments religieux. « Près de trois ans après l'an mille, écrit Glaber, les églises furent renouvelées dans presque tout l'univers, quoique la plupart fussent encore en assez bon état et pussent encore servir moyennant quelques réparations ; mais on voulait les rebâtir plus magnifiques. La terre semblait se dépouiller de son noir manteau de vieilles églises pour revêtir une blanche tunique de basiliques neuves. » De nombreux édifices destinés au culte furent alors élevés à Bruges ; malheureusement, ils ont été détruits. La capitale de la Flandre-Occidentale, moins bien partagée que Tournai, Liège, Huy, Nivelles et d'autres villes belges, n'a plus d'églises romanes du XIe siècle.

Le XIIe siècle a laissé des traces brillantes dans l'histoire de la Flandre. Baudouin à la Hache, « prince crêmu et roide justicier », dont le nom est resté particulièrement populaire, devint comte en 1112, à l'âge de dix-huit ans. Ce fut un grand redresseur de torts, et l'on cite de lui des traits prouvant un esprit de justice et d'impartialité bien rare à cette époque. Une pauvre Brugeoise avait vendu deux vaches au sire d'Oostcamps, qui refusa de les payer. La femme se plaignit au comte. Baudouin rendait lui-même la justice à ses sujets. Il cita devant son tribunal, établi sur le grand Marché de Bruges, le châtelain accusé. L'ayant trouvé coupable, il le fit jeter incontinent dans une chaudière d'eau bouillante, en compagnie de deux faux monnayeurs, sans plus d'égards que si le condamné eût été un bourgeois ou un vilain.

Charles le Bon, dont l'Église a fait un saint, fut, comme son prédécesseur Baudouin, sévère aux grands, secourable aux petits, aux humbles et aux opprimés. Sous son administration, une famine terrible désola la Flandre, en 1126. Un hiver si rigoureux que les vieillards ne se rappelaient pas en avoir vu un pareil gela toutes les productions de la terre. Il existait, en ce temps-là, au pays flamand, une famille très puissante et très riche, celle des Vanderstraeten, qui entreprit de spéculer sur la détresse générale. Grâce à sa fortune, elle parvint à accaparer presque tout le grain disponible, qu'elle faisait payer des prix exorbitants, de sorte que les pauvres gens mouraient de faim à côté de greniers remplis de blé. Le comte Charles, ému des souffrances de son peuple, fit ouvrir de vive force les magasins des Vanderstraeten. Les grains renfermés dans ces entrepôts furent vendus à un prix raisonnable, et l'on remit l'argent provenant de cette vente aux légitimes propriétaires. Ainsi, la spéculation entreprise par ceux-ci échoua. Ils en conçurent contre Charles le Bon une haine implacable et ils résolurent de l'assassiner.

Berthulf, prévôt de la ville de Bruges, son frère et ses parents Bouchard, Robert et Albert entrèrent dans la conspiration et se chargèrent de l'exécution du crime.

Le comte allait, tous les matins, entendre la messe à l'église Saint-Donat, qui communiquait directement avec le Bourg, par une galerie couverte. Le 2 mars 1127, il se trouvait, comme d'habitude, dans sa tribune, lisant les psaumes et distribuant aux pauvres des pièces d'argent que lui remettait son chapelain, lorsque les conjurés, au moment où il se levait pour réciter le Pater, se jetèrent sur lui et le frappèrent de leurs épées.

Tous les assistants prirent la fuite et abandonnèrent le cadavre de Charles, qui fut relevé par quelques clercs. Ceux-ci l'enveloppèrent dans un linceul et le déposèrent, tout sanglant, sur une estrade élevée au milieu du chœur et aux quatre coins de laquelle ils placèrent quatre flambeaux allumés.

Cependant, les assassins et leurs partisans s'étaient retranchés dans le Bourg, où ils ne tardèrent pas à être assiégés par une armée qui comptait dans ses rangs la comtesse de Hollande; Damien de Termonde; Thierry, châtelain de Dixmude; Sigier, châtelain de Gand, et à laquelle se joignirent les bourgeois de Bruges.

Deux semaines après le crime, le 17 mars, les assiégeants s'emparèrent par surprise d'une des portes du Bourg, assaillirent la forteresse et s'en emparèrent après un combat acharné; mais ils ne purent se rendre maîtres de l'église de Saint-Donat qui servait de réduit aux assiégés. Ceux-ci ne tardèrent pas, cependant, à être refoulés dans la tour du temple. De là, il n'y eut pas moyen de les déloger.

Pour en finir, on prit le parti de saper la tour. Le 20 avril, les révoltés la sentirent qui s'ébranlait sous eux. Encore quelques instants et elle allait s'écrouler, les ensevelissant sous ses débris. Ils sortirent alors un à un par une fenêtre. Ils étaient vingt-sept.

Le lendemain, on mit le corps du comte dans une peau de cerf et, après l'avoir enfermé dans un cercueil, on le déposa pieusement dans l'église Saint-Christophe. Les traîtres, dont les assiégeants s'étaient emparés, furent précipités du haut des murailles du château. Comme ils étaient excommuniés, on ne les inhuma point en terre bénite; des soldats les enfouirent, çà et

là, dans les champs, comme des animaux. Berthulf fut supplicié, un jour de marché, sur le pilori d'Ypres.

Aujourd'hui, les restes de Charles le Bon se trouvent dans une des chapelles de la cathédrale. La fête du martyr est célébrée chaque année à Bruges, le 2 mars, date de l'assassinat. La plupart des faits que nous venons de rapporter appartiennent probablement à la légende et n'ont jamais existé. Quoi qu'il en soit, le souvenir du bon comte Charles, défenseur des malheureux, des pauvres et des faibles, est toujours demeuré vivace dans la mémoire du peuple qu'il protégea jadis et pour qui, dit-on, il est mort.

III

LA CHAPELLE DU SAINT-SANG. — L'HOPITAL SAINT-JEAN

Thierry d'Alsace apporte le Saint-Sang a Bruges. — Description sommaire de la chapelle. — Les chasses du Saint-Sang. — Miracles produits par la relique. — La procession du Saint-Sang jadis et aujourd'hui. — L'Hôpital Saint-Jean.



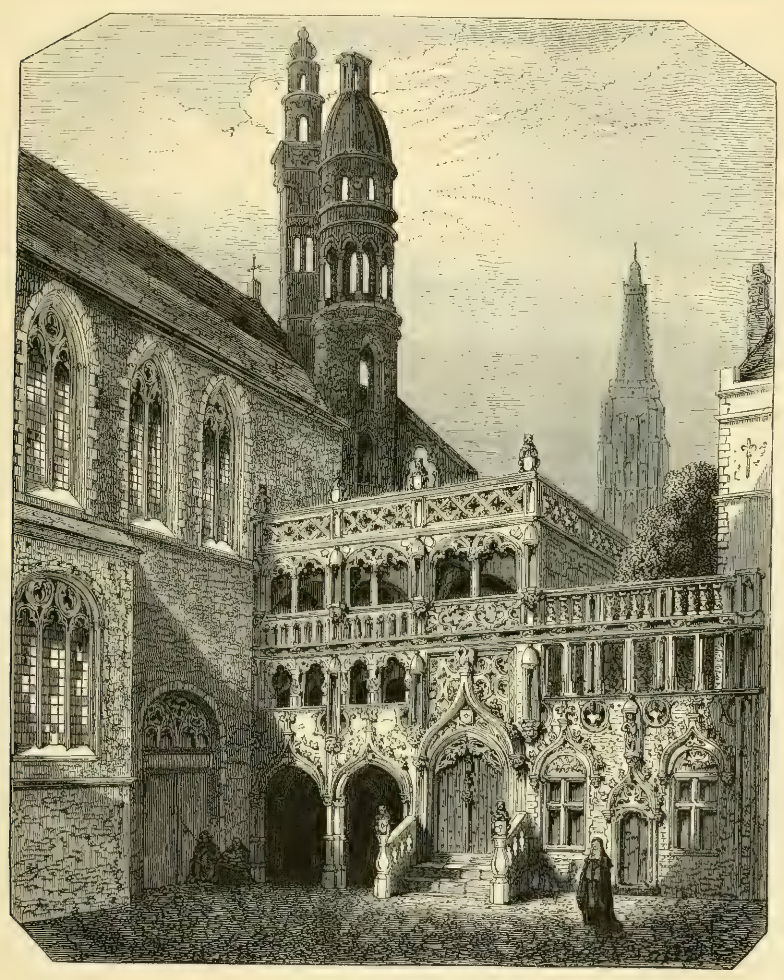
NE vive et douloureuse émotion avait été produite dans la chrétienté par la destruction d'Edesse et le massacre de ses habitants. Tous les résultats obtenus par la première croisade étaient perdus. Saint Bernard appela l'Europe aux armes, et l'Europe répondit à son cri de détresse avec le même enthousiasme qui avait accueilli les prédications de Pierre l'Ermite, cinquante-deux ans auparavant. Thierry d'Alsace avait été proclamé comte de Flandre, le 30 mars 1128, sur la place du Vendredi, à Bruges : il prit la croix avec un grand nombre de chevaliers flamands et partit pour la Terre-Sainte, en 1147.

Thierry fit preuve du plus grand courage et de la valeur la plus brillante pendant toute la campagne. Quand, la guerre étant finie et le tombeau du Christ reconquis, le moment fut venu pour lui de quitter l'armée et de

rentrer dans ses États, le roi de Jérusalem voulut reconnaître ses services par l'octroi d'un don important. Il lui offrit une partie du sang de Jésus, conservé pieusement dans l'église de la cité sainte. En présence d'une foule de nobles seigneurs et de dignitaires ecclésiastiques, le patriarche de Jérusalem versa quelques gouttes du précieux liquide dans une fiole octogone d'environ huit pouces de hauteur sur deux pouces et demi de tour. Cette fiole, soigneusement scellée, fut renfermée dans un tube de cristal fermé par deux rosettes d'or, auxquelles était attachée une chaîne d'or ou d'argent, qui permettait de la porter au cou. Le comte Thierry s'en chargea d'abord, mais bientôt, se jugeant modestement indigne d'un tel honneur ou craignant de perdre le reliquaire, il le remit à Léonius, abbé de Saint-Omer et aumônier de l'armée flamande. Ce prélat ne quitta la fiole ni jour ni nuit, jusqu'à ce qu'il fut de retour, le 7 avril 1150, avec son maître, à Bruges. Le Saint-Sang fut déposé provisoirement dans la chapelle du Bourg.

Cette chapelle était très ancienne. Elle avait été construite, dit-on, par Baudouin Bras de Fer, mais cela est contesté. Tous les archéologues n'admettent pas non plus que la partie de l'église du Saint-Sang, à laquelle on a si improprement donné, aujourd'hui, le nom de crypte, soit un reste de cette chapelle primitive. Cette crypte forme une salle rectangulaire, longue de sept mètres, large de cinq et voûtée en plein cintre. Elle est de niveau avec l'église Saint-Basile et l'on y pénètre par un couloir étroit et coudé. Les murailles et la voûte sont en appareil irrégulier et ont une très grande épaisseur. Quelques auteurs pensent que cette salle faisait partie, jadis, non de la chapelle du Bourg, mais des fortifications qui entouraient le château. Il est certain qu'une chapelle existait dans le Bourg et que Thierry, ne la trouvant pas assez belle pour contenir le précieux sang rapporté de Jérusalem, la fit démolir, puis reconstruire sur un autre plan. Le bâtiment ancien disparut-il entièrement, comme le soutient Schayes, ou la crypte fut-elle réservée, comme le pensent la plupart des écrivains ayant étudié

la question, c'est un point qui n'a pas encore été complètement éclairci.



LA CHAPELLE DU SAINT-SANG.

Quoi qu'il en soit, la chapelle élevée par Thierry, en 1150, est de style roman primitif. Son fondateur lui donna saint Basile pour patron. Elle est

rectangulaire, presque carrée. Quatre gros piliers cylindriques nus, cerclés chacun seulement d'un tore dans sa partie supérieure, séparent la nef principale des collatéraux. Cette nef centrale est deux fois plus large que ne le sont les bas-côtés. Ses voûtes d'arête sont en plein cintre, celles des collatéraux, en plein cintre surhaussé, de sorte que les clefs des unes et des autres se trouvent au même niveau. Une seule fenêtre éclaire l'église. Le chœur, rectangulaire, continue la nef médiane. Il a servi d'oratoire à la corporation des maçons ; des consoles, qui supportent les arcatures simulées placées à sa droite, représentent des travaux exécutés par des ouvriers appartenant à ce corps de métier. Elles sont du xve siècle. Des truelles et d'autres outils, dessinés au trait, ornent les carreaux du pavement.

Tel est le monument élevé par Thierry pour recevoir en dépôt le Saint-Sang. De nouvelles constructions y furent ajoutées à différentes époques. A côté du chœur de l'église Saint-Basile, à front de la place du Bourg, on bâtit, au xve siècle, une chapelle ogivale dédiée à saint Laurent. Cette chapelle, qui prolongeait une des nefs de l'église principale, avançait un peu hors de l'alignement général. Elle appartenait autrefois à la confrérie des clercs assermentés du tribunal dit « de Vierscaere » de Bruges. Il existe encore, dans la paroi extérieure d'une muraille, une niche ayant au-dessous d'elle une console ornée d'un ange portant les armes de la confrérie : deux plumes en sautoir.

La chapelle proprement dite du Saint-Sang a été construite au-dessus de l'église Saint-Basile. Elle fut saccagée, en 1795, par les jacobins brugeois. Quand ces pillards eurent accompli leur œuvre de destruction, quelques ruines seules restaient debout. En 1821, on entreprit de la réparer et de la rétablir telle qu'elle existait primitivement. Malheureusement, on ne suivit pas l'ancien plan avec une scrupuleuse fidélité. Le portail, de style ogival flamboyant, fut reporté un peu en arrière de son premier emplacement. Cependant, la restauration, prise dans son ensemble, fait honneur à l'architecte qui a dirigé les travaux de reconstruction.

Toute l'ornementation de la chapelle est polychrome. Ce petit édifice possédait jadis sept magnifiques vitraux anciens. Une municipalité imbécile les vendit, en 1795, quatorze francs la pièce, à un habitant qui, à son tour, les céda à un Anglais. On croit qu'ils existent encore en Angleterre. Les vitraux nouveaux ont été exécutés d'après des dessins représentant les anciens. Quelques tableaux de peintres flamands ornent les murs : une *Descente de Croix*, de Gérard David (du moins lui est-elle quelquefois attribuée) ; une *Pietà*, de Gaspard de Crayer, des portraits de Pourbus, etc.

Le reliquaire contenant le Saint-Sang se trouve dans la sacristie. Longtemps, le précieux liquide fut renfermé dans une splendide châsse gothique. En 1578, François de la Ketulle, bailli de Termonde de son état et iconoclaste par occasion, se jeta sur Bruges avec une bande de briseurs d'images qu'il commandait et se rendit maître de la ville. Ces honnêtes gens tuèrent, brûlèrent, volèrent, pillèrent tout ce qu'ils purent, selon l'usage du temps. Ils se seraient emparés du Saint-Sang, si un certain don Juan Perez de Malvenda, premier marguillier de la chapelle, n'était parvenu à sauver la relique, « qu'il mit dans une double enveloppe de coutil et de papier, et qu'il cacha dans le réduit le plus sûr de sa maison (1) ». Toutefois, les hérétiques, s'ils n'eurent pas la relique, restèrent en possession de la châsse, qu'ils fondirent.

De la Ketulle et ses malandrins partis, le vertueux don Juan Perez de Malvenda sortit le Saint-Sang de l'endroit secret où il l'avait caché et fit solennellement constater, le 30 novembre 1584, par Monseigneur Remi Driutus, évêque de Bruges, l'authenticité de l'objet qu'il remettait entre les mains du prélat. Le Saint-Sang n'était donc pas perdu. Le dévouement d'un fidèle marguillier l'avait conservé à la piété des dévots, mais on ne savait où le mettre. La châsse, la précieuse châsse, enrichie de tant de pierreries, n'existait plus ; cela n'était que trop vrai. Lorsque l'archiduc

(1) L'abbé C. C... *Album descriptif des fêtes et cérémonies religieuses, à l'occasion du jubilé de 700 ans du Saint-Sang.*

Albert visita Bruges avec l'archiduchesse Isabelle, il prit en pitié la détresse dans laquelle se trouvait une relique si vénérable et il fit cadeau à la chapelle d'une châsse en argent dont on se servit pour exposer le Saint-Sang tous les vendredis à l'adoration des fidèles.

Quelques années plus tard, cette châsse fut jugée trop modeste pour figurer dans les cérémonies. On résolut de la conserver pour y enfermer habituellement la relique, mais d'en faire confectionner une plus belle qui servirait les jours de fête. Des souscriptions furent recueillies, l'administration communale accorda 400 florins, les dons particuliers affluèrent, les fonds de la chapelle furent mis à contribution; bref, on parvint à se procurer une forte somme.

Jean Crabbe, orfèvre à Bruges, se chargea d'exécuter la nouvelle châsse, qu'il termina en 1617, au mois d'avril. L'œuvre de Jean Crabbe se compose d'un socle polygonal orné d'écussons portant les armoiries de trente-deux donateurs. Sur ce socle repose un coffret couvert d'émaux, de pierres précieuses, de perles, de camées. Ce coffret constitue la châsse proprement dite et contient la relique, les jours de gala. Six colonnes, placées aux angles du socle et dont les fûts sont cannelés dans leur partie supérieure, supportent une architrave ciselée qui forme la tranche d'une sorte de plafond surmonté de trois édicules. Celui du centre est à deux étages, abritant les statuettes du Christ et de la Vierge. Les statuettes de saint Basile et de saint Donat décorent les campaniles de droite et de gauche. Toutes ces figurines sont d'or massif. Un pélican surmonte la châsse. Au-dessus du coffret est suspendue une couronne fleurdelisée que l'on croit, à tort, avoir été donnée à la confrérie du Saint-Sang par Marie de Bourgogne, car cette pièce d'orfèvrerie ne remonte pas au delà de la seconde moitié du XVIe siècle.

Le Saint-Sang est une relique miraculeuse. On pouvait le croire *à priori*. Il n'était point possible, en effet, que le sang du Christ, recueilli au pied de la croix par Nicodème et Joseph d'Arimathie, ne produisît aucun phéno-

mène, alors que les ossements ou les vêtements de saints du troisième ou du quatrième ordre déterminent des prodiges aussi extraordinaires que variés. Les miracles ne se firent pas attendre. Le premier et, sans doute, dit un auteur, le plus remarquable est celui que le pape Clément V constate en ces termes dans une bulle : « Ce sang sacré se liquéfie tous les vendredis, ordinairement vers six heures, tandis que, les autres jours de la semaine, ce même sang n'est qu'une matière figée, coagulée et comme pétrifiée ». Cette merveille prit fin tout à coup le 13 avril 1309 ou 1310. La triste nouvelle se répandit rapidement dans la ville consternée et chacun se mit à chercher ce qui pouvait motiver un pareil accident. Le révérend père Meulenyzer, chanoine de l'église Saint-Sauveur, finit par trouver ceci : « Un scélérat, dit-il, s'est mêlé à la foule des fidèles qui, tous les vendredis, s'empressent de rendre leurs hommages au Saint-Sang : il s'est présenté comme tous les autres pour baiser la précieuse relique ; mais pendant qu'il s'inclinait, comme par dévotion, sa bouche impie osa proférer les plus horribles blasphèmes contre le Saint-Sang et la mort du Christ. Dieu voulut donner à l'instant même un témoignage de son indignation pour ce sacrilège : le Saint-Sang se cailla et s'endurcit (1) ».

En 1407, une Brugeoise mit au monde un enfant mort-né. La pauvre mère eut, dans son désespoir, une lumineuse inspiration. Elle invoqua le Saint-Sang, priant Dieu de lui rendre son fils. Tout à coup, elle s'écria : Ouvrez le cercueil ; j'entends la voix de mon enfant. On ouvrit le cercueil et l'on trouva le mort vivant, quoiqu'il eût été enterré depuis trois jours. Chacun cria miracle et l'on porta le ressuscité à l'église Saint-Basile, « où plusieurs l'ont vu jouissant d'une bonne santé ».

Des Anglais ayant été assaillis, en 1482, par une terrible tempête qui leur fit courir de grands dangers, eurent, dans ce péril extrême, l'idée bizarre de se recommander au Saint-Sang. Aussitôt, les flots et les vents se calmèrent comme par enchantement. Pleins de reconnaissance, ces Anglais firent un

(1) L'abbé C. C... *Album descriptif*, etc.

pèlerinage à Bruges. Ils se vêtirent de toile, prirent chacun un cierge allumé et, dans cet équipage, allèrent porter, à la chapelle de la place du Bourg, l'hommage de leur vive gratitude, auquel ils joignirent probablement un riche présent, car les Anglais passaient déjà, à cette époque, pour des gens opulents et il ne fallait pas se présenter les mains vides dans les églises au xve siècle, si l'on voulait être bien accueilli.

Ce sont là de vieux contes. Depuis bien des années, le Saint-Sang a cessé de faire des miracles. Nous ne vivons plus dans un temps fertile en prodiges. Le monde penche vers la vieillesse ; il est devenu raisonneur et sceptique, et il ne croit plus aux merveilleuses histoires avec lesquelles les religions ont bercé son enfance. Les dieux ont été chassés de l'Olympe et les cieux sont vides. Nous sommes entrés dans l'ère des siècles sans foi, et quand la foi est morte, il faut dire adieu aux miracles.

Chaque année, le lundi qui suit le 3 mai, a lieu la sortie de la procession du Saint-Sang. Cette procession fut instituée en 1303 ; en 1311, on lui donna de grands développements. A cette époque, elle parcourait les rues de Bruges le jour même de la fête du Saint-Sang, c'est-à-dire le 3 mai. Elle a été transférée, de 1781 à 1794, au dimanche, et, depuis 1819, au lundi qui suit le 3 mai.

Cette procession était bien différente anciennement de ce qu'elle est aujourd'hui. Le jour fixé pour la célébration de la cérémonie, un chapelain de la chapelle Saint-Basile exposait, dès quatre heures du matin, le Saint-Sang à l'adoration du peuple, qui se pressait devant la relique. A huit heures, on mettait en branle la grosse cloche dont les volées appelaient à leur poste les corporations. Celles-ci prenaient place dans le cortège qui s'organisait lentement et se mettait en marche, vers dix heures, à travers une foule compacte. Une troupe de cavaliers précédait la procession et lui frayait le passage. Les métiers, ayant à leur tête les doyens et des corps de musique, venaient ensuite. Ils étaient suivis d'hommes qui portaient des flambeaux, des devises, des emblèmes, etc. Derrière ceux-ci,

défilaient en bon ordre de nombreux pèlerins, la confrérie du Saint-Sang, les magistrats de la ville, enfin, le clergé entourant la châsse. Des cavaliers fermaient la marche.

Le cortège partait de l'église Saint-Basile et se dirigeait vers l'hôpital Saint-Julien par la rue des Pierres et la rue de la Bouverie. Arrivés à l'hôpital, les membres du haut clergé, ceux de la confrérie du Saint-Sang et les magistrats quittaient la procession, entraient dans une salle de l'édifice et se mettaient à table, car l'heure du dîner était venue. Le menu fretin continuait à suivre avec la châsse l'itinéraire qui se prolongeait autour de la ville. Le populaire revenait ainsi, au bout de quelques heures, à la maison de Saint-Julien. Les gros personnages, ayant terminé leur banquet, reprenaient place dans le cortège, qui retournait à son point de départ, où il arrivait le soir et où il se dispersait.

En 1578, l'ancien itinéraire tracé, en partie, hors des murs de la ville, fut modifié. On craignait d'être attaqué par les hérétiques. Un trajet plus court et qui permettait au cortège de se sauver rapidement dans l'église, en cas d'alerte, fut adopté et a toujours été suivi depuis.

Les fêtes du Saint-Sang duraient quinze jours. En 1385, on résolut de faire sortir une procession chaque matin. On eut ainsi quinze cortèges auxquels toutes les paroisses de la ville durent prendre part. Dix ans plus tard, la procession commença à tourner en carnaval. Des gens déguisés représentèrent les Apôtres et les Évangélistes ; puis vint le roi Hérode et sa cour. Dans les deux dernières années du XIVe siècle, on ajouta à ces mascarades des tableaux vivants, représentant l'Annonciation et l'Adoration des Mages. En 1512, l'élément grotesque fit son apparition dans la personne du géant Trévanus, auquel on donna bientôt une compagne de sa taille. Les quatre fils Aymond, juchés sur le cheval Bayard, accompagnèrent le géant et furent eux-mêmes suivis de jongleurs, de bateleurs, de farceurs, « qui s'efforçaient de faire rire le peuple ». Il faut croire que l'union de Trévanus et de sa gigantesque épouse ne fut

pas stérile, car, en 1610, ces monstrueux personnages étaient escortés d'un lot de jeunes géants. On voyait aussi, selon M. Delepierre, Adam et Ève tentés par le serpent dans le Paradis terrestre; des scènes de la Passion; l'Enfer, représenté par vingt-quatre diables occupés à cuisiner des damnés dans une chaudière; les sept péchés capitaux: Pharaon poursuivant les Israélites à travers la mer Rouge; Jésus chassant les marchands hors du temple de Jérusalem, et quantité d'autres belles choses.

Aujourd'hui, la procession du Saint-Sang ressemble à la plupart des autres grandes processions qui circulent dans les villes belges. Le personnel fournissant la figuration de ce spectacle religieux se recrute, comme ailleurs, surtout parmi cette curieuse population qui vit à l'ombre des clochers, autour des établissements religieux, et qui ne sort de ses retraites obscures que les jours où l'Église promène ses pompes par les rues de la cité. Les ethnologues retrouvent, chez les individus formant cette population, des crânes identiques à ceux que l'on déterre dans les cimetières des XIe et XIIe siècles. Ceci explique pourquoi les dévots fanatiques ont les idées, les passions, la même foi vive et ardente qui étaient le lot de tous les hommes au moyen âge. Tandis qu'une partie de l'humanité s'est perfectionnée jusqu'à présent et se perfectionne tous les jours encore, eux constituent une race dont le développement intellectuel, moral et physique s'est arrêté il y a sept ou huit cents ans, et qui se perpétue sans se modifier, sans s'améliorer.

Le mauvais goût propre à l'Église catholique contemporaine, mauvais goût dont la décoration des édifices religieux fournit tant de déplorables exemples, se donne libre carrière quand sort la procession brugeoise. Des madones fardées comme des danseuses et ruisselantes de pierreries des pieds à la tête, des bannières de soie, de velours, de brocart, des saints bariolés de couleurs vives, des christs saignants passent portés par des hommes vêtus de surplis. Les reflets et le chatoiement des satins, l'éclat des dorures étincelant au soleil, le rutilement des velours, le

flamboiement des chasubles couvertes d'orfrois, les feux des turquoises, des émeraudes, des escarboucles vraies ou fausses prodiguées partout aveuglent les paysans qui contemplent le défilé de ces splendeurs vulgaires, les yeux écarquillés, la bouche béante, pétrifiés d'admiration. Parfois, des chants graves et puissants, mais fort peu harmonieux, soutenus par un basson ou un ophicléide, s'élèvent et font dire à quelque spectateur : Est-il Dieu permis de beugler ainsi les louanges du Seigneur ! On n'est pas peu étonné de trouver dans les rangs du cortège tous les polissons de la ville, embrigadés par les Frères et déguisés en anges. Les plus grands sont affublés, dans le dos, d'ailes de cygnes dont les pointes battent le pavé derrière eux ; les plus petits sont ornés d'ailes de canards, les autres ont des ailes d'oies. De temps en temps, une brave femme se précipite dans le chœur des petits, attrape et mouche vigoureusement un Trône ou une Domination qui se débat, proteste et hurle en flamand brugeois, chose épouvantable à entendre. Des jeunes filles, portant les instruments de la Passion, cheminent à pas menus, les yeux modestement baissés, ce qui ne les empêche nullement de loucher à droite et à gauche, afin de s'assurer si on les regarde. D'antiques demoiselles, traînant languissamment leurs longs voiles blancs de nouvelle épousée, les lèvres minces, le regard extatique, affichent avec une impudence intrépide leur état de vieilles vierges devant une foule parfois goguenarde et railleuse. Le sexe masculin est représenté par des moines à tonsure, des vicaires frisés au petit fer, des congréganistes à rouflaquettes et au nez plein de tabac, des séminaristes à cheveux plats, de pieux campagnards soigneusement et abondamment oints de graisse rance, parfumée à la rose. Tout ce monde fleure l'encens, la pommade et le capucin..... A un moment donné, le son clair et argentin des sonnettes secouées par des enfants de chœur fait agenouiller le public, et l'on voit apparaître la châsse du Saint-Sang entourée de gendarmes en grand uniforme. L'évêque marche derrière la châsse, accompagné de dignitaires ecclésiastiques

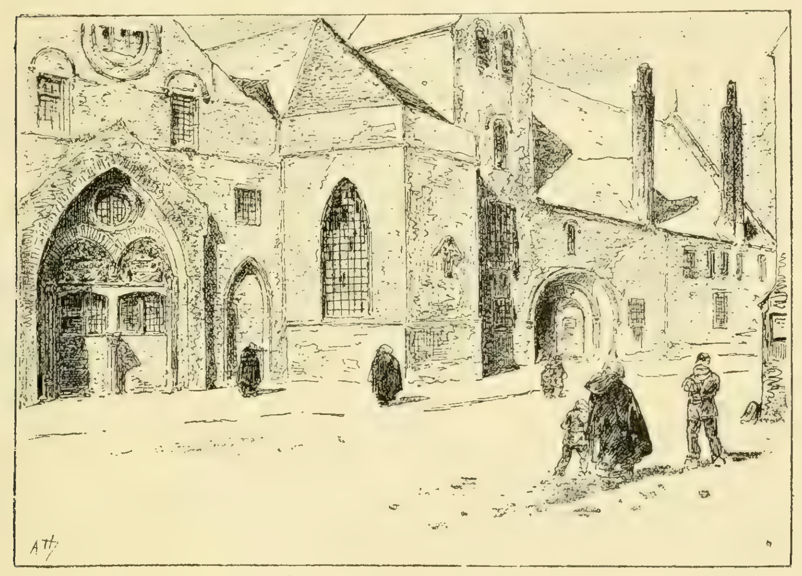
revêtus de leurs habits de fête. Il disparaît au milieu d'un épais nuage d'encens. La main gantée de violet, les doigts repliés, il bénit, à droite et à gauche, la foule qui se courbe sous son geste. Cependant, la fumée odorante, au milieu de laquelle marche monseigneur, lui donne une quinte de toux. Il s'arrête alors, tire son mouchoir et se mouche longuement. Le populaire qui se presse autour du reliquaire s'agenouille avec humilité dans la crotte, tandis que des bedeaux, couverts de surplis flottants, partent au galop pour faire arrêter la tête du cortège, qui, ne sachant pas que monseigneur se mouche, continue à s'avancer gravement.

L'hôpital Saint-Jean est un des plus anciens monuments de Bruges. Il existait déjà au XIIe siècle. L'infirmerie et la partie sud des bâtiments sont plus récentes ; elles furent construites vers la fin du XIIIe siècle. La façade donnant sur le canal, et qui défigure complètement l'édifice, a été élevée il y a quelques années.

L'ancienne entrée de l'hôpital, aujourd'hui murée, est remarquable. Au-dessus de la baie, se trouvent deux hauts-reliefs, dont un éminent archéologue, M. Jean Rousseau, a dit qu'ils sont « la seule œuvre d'art vraiment importante qui figure encore dans la décoration de nos façades ogivales du XIIIe siècle. » L'étage inférieur du premier haut-relief représente la mort de la Vierge ; l'étage supérieur, son couronnement dans le ciel. Il est assez difficile de reconnaître exactement le sujet du second de ces beaux morceaux d'art ornemental. L'intrados des arcades est orné de statuettes d'apôtres et de prophètes. Jadis, toutes ces sculptures étaient peintes.

En entrant à l'hôpital, on trouve, à gauche, la chapelle et, à côté de celle-ci, l'ancienne salle des malades, qui pouvait contenir deux cent quarante lits. Cette immense salle est partagée en deux par de massives colonnes soutenant les retombées d'arcs en ogive. A droite est établie la pharmacie, éclatante de propreté. On y montre une belle collection de cruches en grès, un vase hispano-mauresque, des pots de faïence décorés, des étains gravés, des cuivres ciselés.

Au fond de la cour, est installé le nouvel hôpital. Dans la chambre où se réunissaient jadis les tuteurs de l'établissement, on a réuni un musée. Des milliers de personnes, appartenant à toutes les nationalités, viennent, chaque année, visiter les cinq œuvres authentiques de Memling, que cette salle renferme. Nous décrirons ces tableaux merveilleux plus loin, quand nous passerons la revue des artistes qui sont nés ou qui ont vécu et travaillé à Bruges. Les autres tableaux du musée de l'hôpital sont dus à ces peintres dont nous rencontrerons les noms chaque fois que nous



L'HOPITAL SAINT-JEAN, A BRUGES.

aurons à énumérer les richesses artistiques appartenant à une église ou à quelque ancien monument civil : Jacques Van Oost, le vieux ; Jacques Van Oost, le jeune ; François Pourbus ; Louis de Deyster ; Nicolas Maes ; Pierre Claeis, etc. De bonnes sculptures en bois méritent également d'attirer l'attention des visiteurs.

IV

BRUGES SOUS LES DERNIERS COMTES DE FLANDRE

Fondation d'une foire. — Exemptions d'impôts. — Bruges et Guy de Dampierre se querellent. — Visite de Philippe le Bel. — Révolte. — Les Matines brugeoises. — Breydel et De Koninck. — La Bataille de Courtrai. — Louis de Nevers prisonnier des Brugeois. — Prise de Bruges par les Gantois.

Baudouin IX établit, en 1200, une foire à Bruges. Elle devait être tenue, chaque année, le mardi qui suit Pâques et soumise au règlement de la foire de Thourout. Jeanne de Constantinople réduisit les impôts supportés par les habitants du Franc. En 1232, le droit de « meilleur cattel », qui consistait dans l'attribution au fisc d'un meuble à prendre dans toute succession qui s'ouvrait, fut aboli. Huit ans plus tard, Jeanne de Constantinople supprima l'imposition de douze deniers, due par tout homme faisant feu vif dans le métier de Bruges. Marguerite de Constantinople suivit l'exemple de Jeanne. Comme sa sœur, elle favorisa de tout son pouvoir le développement du commerce et de l'industrie. Elle

établit à Bruges, en 1274, un hôtel des monnaies. Son fils, Guy de Dampierre, engagea contre la France des guerres qui furent toujours malheureuses.

Les titres garantissant les privilèges de la commune brugeoise ayant été consumés dans l'incendie qui détruisit le beffroi, le 15 août 1280, Guy refusa de les renouveler et prétendit que ces privilèges n'existaient plus. Les gens des métiers, indignés d'une telle mauvaise foi, s'ameutèrent et massacrèrent quelques envoyés du comte. Cette révolte, à laquelle on donna le nom bizarre de « Groote Moerlemay ou Moerlemye, » fut durement réprimée. Les chefs de l'insurrection périrent sur l'échafaud dressé hors la porte de la Bouverie, et la ville fut condamnée à payer une amende de 100,000 florins.

Le calme ne dura pas longtemps. A peine Guy eut-il quitté Bruges, que les métiers se soulevèrent de nouveau, mais sans plus de succès que la première fois. Le comte reprit sa turbulente cité, et, comme il était « avaricieux, ladre, vilain et fesse-mathieu » plus qu'on ne peut dire, cette seconde émeute fut pour lui un grand sujet de joie, parce qu'elle lui permit d'imposer à Bruges une nouvelle contribution de 122,000 florins.

En 1297, Philippe IV envahit la Flandre et força Guy à se réfugier dans Bruges, où il fut rejoint par le roi d'Angleterre, qui lui amenait un secours de mille cavaliers et de mille fantassins. Le comte de Flandre était détesté des Brugeois, car il avait aboli plusieurs de leurs privilèges. Il fut obligé d'abandonner une ville qui le repoussait et qui s'empressa d'ouvrir ses portes à l'ennemi. Guy, Édouard et ses Anglais se réfugièrent à Gand, tandis que les Français s'installaient à Bruges.

Le roi d'Angleterre ne tarda pas à abandonner son allié et fit séparément la paix avec Philippe IV. En 1300, les hostilités recommencèrent entre la France et la Flandre. Bruges, que les Français avaient perdue, fut reconquise par Charles de Valois, frère de Philippe. Guy, désespéré, se

rendit à ce prince avec ses deux fils aînés et les principaux seigneurs de sa cour. Il lui remit Gand et toutes les forteresses qu'il avait encore en son pouvoir. Il lui livra ses arsenaux, ses soldats, ses trésors, son héritage, son pays, ses sujets. Après quoi, il fut envoyé à Paris où il demeura prisonnier ; la Flandre était confisquée et annexée au domaine de la couronne.



JEUNE FILLE BOURGEOISE EN COSTUME DE CÉRÉMONIE.

L'année suivante, au mois de mai, Philippe le Bel, accompagné de la reine Jeanne de Navarre, vint visiter ses nouvelles possessions. Son entrée à Bruges eut un éclat extraordinaire. Les façades des maisons, le long des rues que le cortège royal devait parcourir, étaient garnies de splendides tapisseries. Les bourgeois portaient de magnifiques costumes. Leurs femmes avaient de si riches toilettes que la reine Jeanne ne put s'empêcher de s'écrier avec dépit, quand elle les vit : « Je me croyais seule reine ici et j'en vois six cents autour de moi ! »

Cependant, les officiers du Roi traitaient les Brugeois « comme si les Flamands eussent été des Français ». Le gouverneur, messire Jacques de Châtillon, les accablait d'impôts. Des gens qui avaient de si beaux habits devaient, croyait-il, pouvoir beaucoup payer. On ôta aux riches les

élections municipales et le maniement des affaires. On mit un droit d'un quart sur le salaire quotidien de l'ouvrier, du pauvre. Le petit peuple, pressuré et foulé, ne tarda pas à s'agiter, à parler bas et à s'assembler vers la tombée du jour. Mauvais symptômes.

Deux partis divisaient alors la Flandre. Le premier se composait des partisans de la France. Il se recrutait parmi la noblesse et la haute bourgeoisie. C'étaient les gens du Lys, les Leliaerts. Le second, plus démocratique, réunissait les hommes des métiers, surtout les tisserands et les foulons. C'étaient les patriotes, les Klauwaerts, les gens de la griffe du Lion.

Un jour, trente chefs des corporations brugeoises vinrent se plaindre au gouverneur de ce que ses délégués ne payaient pas les travaux qu'ils commandaient pour le compte du Roi. Le grand seigneur, habitué à n'avoir affaire qu'à des serfs français, taillables et corvéables à merci, fut stupéfait de voir des manants si audacieux. Que des vilains osassent réclamer ce qui leur était dû, alors que le débiteur était un noble, agissant au nom du premier des nobles, du Roi, cela parut le comble de l'insolence à Jacques de Châtillon. Il trouva ces plébéiens monstrueux, et, au lieu de leur payer ce qui leur était dû, il les fit jeter dans des cachots.

Quand Bruges apprit que les chefs de ses métiers étaient emprisonnés, Bruges se souleva. Les Klauwaerts se jetèrent sur les Leliaerts, en tuèrent un certain nombre, puis forcèrent les prisons et délivrèrent les captifs. La cause fut alors portée devant le Parlement de Paris, qui, après avoir pris un an pour étudier l'affaire, donna tort aux gens des métiers et décida que les prisonniers délivrés devaient reprendre leurs chaînes.

L'arrêt rendu, il fallait le faire exécuter : ceci était moins facile. Les Brugeois n'avaient pas plutôt eu connaissance de la décision du Parlement, qu'ils s'étaient rebellés de nouveau. Ici apparaît une héroïque et pittoresque figure de tribun populaire. Les métiers avaient pris pour chef

le doyen des tisserands, Peter De Koninck. C'était un petit homme de soixante ans, borgne, d'assez piètre mine, qui ne savait ni le latin ni le français, mais qui était doué d'une éloquence naturelle, passionnée et entraînante. Il partageait la direction de l'émeute avec le doyen des bouchers, Jean Breydel.

Châtillon accourut avec mille cinq cents cavaliers. A son approche, De Koninck et Breydel sortirent de Bruges à la tête des révoltés les plus compromis. Ce ne fut pas pour longtemps. Une nuit, ils pénétrèrent dans la ville, dont les murailles avaient été jetées dans les fossés. Les métiers, prévenus, s'étaient armés en silence; chaque bourgeois avait caché la selle et la bride appartenant au cavalier français logé chez lui; des chaînes avaient été tendues au travers des rues. Tout à coup, Bruges est réveillée par un grand bruit de chaudrons. Des cris de mort aux étrangers éclatent de tous côtés. Un boucher porte le premier coup. Les Français sont partout attaqués, massacrés; on les égorge dans la Halle, des femmes en jettent par les fenêtres des maisons. Quiconque ne peut prononcer avec l'accent du terroir les deux mots : *schilt en vriend*, est assommé. Mille deux cents cavaliers, deux mille sergents à pied gisaient sur le carreau après cette tuerie, qui porte, dans l'histoire, le nom de « Matines brugeoises ».

Avoir détruit le corps qui occupait Bruges n'était rien. Il fallait songer à résister à toutes les forces que la France allait précipiter sur la Flandre pour reconquérir le territoire qui lui échappait. Breydel et De Koninck se mirent à l'œuvre et firent de bonne besogne. Ils s'adressèrent à Guillaume de Juliers, petit-fils de Guy de Dampierre, et le prièrent de se mettre à la tête des milices brugeoises. Guillaume était clerc, mais un de ces clercs du moyen âge qui, selon l'expression d'un historien, « savaient imposer avec la masse d'arme de rudes pénitences ». Il se défroqua et accourut. Guy, fils du dernier comte de Flandre, se joignit à lui, un peu plus tard. L'armée flamande essaya d'abord de s'emparer de Gand. Soit jalousie contre une cité rivale, soit toute autre cause, Gand ne bougea pas. Il ne

fallait pas songer à s'en rendre maître de vive force. Guillaume se rabattit dans l'ouest, s'empara de l'Écluse, de Nieuport, de Berghes, de Furnes, de Gravelines. Il était devant Courtrai quand Robert, comte d'Artois, entra en Flandre à la tête d'une armée qui comptait dans ses rangs sept mille cinq cents chevaliers, dix mille archers et trente mille fantassins, fournis par les communes françaises.

Les Flamands attendirent le choc. Ils ne pouvaient, d'ailleurs, faire autrement. Les Français tenaient toujours le château de Courtrai, ce qui ne permettait pas aux patriotes de s'enfermer dans la place. Faire retraite à travers les plaines du Courtraisis n'était pas possible en présence de la nombreuse cavalerie dont disposait Robert. Le 11 juillet 1302, les deux armées en vinrent aux mains.

Il est indispensable, quand on rapporte, même d'une façon très sommaire, les faits saillants des annales de Bruges, de raconter avec quelques détails la bataille de Courtrai. Les Brugeois eurent tout l'honneur de la journée. Ils composaient à peu près seuls l'armée nationale dans cette conjoncture solennelle. Lorsque les rangs des communiers plièrent un instant sous l'effort de la chevalerie française, ce furent des troupes recrutées dans les campagnes qui lâchèrent pied. Les milices brugeoises ne cédèrent pas un pouce de terrain. Leur résistance héroïque, leur inébranlable fermeté décidèrent la victoire. Courtrai appartient à l'histoire de Bruges comme Waterloo à l'histoire d'Angleterre.

L'armée flamande, rangée dans la plaine de Groeninghe, tournait le dos à Courtrai. Les quelques chevaliers qui en faisaient partie mirent pied à terre, afin de ne pas séparer leur sort de celui des fantassins en cas de défaite. Tous savaient que s'ils étaient vaincus, ils n'avaient pas de grâce à attendre du vainqueur. Châtillon se faisait suivre, racontait-on, de tonneaux pleins de cordes pour les étrangler. Leurs femmes mêmes étaient menacées. La reine de France, toujours jalouse des belles Brugeoises, avait recommandé aux seigneurs français « de tuer le plus de porcs

flamands qu'il se pourrait et de ne point épargner les truies flamandes ».

Dès la petite pointe du jour, les gens de Bruges entendirent la messe, qui fut célébrée par plusieurs prêtres. Au moment de la communion, chaque homme prit dans le creux de sa main un peu de terre, de cette terre sacrée de la patrie pour qui tant d'entre eux allaient sans doute mourir, et la porta à ses lèvres. Ils étaient disposés dans le plus grand ordre, en masses profondes. Chaque combattant avait planté devant lui son « goedendag, » lourd pieu ferré à long manche. Calmes, sombres, silencieux, résolus, formidables, ils attendaient. Combien de ces hommes robustes et hardis seraient encore en vie, quand le soleil, qu'on voyait se lever radieux à travers les brumes du matin, se coucherait, le soir, dans les flots, derrière les dunes qui bordent la côte flamande? Voilà ce que plus d'un brave se demandait. Combien avaient quitté Bruges pleins de force et de vigueur qui n'y rentreraient pas? L'avenir gardait ce secret.

La journée s'annonçait mal. Les troupes françaises étaient bien plus aguerries que les milices communales, composées presque exclusivement d'artisans, et l'emportaient de beaucoup par le nombre. Nul ne songeait à reculer, mais peu espéraient vaincre. La plupart croyaient la Flandre perdue et songeaient à leurs familles. D'ailleurs, quelle que fût l'issue de la lutte, que de braves garçons, la nuit venue, dormiront leur dernier sommeil dans les hautes herbes de ces prés funèbres, pauvres diables qui ne reverront plus les rues animées de la cité, la haute tour du Beffroi, les églises où tout le monde va prier le dimanche, l'atelier familier! Que d'intrépides compagnons manqueront, le soir, dans les tavernes, aux réunions joyeuses où l'on devise si gaiement en vidant force grands pots de bière blonde! Que de veuves et d'orphelins en deuil! Une bataille, même gagnée, laisse toujours après elle de bien amères douleurs. Les pensées étaient tristes et graves. Mais on n'eût pas trouvé parmi les Brugeois un seul homme qui ne fût décidé à se battre jusqu'au dernier souffle pour le salut et l'indépendance de la Flandre.

Robert d'Artois avait divisé ses troupes en dix corps. Entre les deux armées, il y avait un fossé large de cinq brasses, profond de trois et qui conduisait à la Lys les eaux des prairies. Les Français ignoraient l'existence de ce canal dont les berges étaient coupées à pic et qui formait une courbe embrassant le terrain sur lequel ils se déployaient.

Un stratégiste eût trouvé la position des Flamands défectueuse, car elle pouvait facilement être tournée. Il fallait menacer leur ligne de retraite, ce qui les obligeait à une marche en arrière que des milices sans expérience et mal disciplinées n'eussent jamais pu exécuter en présence des troupes nombreuses et exercées composant l'armée française. Le connétable, Raoul de Nesle, proposa cette manœuvre. Robert, plein de mépris pour les manants qu'il avait devant lui, s'emporta contre le connétable. « Auriez-vous peur de ces lapins, lui dit-il brutalement, ou bien auriez-vous de leur poil ? » Raoul de Nesle, qui avait épousé une fille du comte de Flandre, comprit l'insinuation. C'était un bon chevalier ; il ne put supporter qu'on le soupçonnât de traîtrise et de félonie. « Sire, répondit-il à Robert, si vous venez où j'irez, vous irez bien avant ! » Et il ne fut plus question de manœuvrer. L'art de la guerre se réduisait, pour la noblesse féodale, à une seule maxime : se jeter sur l'ennemi dès qu'on l'aperçoit et alors « faire bravement ». Les gens de pied engagèrent le combat. Les mercenaires italiens mirent d'abord quelque désordre parmi les arbalétriers flamands, répandus en tirailleurs sur le front de l'armée. Ces troupes légères se réfugièrent derrière les corps qui formaient la ligne de bataille. Les cavaliers français, voyant ce mouvement de retraite, crurent qu'il allait s'étendre à toutes les troupes flamandes et, ne voulant pas laisser l'honneur de la journée à de l'infanterie roturière, ils s'élancèrent en avant sans s'inquiéter d'écraser leurs fantassins. Tout à coup, cette cavalerie aperçut le fossé devant elle. Il n'était plus temps de reculer. L'armée entière s'était ébranlée. Le galop des chevaux soulevait une poussière épaisse qui empêchait les hommes des derniers rangs de voir ce

qui se passait devant eux. La queue poussait la tête dans le canal, qui fut bientôt plein de cadavres. Le fossé formant une courbe concave du côté des assaillants, ceux-ci ne pouvaient s'échapper ni à droite, ni à gauche. Toute la chevalerie française vint s'accumuler contre ce fossé plein d'eau dans lequel les cavaliers se poussaient les uns les autres au milieu d'un désordre et d'une confusion épouvantables. Cependant, plusieurs d'entre eux parvinrent à atteindre l'autre bord et se ruèrent sur les bataillons flamands avec une telle impétuosité qu'ils les firent plier. Le centre, où se trouvaient les milices de quelques villages, fut enfoncé; mais les chevaliers du parti national accoururent, se jetèrent sur les assaillants et rétablirent le combat. Malgré tous leurs efforts, les chevaliers français n'avaient pu rompre les corps brugeois. Après une lutte acharnée, à bout de forces, décimés, rompus, épuisés, ils furent enfin obligés de reculer vers ce fatal fossé que leurs chevaux, fourbus, ne pouvaient plus franchir.

Alors les Flamands s'ébranlèrent à leur tour et marchèrent en avant. Un massacre effroyable commença. Les chevaliers portaient, à cette époque, des armures d'un tel poids, qu'elles empêchaient l'homme de se mouvoir quand il était renversé. Elles couvraient si complètement le corps qu'il fallait les briser avec des maillets de fer pour occire le gendarme qu'elles contenaient, comme on brise la coquille d'une noix pour trouver le fruit. Des religieux s'occupaient spécialement de cette besogne. Un moine se vanta effrontément d'avoir tué, à lui seul, quarante cavaliers et mille quatre cents fantassins. De telles hâbleries étaient inutiles. La France subissait une défaite écrasante. Jacques de Châtillon, le connétable de Nesle, Guy de Nesle, le duc de Brabant et son fils, les comtes d'Eu, d'Aumale, de Dammartin, de Dreux, de Soissons, de Tancarville, de Vienne; le fils du comte de Hainaut, Renaud de Trie, Henri de Ligny, Albéric de Longueval, le chancelier Pierre Flotte; deux cents seigneurs de marque, six mille cavaliers étaient tués.

Quand il vit ce désastre, « le noble comte Robert d'Artois, qui oncques n'avoit accoutumé de fuir avec sa compagnie de forts et vaillants gentils-hommes, se plongea aussi au milieu des Flamands comme un lion enragé. » Il parvint jusqu'à l'homme qui portait la bannière de Flandre; il la saisit et, de son gantelet de fer, la déchira. Au même instant, il fut entouré d'ennemis; il ne voulut pas se rendre à des vilains, tomba, et mourut criblé de coups, fièrement, en brave soldat, en intrépide chevalier qu'il était.

La dernière ligne de l'armée française n'avait pas donné. Elle se retira sans combattre. Louis de Clermont, le comte Guy de Saint-Pol et le duc de Bourgogne se trouvaient parmi les fuyards. Un vieux poète français dit qu'après le combat, « il y avait encore des comtes et des barons qui retournèrent les talons... ; en quoi, ajoute-t-il naïvement, ils firent sens et non pas folie »; mais Villani, moins pratique, avoue que, « depuis, ils portèrent toujours grande honte et reproches en France ». On ignore quelles furent les pertes de la canaille qui combattait à pied.

Deux ans après la bataille de Courtrai, en 1304, les Brugeois changèrent les armes de leur ville. Jusqu'alors, elles avaient représenté un château couronné d'un fossé traversé du pont (Brugstok), autour duquel la cité était née et avait grandi. Les nouvelles armes portèrent, en souvenir de la bataille de Courtrai, le lion de Flandre couronné et colleté d'une croix. Voici la description exacte des armoiries actuelles de Bruges : elles sont un écu fascé d'argent et de gueules de huit pièces, au lion grimpant d'azur, armé et lampassé de gueules, couronné d'or avec croix pendante, le tout surmonté d'une couronne ducale en or, au milieu de laquelle la lettre B, aussi d'or. Cet écu a pour tenans à dextre un lion d'or armé et lampassé de gueules, et à senestre un ours grimpant, de couleur naturelle.

La victoire remportée par les Brugeois dans la prairie de Groeninghe ne termina pas la guerre entre la France et la Flandre. Quand elles avaient

gagné une bataille, les milices des communes se dispersaient. Aussitôt, le roi de France rassemblait une nouvelle armée, rentrait en Flandre, et tout était à recommencer. En 1304, eut lieu, à Mons-en-Puelle, une rencontre terrible dont tout l'honneur revint, cette fois encore, aux Brugeois. Ces derniers, abandonnés, en présence même de l'ennemi, par tous leurs alliés, se jetèrent seuls sur le camp français, qu'ils forcèrent. Ils s'emparèrent de la tente du Roi et faillirent capturer le monarque lui-même. Cependant, ils finirent par être repoussés.

Pendant le règne de Louis de Nevers, Bruges ne jouit que de bien rares moments de tranquillité. Ce comte était d'origine française; son éducation, ses sympathies, ses sentiments l'attachaient étroitement à sa patrie naturelle; de plus, il avait épousé la fille du Roi, son seigneur suzerain. Tout cela le fit haïr de ses Flamands, avant même qu'il eut pris possession de son héritage. Les gens des métiers détestaient les Français, parce que ceux-ci avaient toujours soutenu les nobles et les hauts bourgeois contre les classes populaires. Pour les communes flamandes, Louis de Nevers fut, tout d'abord, un ennemi.

Le comte Louis ayant fait don à Jean de Namur de la ville de l'Écluse, Bruges se révolta. Le port de l'Écluse recevait les vaisseaux de la puissante commune, et il ne pouvait être indifférent à celle-ci de voir ce port entre les mains d'un étranger, qui pouvait instituer des droits de péage selon sa fantaisie. Les milices brugeoises attaquèrent la ville cédée, la prirent et firent Jean de Namur prisonnier. Il fut enfermé dans le Steen, mais il ne tarda pas à s'échapper.

Cette affaire se termina pour Bruges plus heureusement que la vil e ne pouvait l'espérer. La cité rebelle fut condamnée, il est vrai, à payer une amende de 70,000 florins, mais, à ce prix, elle conserva tous ses anciens privilèges; en outre, elle obtint que toute marchandise pesant plus de soixante livres ne pourrait être vendue à l'Écluse sans avoir été préalablement conduite à Bruges, en vertu du droit d'étape qui lui fut

concédé. De plus, il fut interdit aux habitants de l'Écluse d'établir dans leur ville des teintureries ou des fabriques de drap et d'en augmenter les fortifications.

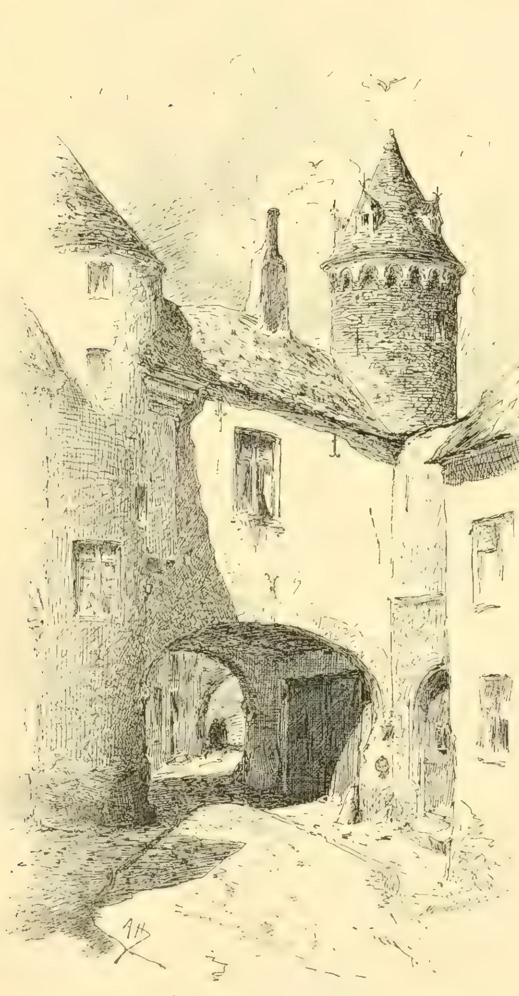
Cette émeute fut suivie de plusieurs autres. Enfin, la publication d'un édit enlevant à Bruges ses privilèges et l'arrestation de dix Brugeois qui avaient été députés vers le comte, déterminèrent une émeute plus formidable que les précédentes. Cinq mille Brugeois marchèrent contre Louis de Nevers, qui s'était enfermé dans Courtrai, à l'approche des insurgés. Dans le dessein d'arrêter la marche de ceux-ci, il mit le feu à un faubourg de la ville. Les Courtraisiens, exaspérés, se mutinèrent, s'emparèrent du comte et le livrèrent aux Brugeois qui le lièrent sur un petit cheval et l'emmenèrent ainsi jusque dans leur cité, où ils l'enfermèrent dans la halle aux épices, dite « Kruydhalle (1) ».

Au bout de quelque temps, le comte fut remis en liberté et la lutte recommença. Les milices brugeoises subirent une terrible défaite à Cassel et un châtiment rigoureux fut infligé à leur ville. Les bourgeois se virent contraints d'aller pieds nus au devant de leur prince jusqu'à mi-chemin de Maele et, là, de s'agenouiller devant lui dans la poussière en criant merci. Ils eurent, en outre, comme de coutume, une forte amende à payer. Mille quatre cents otages durent être livrés par Ypres et Bruges. Les chefs de la rébellion furent torturés et mis à mort. Un ancien bourgmestre de Bruges, Guillaume Dedeken, ayant été réclamé par le roi de France, se vit traîné à Paris, où le bourreau l'attacha au pilori après lui avoir coupé les deux mains. Ensuite, on le roua et, comme il vivait encore, on le pendit au gibet de Montfaucon.

Les guerres qui éclataient constamment entre les grandes communes flamandes ne furent jamais aussi désastreuses que sous le règne de Louis de Maele. Celui-ci permit aux Brugeois de creuser un canal réunissant la

(1) Cette halle appartenait à la ville, qui y louait trente-six boutiques aux épiciers-apothicaires, moyennant un loyer de six gros par an et par boutique.

Lys et la Reye. On commença les travaux le 19 mars 1379; mais les Gantois, craignant que cette nouvelle voie de communication ne transportât à Bruges le commerce des blés de l'Artois, dispersèrent les ouvriers, qui durent abandonner les chantiers. Cependant, les deux communes se réconcilièrent; ce ne fut pas pour longtemps. Les hostilités recommencèrent bientôt et, enfin, le 3 mai 1382, pendant que la procession du Saint-Sang circulait dans les rues, Philippe Van Artevelde parut devant Bruges à la tête de cinq mille Gantois. Les gens d'armes du comte, suivis de quelques-unes des principales corporations brugeoises — celles des tailleurs, des bouchers, des poissonniers et des verriers — allèrent à sa rencontre. Un combat terrible eut lieu dans les bruyères de Beverhoutsveld. Les Gantois furent vainqueurs. Louis de Maele n'échappa aux assaillants qu'en se réfugiant dans le grenier d'une petite maison située près de la chapelle Saint-Amand et appartenant à



PRÈS DE LA RUE DES AIGUILLES.

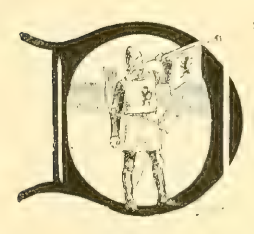
une pauvre veuve nommée Bruynaert. Il quitta la ville, enveloppé dans la houppelande d'un valet. Les troupes de Van Artevelde pillèrent Bruges pendant plusieurs jours, démolirent trois de ses portes, rasèrent, en partie, ses murs et comblèrent ses fossés.

Louis de Maele fut le dernier des comtes de Flandre. Son règne ferme l'ère de l'épopée communale. Sous les ducs de Bourgogne, la prospérité matérielle de Bruges ne fera qu'augmenter et atteindra son plus haut degré de splendeur ; mais la ville de Breydel aura perdu le bien qui faisait sa plus grande gloire : la liberté.

V

SAINT-SAUVEUR

Les francs-maçons constructeurs de cathédrales. — Fondation de l'église Saint-Sauveur. — Description du monument. — Œuvres d'art qu'il renferme.



'innombrables églises gothiques s'élevèrent en Europe pendant le moyen âge; elles furent l'œuvre des francs-maçons. Ceux-ci formaient des associations composées d'ingénieurs, d'architectes, de tailleurs de pierres, de charpentiers, de menuisiers, de serruriers, de couvreurs, en résumé, de gens dont la coopération est nécessaire pour édifier un monument. Ils relevaient directement et uniquement du pape. Des bulles les affranchissaient de « toutes lois et statuts locaux, édits royaux, règlements municipaux, concernant soit les corvées, soit toute autre imposition obligatoire pour les habitants du pays (1). » Ils avaient le droit de fixer eux-mêmes leurs salaires et de régler l'administration intérieure de leurs sociétés. Les sou-

(1) Hope. — *Histoire de l'architecture.*

verains pontifes interdirent, sous peine d'excommunication, à tout ouvrier ou artiste non affilié, de leur faire concurrence. Les foudres de l'Église menaçaient le prince assez audacieux pour ne pas contraindre ses sujets à respecter le monopole des loges.

Les associations d'ouvriers sont très anciennes. Chez les Juifs, il y eut, d'abord, les khasidéens, qui avaient pour mission d'entretenir et de réparer le temple élevé par Salomon. Les khasidéens donnèrent naissance aux esséniens. Ces dernières associations pénétrèrent en Égypte, où leurs adeptes portaient le nom de thérapeutes. De l'Égypte, elles passèrent en Grèce avec le culte de Bacchus. Les prêtres de ce dieu, les dionysiens, composaient des congrégations pour la construction des monuments. Enfin, les collèges d'ouvriers établis à Rome imitèrent les Grecs, et d'eux sortit la franc-maçonnerie du moyen âge (1).

Dès le règne de Charlemagne, peut-être, les francs-maçons accompagnaient partout les missionnaires. Ceux-ci se chargeaient de convertir les barbares à la foi catholique ; ceux-là construisaient des temples pour les nouveaux chrétiens. Plus tard, ils se tinrent à la disposition des évêques, des prêtres, des princes qui voulaient faire bâtir quelqu'une de ces merveilleuses églises gothiques qui font, encore aujourd'hui, l'ornement de nos villes. Essentiellement nomades, ils se transportaient partout où ils étaient appelés. Ils élevèrent les cathédrales de Reims, de Paris, de Rouen, d'Anvers, de Cologne, de Spire, et tant d'autres; mais leur chef-d'œuvre fut la cathédrale de Strasbourg. L'érection de ce monument, universellement reconnu comme le plus parfait de tous ceux qu'avait construits la corporation, valut à la loge strasbourgeoise l'honneur d'être placée à la tête de toutes les loges allemandes.

La franc-maçonnerie paraît avoir été, durant le moyen âge, une institu-

(1) Cette franc-maçonnerie n'a que le nom de commun avec la franc-maçonnerie d'aujourd'hui. Tout le monde sait qu'actuellement les loges ne sont pas constituées dans le but de fournir aux évêques et aux abbés les ouvriers dont ils peuvent avoir besoin pour bâtir ou réparer des églises et des couvents.

tion religieuse aussi étroitement liée à l'Église que les ordres monastiques eux-mêmes. Cela était nécessaire. Dans ces temps troublés, l'homme qui voulait posséder le droit de se livrer à des travaux intellectuels, de cultiver les arts, de s'adonner, enfin, à une occupation quelconque autre que la guerre, devait s'enrôler parmi les serviteurs sacrés de l'Église. Alors, il trouvait tranquillité, calme et protection ; il était « taboué ». Construire des églises passait pour un exercice aussi pieux que la prière, aussi agréable à Dieu, et pouvant racheter beaucoup de péchés. Aussi, des princes puissants se firent-ils initier dans les loges. On voit, dans un vieux récit, « Renaud de Montauban se faire de chevalier maçon et porter des pierres sur son dos pour aider à la construction de la cathédrale de Cologne. »

Les francs-maçons dont il est ici question composaient une société secrète. Ils cachaient avec le plus grand soin aux profanes des procédés de construction qu'ils étaient seuls à connaître. Les auteurs des cathédrales romanes et ogivales possédaient évidemment des connaissances spéciales très étendues. Ils les communiquaient aux initiés, qui devaient jurer de n'en jamais rien révéler à quiconque n'était pas maçon. De cette façon, les loges avaient la certitude de conserver le monopole de l'édification des édifices religieux et ne redoutaient aucune concurrence. Tous les maçons même ne recevaient pas l'initiation complète. Ils étaient divisés en trois classes : les apprentis, à qui on enseignait peu de chose, et que l'on considérait comme des serviteurs ; les compagnons, qui étaient les ouvriers proprement dits ; enfin, les maîtres, qui possédaient tous les secrets de la confrérie. Ces derniers dirigeaient les travaux en qualité d'ingénieurs et d'architectes. Les francs-maçons craignaient tellement de divulguer les mystères de leur art de bâtir, qu'ils détruisaient les plans et les dessins dont ils s'étaient servis. C'est à peine si l'on a pu retrouver quelques-uns de ces documents.

Le compagnonnage sortit de la maçonnerie comme celle-ci était issue

des sodalités romaines. Les enfants de maître Jacques, les enfants du père Soubise et les enfants de Salomon conservèrent un certain nombre des légendes, des mythes qui avaient eu cours dans les loges des constructeurs d'églises. Comme leurs devanciers, ils eurent une hiérarchie de trois degrés. Ils adoptèrent également des signes de reconnaissance particuliers; ils « hurlaient » et « topaient ». Tous, loups (1), gavots (2), renards de liberté (3), loups-garous (4), dévorants (5), drilles (6), etc., portaient des décorations spéciales, des couleurs, des rubans, des cannes, l'équerre et le compas. Des légendes absurdes, des imaginations singulières font remonter jusqu'à la construction du temple de Salomon l'origine de ces associations.

Le principal des monuments religieux élevés à Bruges par les constructeurs d'églises et qui sont, au moins en partie, parvenus jusqu'à nous, est la cathédrale.

Son origine est très ancienne. Dès le milieu du VII[e] siècle, saint Éloi, qui courait le pays, prêchant, baptisant et convertissant les idolâtres, fit édifier sur son emplacement une petite chapelle en bois, qu'il dédia à la Vierge et à saint Wulfrand. Cette chapelle, ayant brûlé, fut reconstruite en pierre, dans le courant de l'année 961, par Baudouin le Jeune, qui l'érigea en église paroissiale sous le titre de Saint-Sauveur. Saint Éloi et saint Wulfrand en devinrent les patrons secondaires. Un nouvel incendie consuma, en 1116, l'édifice élevé par Baudouin le Jeune. Il fut rapidement rebâti beaucoup plus grand qu'il ne l'était antérieurement. Dès l'année 1127, il put être consacré de nouveau. Un troisième incendie, celui-ci occasionné, selon M. Delepierre, par des ouvriers plombiers qui réparaient les gouttières, éclata, le 9 avril 1358, et épargna seulement la

(1) Tailleurs de pierres (enfants de Salomon).
(2) Menuisiers et serruriers (id.).
(3) Charpentiers (id.).
(4) Tailleurs de pierres (enfants de maître Jacques).
(5) Menuisiers et serruriers (id.).
(6) Charpentiers (enfants du père Soubise).

grande tour carrée et les gros murs de la nef et du transept. Les cinq chapelles absidiales et le chevet du chœur sont de 1482 à 1527. En 1839, un quatrième incendie réduisit en cendres la partie supérieure de la tour qui, d'ailleurs, n'avait jamais été achevée. On édifia, en 1844-1846, sur les dessins de Robert Chantrell, les deux étages flanqués de huit tourelles qui surmontent actuellement le clocher. La flèche centrale a été ajoutée, en 1871, par Carpentier. A partir de 1874, on commença à enlever le badigeon qui couvrait les murs intérieurs et à le remplacer par des décorations polychromes, exécutées sous la direction de Jean Béthune. L'église de Saint-Donat ayant été détruite à l'époque de la Révolution française, l'église Saint-Sauveur lui fut substituée comme cathédrale et l'on mit saint Donat au nombre de ses patrons secondaires.

L'église Saint-Sauveur est, en Belgique, le plus ancien monument du moyen âge construit en briques. Antérieurement à son érection, les pierres de taille de moyen appareil étaient seules employées pour élever les murailles des édifices. Cette église a de très grandes dimensions : 100m60 de longueur, 37m96 de largeur, portée à 53m13 au transept, 28m35 de hauteur. Elle est à trois nefs. Les bas-côtés sont séparés de la nef centrale par des piliers cantonnés de colonnes très longues et très minces dont les chapiteaux supportent sur leurs tailloirs les retombées d'arcades en ogive, composées chacune de plusieurs rangs de claveaux en retraite les uns sur les autres. Au-dessus de ces arcades, règne un triforium dont on a bouché les fenêtres en 1739 et qui est surmonté d'une claire-voie. Le chœur est séparé de la nef par un jubé rococo en marbre, exécuté de 1679 à 1682 par Corneille Verhoeve. Au pied des orgues, on a placé une statue de marbre représentant Dieu le père, œuvre médiocre du médiocre sculpteur Artus Quellin le jeune. Sur le pourtour du chœur, s'ouvrent sept chapelles absidiales dont plusieurs appartenaient jadis à des corps de métier, tels que les charrons et les charpentiers. Deux autres chapelles communiquent avec les transepts. Celle qui est contiguë au

transept sud a pour patronne sainte Barbe : l'autre, accolée au transept nord, appartenait jadis aux cordonniers et a été dédiée aux saints Crépin et Crépinien. Une chapelle, bâtie en 1454 pour la corporation des tondeurs, sert maintenant de baptistère.

La cathédrale de Bruges renferme un grand nombre d'œuvres d'art et beaucoup d'objets précieux.

Les stalles du chœur, sculptées vers le commencement du xv[e] siècle, sont d'un beau travail. Malheureusement, elles ont été modifiées plusieurs fois et chaque remaniement les a détériorées. Cependant, les parties anciennes qui subsistent sont encore très importantes. Ces stalles supportent les armoiries d'un certain nombre de chevaliers de la Toison d'or. Le treizième chapitre de l'ordre fut tenu dans le chœur de l'église Saint-Sauveur, le 30 avril 1478. Quelques-unes des figurines ornant les sièges sont d'un grotesque achevé. L'artiste qui les fit a largement usé de la latitude que possédaient les sculpteurs anciens de se livrer à tous les écarts d'une imagination bizarre. On y voit un centaure tenant une épée à la main ; une femme poussant un enfant dont les pieds reposent sur un triangle à trois roues ; un maître qui tire les oreilles d'un écolier; un jeune homme et un ermite ; le même jeune homme tendant la main à une demoiselle qui lui présente un anneau, un personnage debout derrière la demoiselle n'a pas l'air content ; une noce : on dîne ; devant une table sont assis le jeune homme, la demoiselle et l'ermite ; une vigne ; un cerf dans un bois ; l'ermite devant une table (il est toujours à table, cet ermite-là), sur laquelle il n'y a qu'un plat (malheureux ermite !). Parmi les autres sculptures que renferme l'église Saint-Sauveur, il faut citer spécialement un admirable crucifix du xiv[e] siècle, provenant de l'ancienne abbaye de l'Eeckhout, la porte de la chapelle Sainte-Barbe et la clôture de bois séparant la chapelle des cordonniers du transept nord. Cette dernière œuvre a été exécutée vers la fin du xv[e] siècle, mais elle a été restaurée en 1860.

Quelques tombeaux méritent d'attirer l'attention du visiteur. A l'entrée de la chapelle du baptistère, on a placé deux belles plaques tumulaires en laiton. La première porte les effigies de Jean de Likerke, mort en 1518, et de Jeanne de la Douve, décédée en 1516; la seconde représente Georges de Munter et Jacqueline Van den Brugghe, trépassés respectivement en 1439 et 1433. Il y a également des plaques funéraires dans la chapelle des Saints Crépin et Crépinien. Les plus remarquables sont celles de Walter Copman (1387), de Martin de Visch (1453), de maître Jacques Schelewaerts (1483), docteur en théologie de l'Université de Paris et curé de Saint-Sauveur. Cette dernière dalle montre le défunt, qui était professeur à Louvain, occupé à donner son cours au milieu de ses élèves. Les autres portent les noms de Wautier de Raet, chanoine de Saint-Sauveur et chapelain des cordonniers; d'Adrien Bave, bourgmestre de Bruges (1538), de Louise Van Halewyn (1535) et de François Bave (1555), doyen de Saint-Donat.

Les reliquaires sont les tombes de ceux dont l'Église a fait des saints. La cathédrale de Bruges en possède de fort beaux. Le plus important est celui qui contient les restes de Charles le Bon. Il se trouve dans la première chapelle absidiale, en commençant à compter à gauche quand on regarde l'autel. Dans une chapelle voisine, on a placé une châsse renfermant la tunique de sainte Brigide, princesse irlandaise morte à Bruges en 523.

Une plaque de laiton encastrée dans un mur énumère les fondations dont l'église Saint-Sauveur est redevable à Juan Vasquez, secrétaire d'Isabelle de Portugal. Ce Juan Vasquez demeurait rue Courte-d'Argent, dans une maison bâtie en 1468 et sur la façade de laquelle on peut encore lire aujourd'hui sa devise : A bon compte à venir.

Il y a beaucoup de tableaux appendus aux murs de la cathédrale brugeoise. Un grand nombre sont des œuvres très estimables d'anciens peintres flamands, mais aucun ne peut être rangé parmi les chefs-d'œuvre

de l'art pictural. Des panneaux de Thierri Bouts, ayant autrefois appartenu aux porteurs de chaux, sont remarquables. Ils représentent le martyre de saint Hippolyte. La perfection de leur exécution les a fait attribuer pendant longtemps à Memling. Un triptyque de Pierre Pourbus, le dernier des artistes illustres de l'école de Bruges, soutient dignement la comparaison avec le tableau de Bouts. Au centre de la composition, le peintre a reproduit la Cène : sur les volets, il a placé Abraham, Melchisédech, le prophète Élie, le Christ apparaissant à un pape et les portraits de treize membres de la confrérie du Saint-Sacrement. Une tête de prêtre est également de Pourbus. Les autres tableaux qui ornent l'église de Saint-Sauveur sont l'œuvre de peintres n'ayant ni la renommée ni la valeur de Bouts et de Pourbus. De Lancelot Blondeel, l'auteur des dessins sur lesquels la fameuse cheminée du Franc a été exécutée, la cathédrale de Bruges possède un tableau représentant la Vierge, ayant auprès d'elle saint Éloi et saint Luc. La tête de ce dernier saint est, dit-on, le portrait de Blondeel. Après avoir tiré hors de pair une *Adoration des Bergers*, d'Abraham Janssens, nous pourrons citer, sans mention particulière, une douzaine d'œuvres, au moins, de Jacques Van Oost, le vieux ; quelques Jean Van Orley ; des Louis de Deyster; des Pierre Claeis; des Antoine Claies; un Jean Maes, représentant sainte Agathe et sainte Dorothée, provenant de la corporation des fleuristes ; un Henri Van Minderhout ; un Ryex ; un Backerel ; un Jean Janssens ; deux Érasme Quellin et une grande quantité de tableaux dont les auteurs sont inconnus ou n'ont pu être déterminés avec quelque certitude.

Les splendides vitraux qui ornaient jadis l'église de Saint-Sauveur n'existent plus aujourd'hui. Les verrières garnissant actuellement les fenêtres sont modernes, à l'exception de celle qui se trouve dans l'ancienne chapelle des charpentiers. Cette dernière est du XVI[e] siècle. Les vitraux du chœur, qui représentaient les six pairs temporels et les six pairs spirituels, ont été enlevés en 1739, lorsque l'on a bouché les ouvertures du triforium.

Dans la sacristie, on conserve pieusement le reliquaire de Saint-Donat, des ostensoirs ciselés, des plats d'offertoire, des chapes couvertes d'orfrois, des chasubles de la plus grande richesse. Une des chasubles porte cette devise philosophique et résignée : « Tout se pasee ». Enfin, on y voit huit grandes tapisseries exécutées à Bruxelles, au commencement du XVIIIe siècle, par Van der Borght, sur les dessins de Jean Van Orley.

La chambre des marguilliers contient, outre quelques tableaux, la crosse de saint Maclou, évêque d'Aleth, en Bretagne, objet d'art curieux du VIe siècle ; des mosaïques ; une mitre provenant de Lubert Hauschilt, qui fut abbé de l'Eeckhout de 1394 à 1417 ; une statuette de la Vierge, du XVe siècle ; d'autres objets encore, parmi lesquels une plaque de plomb sur laquelle est gravée une courte biographie de Gunhild, sœur d'Harold, le dernier des rois anglo-saxons. Gunhild, après la bataille d'Hastings, s'était réfugiée à Bruges avec sa mère. Elle y mourut en 1087 et fut inhumée dans le cloître de Saint-Donat. La princesse n'y trouva point la paix éternelle promise par l'Église à ceux qui reposent en terre bénite à l'ombre de la croix, car, à l'époque de la Révolution française, des misérables violèrent sa tombe et dispersèrent ses ossements. On trouva sous sa tête la plaque de plomb déposée aujourd'hui dans le trésor de l'église Saint-Sauveur.

VI

L'ÉGLISE NOTRE-DAME

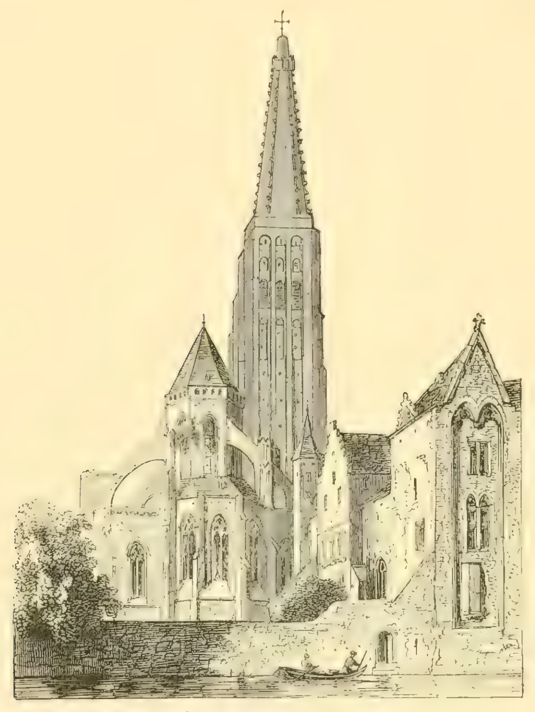
Description de l'église. — La Vierge de Michel-Ange. — Les tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne. — Violation des tombes du Téméraire et de sa fille. — Tableaux remarquables. — Tribune de Gruuthuuse.



près Saint-Sauveur, il nous faut décrire Notre-Dame. Les parties les plus anciennes de cette dernière église ne remontent pas au delà du XIIIe siècle. L'histoire rapporte qu'en 744, saint Boniface édifia, au bord de la Reye, une chapelle qui fut nommée « Onze lieve Vrouwe ter Reyen ». Au XIe siècle, Radbod, évêque de Tournai, éleva cette chapelle au rang de collégiale et la dota d'un chapitre de chanoines. Après un incendie qui la détruisit en 1116, Charles le Bon la fit réédifier. De 1180 à 1185, elle fut reconstruite de nouveau.

Les bâtiments de la primitive église n'existent plus. On construisit le bas-côté septentrional, ou nef de Sainte-Croix, de 1344 à 1360 ; le collatéral

méridional, ou nef du Saint-Sacrement, fut terminé vers 1474. La tour, commencée au XIIIe siècle, a 75 mètres de hauteur. Il n'en existe pas, en



ÉGLISE DE NOTRE-DAME.

Belgique, de plus élevée, bâtie en briques. Une flèche de 45m80, achevée vers 1320, la surmonte. La partie supérieure, qui dut être démolie en 1818, parce qu'elle menaçait ruine, fut rétablie en 1853, et le coq qui la surmonte fut placé le 14 août 1858. On construisit, de 1872 à 1875, les quatre tourelles d'angle et la balustrade reliant celles-ci les unes aux autres. La couleur rouge de la flèche fait très mauvais effet. Les nouveaux crochets garnissant les rampants laissent beaucoup à désirer. Les anciens étaient d'un dessin incomparablement plus élégant.

Notre-Dame a cinq nefs. Les colonnes qui séparent les collatéraux de la nef centrale sont reliées par des arcs en tiers-point surmontés d'un triforium qui se prolonge autour du chœur. Les retombées des arcades à cintre surbaissé de ce triforium s'appuient sur de courts piliers carrés. Les chapelles des bas-côtés ont été bâties au xve siècle. Le chœur est surmonté d'une tour hexagonale dont les murs sont soutenus par des arcs-boutants portant sur des contreforts surmontés de pinacles. L'ancien portail mérite d'attirer l'attention. Il est de style ogival secondaire très élégant. On l'a transformé en baptistère. Le pourtour du chœur est orné d'arcades trilobées soutenues par des colonnettes. La tour, placée à l'angle gauche de la façade, est percée d'étroites ouvertures à plein cintre. Elle est flanquée, à chaque angle, de longs et puissants contreforts à ressauts.

L'église Notre-Dame n'est pas aussi grande que l'église Saint-Sauveur. Son vaisseau a 72^{m}60 de longueur et 50^{m}25 de largeur. La chapelle de la Sainte-Trinité a été érigée par la famille Breydel. L'illustre patriote Jean Breydel et sa femme y sont enterrés, ainsi que leur fils, leur petit-fils et les épouses de ceux-ci. Cette chapelle a longtemps servi de magasin. La chapelle du Saint-Sacrement est ornée d'une statue de marbre représentant la Vierge avec l'enfant Jésus. Cette statue est, paraît-il, l'œuvre de Michel-Ange. Elle a été exécutée, croit-on, par le grand artiste florentin pour certains marchands flamands, « *certi mercanti Flandresi de Moscherini* », dit Ascanio Condivi, un élève de Michel-Ange, qui parle, il est vrai, d'une statue de bronze. Défaillance de mémoire, assure-t-on. Quoi qu'il en soit, si la madone de l'église Notre-Dame n'a pas été sculptée de la main même de Michel-Ange, il paraît prouvé que le maître italien en a fait le modèle et que ce célèbre groupe a été exécuté sous sa direction.

Il faut citer en première ligne, parmi les œuvres d'art que possède l'église Notre-Dame, les tombeaux de Marie de Bourgogne et de Charles le Téméraire. Le monument de la jeune duchesse, tout en marbre noir, est surmonté d'une statue de la défunte. Cette statue, de cuivre doré

au feu, est un peu plus grande que nature. La douce princesse est représentée étendue sur le mausolée, les mains jointes, les pieds appuyés sur deux chiens, symboles de fidélité. Elle a la couronne en tête. Le socle sur lequel la statue est posée porte les armes de dix-huit des duchés, comtés, marquisats et seigneuries que la duchesse avait possédés. Les deux côtés du mausolée sont ornés de soixante-deux écussons émaillés soutenus par quarante anges et attachés aux rameaux de deux arbres dont les branches sont appliquées contre les dalles de marbre. Ces écussons représentent les armoiries des ascendants paternels et maternels de la fille du Téméraire. Sur la face antérieure du tombeau est appliqué le grand écu de la duchesse supporté par deux anges et timbré d'une couronne. On lit, sur la face postérieure, entre deux anges tenant des palmes fleuries, l'épitaphe de la princesse :

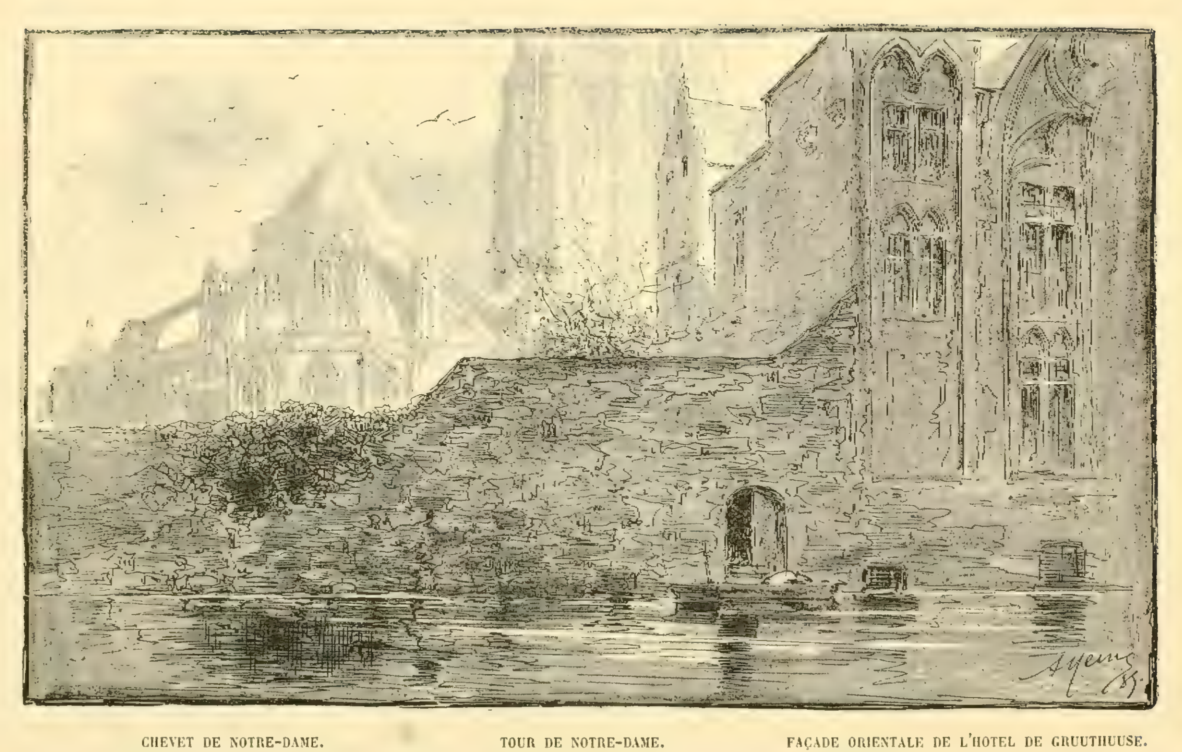
« Sépulcre de la très illustre princesse dame Marie de Bourgogne, par la grâce de Dieu archiduchesse d'Autriche, duchesse de Bourgogne, de Lothier, de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg et de Gheldres ; comtesse de Flandre, d'Artois, de Bourgogne ; palatine de Hainaut, de Hollande, de Zélande, de Namur et de Zutphen ; marquise du Saint-Empire ; dame de Frise, de Salms et de Malines ; femme et épouse de très illustre prince monseigneur Maximilien, lors archiduc d'Autriche, et depuis roi des Romains, fils de Frédéric, empereur de Rome, laquelle dame trépassa de ce siècle, en l'âge de vingt-cinq ans, le XXVIIe jour de mars l'an mil quatre cent quatre-vingt et un. Et demeura d'elle son héritier Philippe d'Autriche et de Bourgogne en l'âge de trois ans et neuf mois. Et aussi Marguerite sa fille en l'âge de quatorze mois. Et cinq ans fut dame des pays ci-dessus. Quatre ans et neuf mois fut en mariage. Vertueusement et en grand amour vécut avec mondiseigneur son mari. Regrettée, plainte et pleurée fut de ses sujets et de tous ceux qui la connaissaient, autant que fut aucune princesse. Priez Dieu pour son âme. Amen. »

Aux quatre angles du monument, se trouvent quatre statuettes d'évangélistes dans des niches surmontées de dais.

Ce tombeau remarquable est l'œuvre de Pierre de Beckere, orfèvre bruxellois, qui le commença en 1495 ou 1496, sur l'ordre de Philippe le Beau, et le termina en 1502. Selon M. Wheale, de Beckere eut de la peine à se faire payer ce qui lui était dû. Il avait été obligé de sacrifier son patrimoine pour se procurer l'or nécessaire à son travail et solder ses ouvriers. Les vapeurs du mercure qu'il fallait employer avaient empoisonné plusieurs de ceux-ci, lui-même était devenu paralytique. Il avait déjà reçu 2,450 livres d'Artois ; il réclamait, en outre, une somme de 2,000 livres de Flandre, plus une pension viagère de 10 sous par jour. Charles-Quint finit par lui accorder 400 livres et une pension de 6 sous par jour, dont il dut se contenter.

Le cénotaphe de Charles le Téméraire est à côté de celui de Marie de Bourgogne. Il a été exécuté, de 1559 à 1569, par Jacques Jongheling, fondeur à Anvers, Josse Aerts et Jean de Smet, sur les dessins de Corneille Floris, d'Anvers. Le duc est représenté, comme la duchesse, étendu sur le monument. Un lion est couché à ses pieds. Son casque, son épée et ses gantelets sont à côté de lui. Sa devise : « Je l'ay empris (entrepris) bien en aviengne », est inscrite sur le sarcophage. Ce monument est bien inférieur, sous le rapport artistique, au précédent.

Les tombeaux du Téméraire et de sa fille se trouvaient jadis dans le chœur de l'église Notre-Dame. Ils sont maintenant dans une chapelle ouvrant sur le pourtour du chœur. Lors des dévastations qui eurent lieu à Bruges vers la fin du XVIIIe siècle, ils furent démontés et cachés, par un excellent bedeau nommé Pierre de Zitter, chez un certain Albert Valckenaere, clerc de la table des pauvres de la paroisse. On accusa les chanoines de les avoir volés, et l'on plaça chez chacun d'eux trois soldats qu'ils furent obligés d'entretenir, et, en outre, de solder en numéraire, à raison de trois livres par jour. Ils devaient supporter cette charge jusqu'à



CHEVET DE NOTRE-DAME. TOUR DE NOTRE-DAME. FAÇADE ORIENTALE DE L'HOTEL DE GRUUTHUUSE.

ce qu'ils se fussent décidés à rendre les tombeaux. Les monuments ayant une grande valeur, les chanoines se résignèrent héroïquement à subir les garnisaires, et ne révélèrent point l'endroit où les précieux mausolées étaient cachés. Cependant, si les tombeaux avaient été soigneusement mis à l'abri du pillage, on ne s'était nullement préoccupé de sauver les cercueils, objets sans valeur marchande. Les bières furent ouvertes par les révolutionnaires, qui jetèrent à la voirie les ossements de Charles le Téméraire et ceux de Marie de Bourgogne. Le cœur de Philippe le Beau, fils de Marie de Bourgogne, était enfermé dans le tombeau de cette princesse. Un des profanateurs prit ce cœur, le coupa par le milieu, en flaira les morceaux, constata qu'ils sentaient bon, puis les jeta parmi les décombres. L'Empire ramena des jours plus calmes. Quand Napoléon visita Bruges avec Marie-Louise, en 1810, il donna 10,000 francs pour restaurer les tombeaux. L'excellent bedeau de Zitter eut 1,000 francs de gratification. Ce n'est qu'en 1816 que les deux monuments furent placés dans la chapelle où on les voit maintenant. Il y a, dans cette même chapelle, un troisième tombeau, celui de Pierre Lanchals, l'écoutète de Bruges, si odieusement torturé et mis à mort sous les yeux de Maximilien, prisonnier des Brugeois en février 1488 (1).

L'église Notre-Dame possède un grand nombre de tableaux. Quelques-uns sont remarquables. Citons une *Adoration* de Gaspard de Crayer, qui est une des meilleures œuvres de l'artiste anversois; un tableau de Quellin, représentant le mariage mystique de sainte Catherine de Sienne. On a placé, dans la chapelle de la Sainte-Trinité, un magnifique triptyque de Pierre Pourbus (1574). L'artiste a peint, sur le panneau central, *l'Adoration des Bergers* et, sur les volets, les portraits des donateurs Josse de Damhoudere et Louise de Chantraines, accompagnés de leurs enfants. Sur le revers, on voit *l'Adoration des Mages* et *la Circoncision*. Dans la troisième chapelle du collatéral sud, on conserve deux volets du même

(1) Lanchals demeurait, rue du Vieux-Bourg, dans la maison portant aujourd'hui le n° 10.

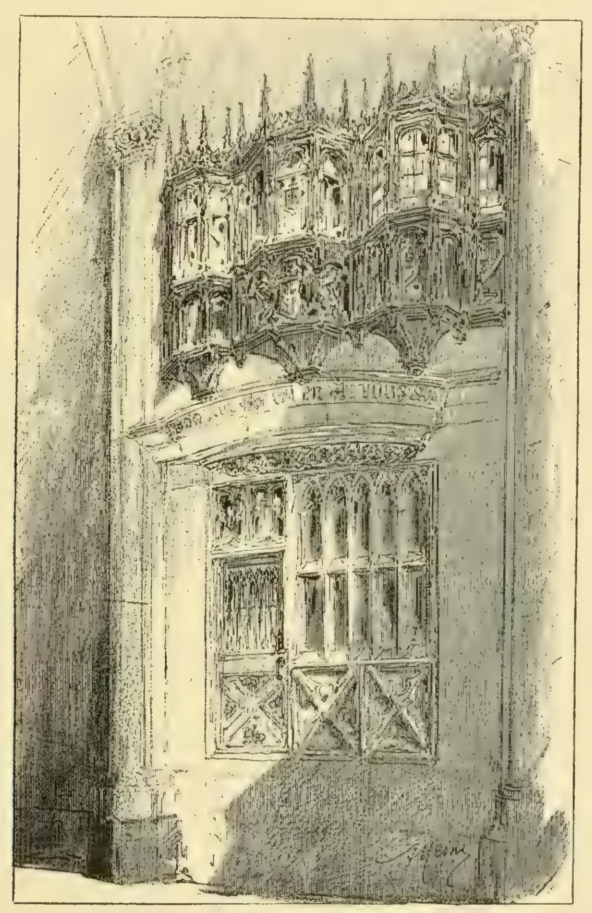
artiste, qui y a représenté Remi Ommeiaghere et Pétronille Heve, avec leurs enfants. Un autre tableau de Pourbus, reproduisant *la Cène*, orne la chapelle du Saint-Sacrement. L'église Notre-Dame a, d'Antoine Claeis, une étrange *Dédicace de l'église Sainte-Marie-Majeure à Rome*, et une *Procession du Saint-Sacrement*. On attribue également à ce peintre un triptyque qui représente, au centre, la sainte Vierge avec l'enfant Jésus et, sur les volets, le donateur, Nicolas Van Thienen, sa femme et ses enfants. Sur le revers, il y a une *Annonciation* en grisaille. Il faut ajouter à ces panneaux un tableau qui est de Jean Mostert, à moins qu'il ne soit de Jean Gossaert. C'est une *Mater dolorosa*. Les sept médaillons qui entourent la figure principale sont admirables.

A l'extrémité du collatéral sud, se trouve un grand triptyque de Bernard Van Orley, ce peintre qui, « le premier avec Gossaert, osa, dit M. A.-J. Wauters, substituer, aux modestes patronnes mystiquement encapuchonnées de l'école gothique, les saintes aux mythologiques nudités plantureusement étalées ». Sur le panneau central, Van Orley a représenté *le Crucifiement*; sur les volets, *le Couronnement d'épines*, *le Portement de la Croix*, *la Déposition et la Descente aux Limbes*. Ce triptyque a été exécuté sur l'ordre de Marguerite d'Autriche, qui le destinait à l'église de Bourg-en-Bresse. Van Orley mourut avant de l'avoir achevé. Marc Gheeraerts le termina. Les iconoclastes l'ayant détérioré, François Pourbus le jeune le répara, en 1589. A côté de ce triptyque, on trouve un beau tableau de Gérard Zegers : *l'Adoration des Mages*. C'est une des œuvres principales de ce continuateur de Rubens.

L'église Notre-Dame renferme beaucoup d'autres tableaux, mais ils sont de moindre valeur. Ils ont été peints par les deux Jacques Van Oost, Louis de Deyster, Jean Maes, Beernaerdt, Herregouts et d'autres artistes inférieurs encore à ceux-ci, ou tout à fait inconnus.

La remarquable tribune à deux étages, de style flamboyant, élevée en 1474, par Louis de Bruges, seigneur de Gruuthuuse, et sa femme,

Marguerite d'Aa, mérite une mention. Elle est en pierres de taille et en bois de chêne. Elle porte la devise : « Plus est en vous ». Jadis, elle



LA TRIBUNE DE GRUUTHUUSE.

communiquait avec l'hôtel de Gruuthuuse, le futur musée archéologique.

Les stalles du chœur sont surmontées des armoiries des vingt-neuf

chevaliers de la Toison d'or qui tinrent dans l'église Notre-Dame le onzième chapitre de l'ordre, les 7, 8 et 9 mai 1468. Derrière le maître-autel, qui est du xvIIIe siècle, il y a une magnifique grille en fer battu, fabriquée par Jean Ryckom, d'Ostende, en 1699. Elle est ornée de fleurs et de feuilles forgées, d'une extrême délicatesse. Au milieu de chaque battant, l'artiste a placé un calice surmonté d'une hostie. Cette grille a été donnée à l'église par François Van Beversluys, receveur général du Franc de Bruges, et par sa femme, Marie-Madeleine Van Westvelt. Elle porte dans sa partie supérieure les armoiries des donateurs. La grille qui se trouve sous le jubé est également d'un beau travail.

VII

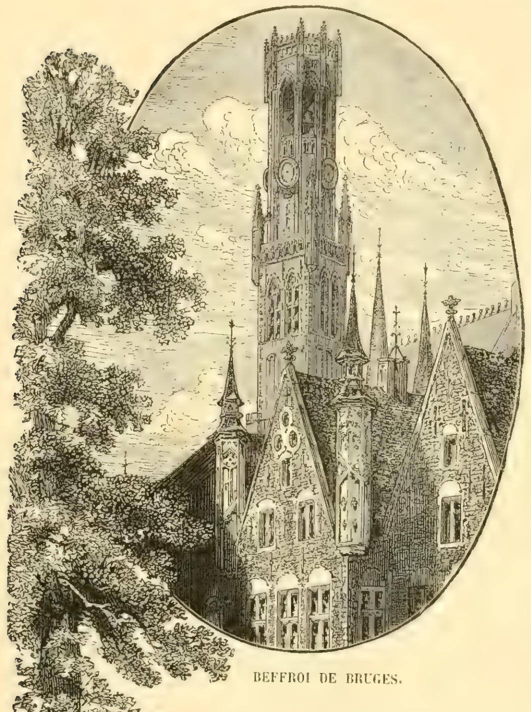
LE BEFFROI. — LES HALLES. — L'HOTEL DE VILLE. — LE BÉGUINAGE. — ASPECT DE BRUGES A LA FIN DU XIVe SIÈCLE

La tour du Beffroi. — Le Carillon. — Les Halles. — L'Hotel de ville. — Tableaux intéressants. — Saint-François. — Les béguines. — Le Béguinage. — Les sections. — Édifices qui se trouvaient, a la fin du xive siècle, dans les sections Saint-Jean, Saint-Donat, Notre-Dame, Saint-Jacques, Saint-Nicolas et des Carmes. — Les maisons bourgeoises. — Intérieur d'une maison bourgeoise au xive siècle. — Les maisons ouvrières. — Les « steenen ». — Les édifices religieux.



Des tours élevées dominent Bruges étalée à leur pied. Les trois plus hautes sont celle de la cathédrale, celle de l'église Notre-Dame et le Beffroi. Cette dernière tour, construite vers la fin du xiiie siècle, se dresse au milieu du bâtiment des Halles bordant la Grand'Place. Dans la partie inférieure, se trouve la chambre dite « du Trésor ». Des niches profondes, fermées au moyen de grilles de fer fabriquées, en 1292, par un forgeron nommé Erembaut, sont

ménagées dans les murailles. A l'intérieur de ces niches, il y a des coffres de bois de chêne renforcés par des pièces de fer et munis chacun de dix serrures différentes. Les dix clefs nécessaires pour ouvrir ces coffres se trouvaient jadis entre les mains d'autant de personnes. Le délégué du collège échevinal en avait une, le chef-homme de la section Saint-Jean en possédait une également; les huit autres étaient confiées aux doyens des drapiers, des bouchers, des charpentiers, des maréchaux, des cordonniers, des tailleurs, des boulangers et des courtiers. Ces caisses renfermaient les titres garantissant les privilèges de la ville, et le grand sceau.

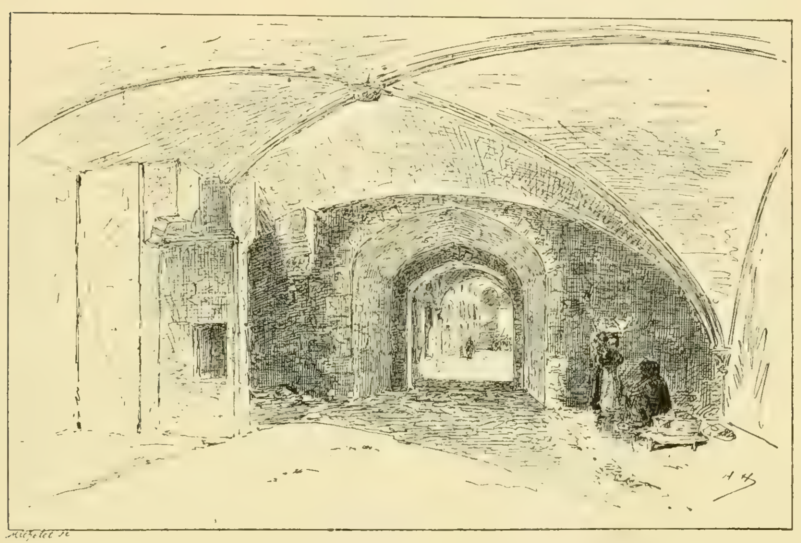


BEFFROI DE BRUGES.

Dans son état primitif, le Beffroi était terminé par une flèche. Celle-ci portait une guivre de bronze provenant, dit-on, de l'église Sainte-Sophie de Constantinople et rapportée par les croisés brugeois qui avaient accompagné Baudouin VIII en Orient. Les Gantois s'étant emparés de la guivre — elle figure actuellement encore sur le Beffroi de la capitale de la Flandre-Orientale — on la remplaça par une statue de saint Michel foulant aux pieds un dragon de seize pieds de long. Le 29 janvier 1493, la foudre frappa l'archange, qui tomba sur la Grand'Place avec son dragon. La flèche fut consumée, mais on la rebâtit en 1502. Le Lion de Flandre prit la place de saint

Michel. Le 30 avril 1741, la foudre mit de nouveau le feu à la flèche. Elle brûla tout entière et, depuis, elle n'a pas été reconstruite.

La tour des Halles, constamment battue des vents de mer, qui, parfois, la secouent furieusement, a cédé sous leur poussée et penche sensiblement



L'ENTRÉE DES HALLES. — SOUS LA TOUR.

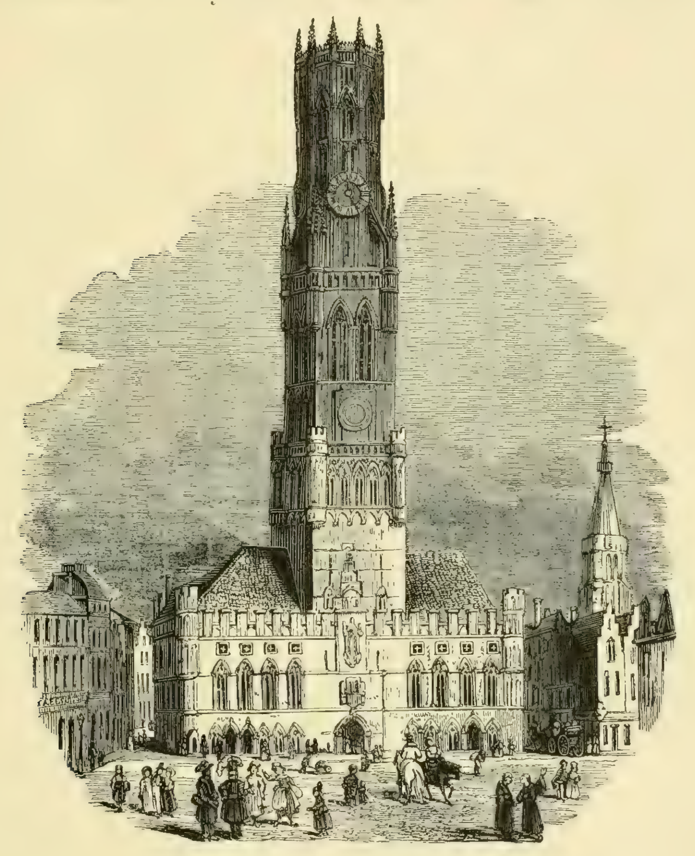
vers le sud-est. Elle se compose de trois tours superposées. Celle qui supporte les deux autres est carrée. Au sommet, une galerie relie quatre tourelles d'angle. La seconde tour est carrée également. Elle est ornée de clochetons sur lesquels viennent s'appuyer les arcs-boutants qui soutiennent la troisième tour. Celle-ci est octogone. Une balustrade entoure sa plate-forme.

On pénètre dans le Beffroi par une porte au-dessus de laquelle se trouve une fenêtre d'où on lisait autrefois les lois et les règlements concernant la ville. A partir de 1769, on se servit pour cet usage de la bretèque de l'hôtel de ville. Une statue de la Vierge, placée dans une niche, surmonte la

fenêtre. L'intérieur du monument mérite une visite. On verra d'abord la chambre du Trésor, chambre dont nous avons déjà parlé. Ensuite, on montera jusqu'au carillon. En chemin, on rencontrera le bourdon, qui est suspendu à peu près à la hauteur des grandes fenêtres de la tour carrée supérieure. Ce bourdon est une cloche d'importance. Elle pèse près de neuf mille kilogrammes. Melchior de Haze la fondit, en 1680, pour l'église Notre-Dame, à laquelle elle appartient encore, paraît-il. Elle fut transportée de l'église au Beffroi en 1800. Plus haut, est installé le carillon, qui se compose de quarante-neuf cloches et qui a la réputation, auprès des Brugeois, d'être le plus beau carillon du monde. Il vaut, d'après M. James Wheale, trois millions de francs. La plus grande des cloches a deux mètres quinze centimètres de diamètre et la plus petite seulement dix-neuf centimètres. Il a été confectionné par Jacques Dumery, qui fondit les cloches en 1743, et Antoine de Hondt, qui fabriqua le mécanisme. L'ancien carillon (car la tour des Halles possédait un de ces instruments dès la dernière année du XIII[e] siècle) fut détruit par l'incendie de 1493. Le carillon actuel joue tous les quarts d'heure. Un grand cylindre de cuivre porte des broches qui font mouvoir des marteaux quand le cylindre tourne. Ces marteaux heurtent les cloches. Les airs sont ainsi obtenus automatiquement, comme ils le seraient dans une gigantesque boîte à musique. Les jours de fêtes et certains autres jours, un carillonneur remplace le cylindre tournant. Cet artiste frappe à grands coups de poings les touches d'un clavier qui sont reliées aux battants des cloches. Chaque fois que le carillonneur abaisse une touche, le battant qui correspond à celle-ci est projeté contre sa cloche. Ce dernier procédé a l'avantage de n'être pas exclusivement mécanique et de permettre au talent de l'exécutant de se donner libre carrière, pourvu que l'homme soit vigoureux et sache taper fort.

Il y a, vers le haut de la tour, un poste de veilleurs. Jadis, pour empêcher les guetteurs de dormir, on les obligeait de jouer de la trompette à chaque heure de la nuit. Actuellement, ils sont astreints à sonner la

cloche annonçant les heures, les demies et les quarts. Ce sont des ouvriers cordonniers. La tour ayant 107m50 de haut et l'escalier 402 marches



LES HALLES DE BRUGES.

escarpées et en mauvais état, ce n'est pas une petite affaire que d'aller leur porter une botte à ressemeler.

Les bâtiments des anciennes Halles sont peu remarquables. Ils sont occupés, aujourd'hui, par une grande boucherie : le musée de la Société

archéologique, installé là provisoirement, en attendant que l'hôtel de Gruuthuuse puisse le recevoir ; des bureaux, etc. Ils forment un parallélogramme de 84 mètres de long sur $43^{m}53$ de large.

L'Hôtel de ville, situé sur la place du Bourg, à côté de la chapelle du Saint-Sang, est un élégant édifice de style ogival secondaire. Le comte Louis de Maele en posa la première pierre dans le courant de l'année 1376. C'est le plus ancien monument de ce genre qu'il y ait en Belgique, après l'hôtel de ville d'Alost. Jusqu'au XIVe siècle, les magistrats communaux siégeaient dans les salles des beffrois, des halles ou même dans des maisons particulières. Le rez-de-chaussée est surmonté d'un étage. La façade, achevée probablement en 1387, a été complètement reconstruite en 1854, d'après l'ancien plan. Elle est percée au rez-de-chaussée de quatre fenêtres et de deux portes ; à l'étage, de six hautes baies. Six tourelles sont disposées aux quatre angles du monument et au milieu de ses deux corniches.

Cet édifice, l'un des plus remarquables de la ville, a $26^{m}30$ de largeur et $19^{m}15$ de hauteur. Il a été bâti sous la direction du maître maçon Jean Roegiers. Le 13 décembre 1792, les volontaires républicains enlevèrent les statues qui se trouvaient dans les quarante-neuf niches placées en encorbellement sur la façade et sur les tourelles. Quelques jours plus tard, ils les mirent en pièces et en jetèrent les débris dans un grand feu allumé, sur la Grand'Place, par le bourreau Pierre Botkin. Les écussons appliqués entre les deux rangs de fenêtres et sur lesquels étaient sculptées les armoiries des vingt-quatre villes soumises à la juridiction de Bruges, furent également brisés. Depuis, le monument a été entièrement restauré. La dernière fenêtre du rez-de-chaussée, vers la droite, s'ouvre sur un petit balcon de laiton. C'est la bretèque d'où les comtes de Flandre prêtaient le serment, si souvent violé, de respecter les droits, les privilèges et les franchises de la commune.

La façade méridionale de l'Hôtel de ville fut commencée, en 1401,

sous la direction de Clais Van Utrecht, et la façade postérieure terminée vers 1419. Les chambres dans lesquelles sont installés les bureaux de l'état civil et la salle de lecture de la bibliothèque ont été construites en 1523, sur les plans de Jean de Maech.

L'Hôtel de ville possède plusieurs tableaux remarquables. Le plus curieux est une copie, faite en 1597, par Pierre Claeis, d'un tableau peint, en 1566, par Pierre Pourbus et représentant, à vol d'oiseau, le pays appelé le Franc. Divers plans, parmi lesquels se trouvent ceux de Bruges, en 1690 et en 1714, celui de Damme, en 1660, et celui de l'abbaye des Dunes, méritent d'être étudiés. Les vues du Bourg et du canal aboutissant à l'Académie, œuvres d'un artiste du XVIIIe siècle, sont également intéressantes; celles du Bourg et de la Grand'Place, au XVIIe siècle, donnent une idée assez juste de ce qu'étaient, il y a deux cents ans, ces parties de la ville. Le fond du tableau de Claeis, représentant Mars foulant aux pieds l'Ignorance, montre Bruges telle qu'on la voyait des prairies situées au delà du Minnewater, à la même époque.

La Bibliothèque compte plus de quinze mille volumes. Les principales richesses consistent en missels des XIIIe, XIVe et XVe siècles: en incunables, parmi lesquels il faut citer une collection admirable de livres imprimés à Bruges, par Colard Mansion. Elle possède au delà de cinq cents manuscrits.

Dans le même temps que les bourgeois de Bruges construisaient l'Hôtel de ville, le Beffroi et les Halles, monuments dont les vastes proportions ou les riches ornements montrent l'énergie qu'avaient acquises les plus hautes et les plus puissantes manifestations de la vie civile, Jeanne de Constantinople créait le Béguinage.

Le grand développement que prirent, au XIIIe siècle, les communautés de béguines, tient à des causes profondes. La plupart des ordres religieux étaient en pleine décadence. La tâche des bénédictins auxquels

on devait le défrichement d'une partie des Gaules et la création de quelques centres d'activité et de culture intellectuelle au milieu des barbares, était terminée depuis longtemps ; les moines de Cîteaux et de Clairvaux, qui avaient soulevé les peuples en prêchant les premières croisades, ne servaient plus à grand'chose depuis que les nobles seuls, obéissant à des mobiles plutôt politiques que religieux, tournaient les yeux vers l'Orient. Les ordres sédentaires et reclus ne rendaient aucun service dans la lutte engagée par le Saint-Siège contre ses ennemis. Les papes ne pouvaient guère compter sur le clergé qui, alors, leur était hostile à peu près partout. Cependant, des hérésies menaçaient l'Eglise de toute part. Dans ce péril, les souverains pontifes résolurent de créer une milice qui leur fût absolument dévouée et qui courût le monde pour défendre, par la prédication, la foi catholique menacée. C'est ainsi que naquirent les ordres prêcheurs de Saint-Dominique et de Saint-François. Ce dernier eut pour fondateur une sorte d'halluciné, jadis gros négociant dans Assise, véritable aliéné qui embrassait la nature entière dans un amour mystique et enflammé. Quand il cheminait par les routes, il s'arrêtait pour prêcher les oiseaux. « Oiseaux, mes frères, leur disait-il, m'aimez-vous par votre Créateur qui vous donne ailes et plumes et tout ce qu'il vous faut ? » — « C'était une grande joie pour lui, raconte Michelet, de faire pénitence dans les rues pour avoir rompu le jeûne, et mangé un peu de volaille par nécessité. Il se faisait traîner tout nu, frapper de coups de corde, et l'on criait : « Voici le glouton qui s'est gorgé de poulet à votre insu ! » A Noël, il se préparait, pour prêcher, une étable comme celle où naquit le Sauveur. On y voyait le bœuf, l'âne, le foin ; pour que rien n'y manquât, lui-même bêlait comme un mouton, en prononçant Bethléem, et quand il en venait à nommer le doux Jésus, il passait sa langue sur les lèvres et les léchait comme s'il eût mangé du miel. »

La passion effrénée qui brûlait le maître animait tous ses disciples.



PORTE DU BÉGUINAGE.

Cependant, beaucoup de ceux-ci ne pouvaient s'enrôler dans les bandes d'illuminés qui parcouraient, pieds nus et la corde aux reins, une grande partie de l'Europe. Pour s'attacher ces fidèles sans les obliger de quitter entièrement le monde, saint François établit le tiers-ordre des franciscains.

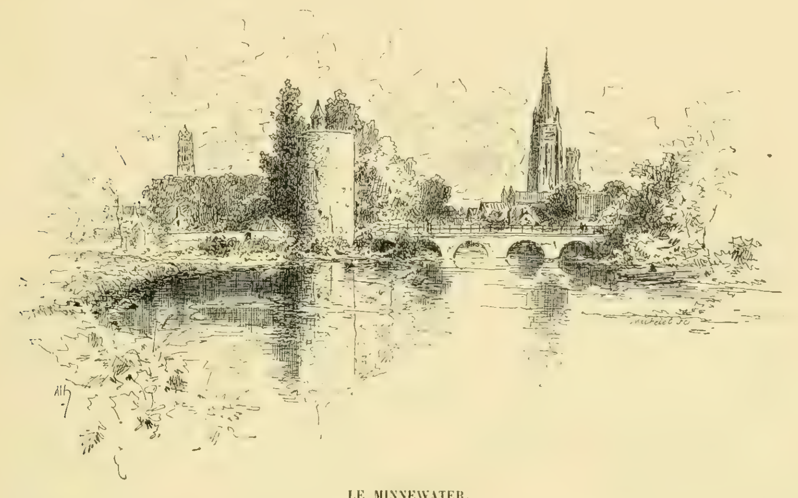
Le peuple donna à certains religieux, incorporés dans ce tiers-ordre, le nom de béguins, d'abord, parce que, comme les béguines, qui existaient déjà depuis longtemps dans les Flandres, ils n'étaient point cloîtrés; ensuite, parce que, nulle part, le mysticisme de l'ancien marchand d'Assise ne fit plus de ravages que parmi les filles de sainte Begge.

Le béguinage de Bruges est situé à l'extrémité sud-ouest de la cité, derrière le Minnewater. Il constitue une petite ville qu'un mur sépare complètement de la grande. On y pénètre par un pont à trois arches aboutissant à une porte qu'on ferme dès que vient le soir. Quand on a franchi la porte, on se trouve sur une place où est située l'église et où aboutissent les rues du béguinage. Ces rues sont bordées de petites maisons à pignons, blanchies à la chaux. Une solitude étrange règne dans l'agglomération. L'herbe pousse fraîche, verte et drue dans les venelles. On ne voit personne, on n'entend aucun bruit. Un visiteur doué d'un peu d'imagination pourrait se croire dans le domaine de la Belle au bois dormant, dans une ville enchantée. Deux ou trois fois par jour seulement, à l'heure des offices, les béguines sortent de chez elles et se répandent dans les rues, un instant animées. Le service divin célébré, les sœurs rentrent au logis et le béguinage retombe dans son habituelle léthargie.

De nombreux documents permettent de reconnaître les grands traits de la physionomie de Bruges vers la fin du xive siècle.

A cette époque, Bruges était entourée d'épaisses et hautes murailles précédées d'un fossé et flanquées de tours. Une de ces tours subsiste encore. Elle est située près du Minnewater. L'enceinte avait sept kilomètres de longueur. Les remparts en indiquent aujourd'hui le tracé. On entrait dans la ville par sept portes surmontées de créneaux et canton-

nées de tours demi-circulaires. Toutes ces portes ont été démolies. En 1384, Philippe le Hardi divisa Bruges en six sections appelées « Zesdendielen ». Chacune reçut le nom de la principale église qui se trouvait sur son territoire. Ces circonscriptions ont été conservées, et on les



LE MINNEWATER.

désigne aujourd'hui par une lettre de l'alphabet. Ce sont les suivantes : Section Saint-Jean (devenue section A), section Saint-Donat (B), section Notre-Dame (C), section Saint-Jacques (D), section Saint-Nicolas (E), section des Carmes (F). Nous suivrons cet ordre dans l'énumération de quelques-uns des édifices que Bruges possédait vers le temps où la maison de Bourgogne hérita du comté de Flandre.

Dans la rue Philipstock, il y avait deux chapelles. La première, dédiée à sainte Catherine et connue sous le nom de « Sinte Catharina in den Crog », appartenait aux fabricants d'arcs et de flèches ; la seconde, placée sous le patronage de saint Pierre, était, peut-être, la propriété des fabricants de chandelles. A la place qu'occupaient ces chapelles, se trouve, aujourd'hui, un estaminet ayant pour enseigne : « A la Chandelle ».

L'ancienne église Sainte-Walburge, démolie en 1779, s'élevait dans la rue portant le nom de cette sainte. Un hôpital pour les pèlerins et une chapelle existaient à l'endroit où la rue de Bapaume rencontre la rue Longue.

Le Bourg était le centre de la ville. Sur l'emplacement actuel du palais de justice, s'élevait le palais des comtes de Flandre, qui communiquait par une galerie avec l'église cathédrale Saint-Donat, située au sud de la place. L'hôtel de ville et la chapelle du Saint-Sang existaient déjà. Le Bourg était fermé à l'ouest par les lourds bâtiments du Steen qui, depuis, ont été remplacés par les constructions de l'hôtel du gouvernement provincial. Les récollets demeuraient rue des Frères-Mineurs. Les frères prêcheurs avaient un couvent quai des Dominicains. Ce dernier monastère, construit en 1233, fut démoli en 1793. Un deuxième hôpital pour les pèlerins, l'hôpital ou prieuré de Saint-Obert, occupait l'emplacement de la caserne de cavalerie, au bout de la rue Longue. Les chartreuses, dites de Sainte-Anne au désert, avaient un asile rue du Vieux-Bourg.

Un troisième hôpital, destiné, comme les autres, à recueillir des pèlerins, s'élevait à l'ouest de la ville. Il avait été fondé, en 1275, sous le vocable de Notre-Dame d'Égypte. Cet édifice est actuellement un hospice pour les aliénés. Il se trouve à l'angle de la rue de la Bouverie et du rempart du Béguinage. L'hôpital Saint-Jean était déjà construit. En face, l'église Notre-Dame élevait sa haute tour. Dans la rue Sainte-Catherine, il y avait un couvent de frères du tiers ordre de Saint-François. Les religieux qui l'habitaient exerçaient les métiers de tisserand et de drapier. En outre, ils instruisaient les enfants pauvres. L'école Bogaerde occupe aujourd'hui ce couvent. L'église Saint-Sauveur était déjà une des principales églises de Bruges, bien qu'elle fût beaucoup moins grande qu'elle ne l'est actuellement. Tout à l'extrémité de la ville, s'étendait le Béguinage. Entre cet établissement et la porte Sainte-Catherine, on apercevait les terrassements et les murs inachevés du château fort dont on commença la construction

sur les ordres de Philippe le Bel, en 1302. Il ne fut jamais terminé.

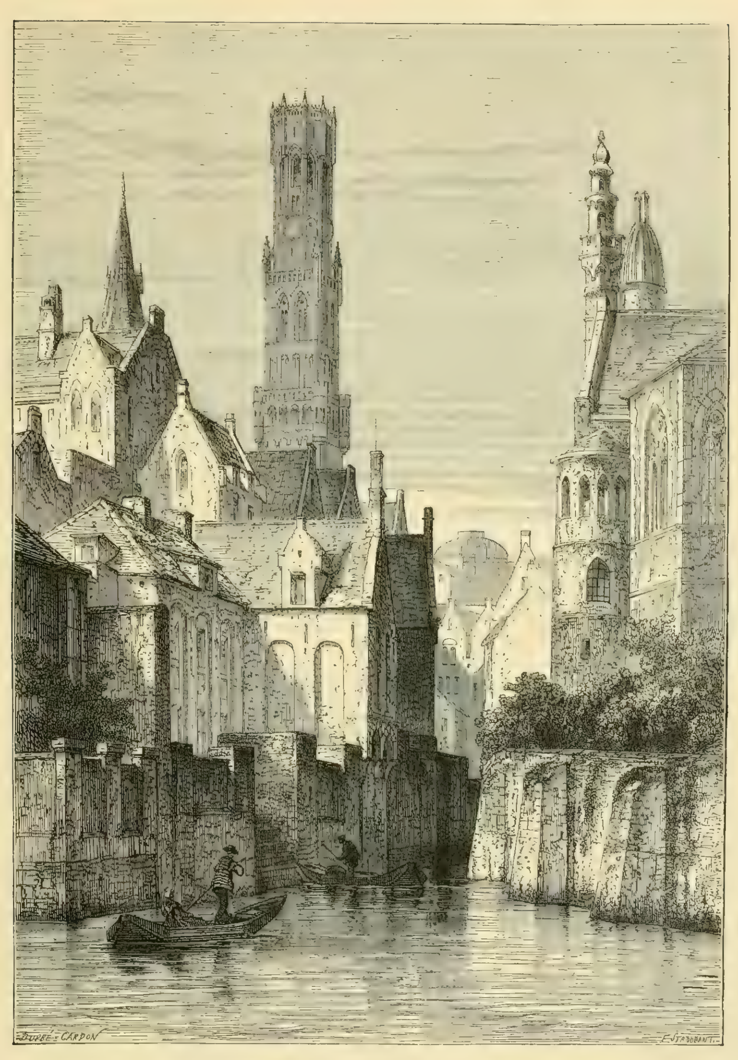
La célèbre abbaye de l'Eeckhout s'étendait dans les environs de la rue de l'Eeckhout. Non loin de là, les sœurs noires avaient un couvent, rue Neuve-de-Gand. Ce dernier établissement a été démoli en 1793. Rue du Puits-aux-Oies était situé un couvent nommé « het Geesthuys ».

L'église Saint-Jacques donnait son nom à la quatrième section. On voyait, près du rempart, l'hospice fondé par le comte Robert de Béthune pour treize aveugles et la chapelle de Notre-Dame des Aveugles, attenant à l'hospice. Cette chapelle, construite primitivement en bois, rebâtie en pierre pendant l'année 1652, se trouve maintenant rue des Boiteux. Il y avait, rue Maréchale, une chapelle encore, dont on a fait une écurie. Sur le rempart de la Bouverie, à l'extrémité de la rue de la Fontaine, on rencontrait la Waterhuys, où était établie la machine hydraulique qui fournissait de l'eau à une partie de la ville. La Monnaie était située rue de la Monnaie.

Les Lucquois avaient leur loge (Lucoische Loge) à l'angle de la rue de l'Aiguille et de la rue des Tonneliers. Un peu à l'écart, rue Sainte-Claire, se trouvait l'abbaye du même nom. Un pont, le « s' Graevensbrugge », prolongeait la rue du Comte. A quelque distance, l'église Saint-Gilles élevait sa tour au-dessus des maisons qui l'entouraient. Le couvent des Augustins, supprimé vers la fin du XVIIIe siècle, occupait un vaste emplacement au quai des Augustins. Ce quai communiquait avec l'autre rive du canal, dès 1294, par un pont nommé le « Winkelbrugge ». Rue des Annonciades, s'élevait le château de Clèves ou d'Houtmark. Il appartenait au duc de Clèves, qui l'avait acheté, en 1302, au seigneur de Roseburch. L'hôtel des Génois occupait le coin des rues Flamande et des Pelletiers. La chapelle des Courtiers, construite en 1290, détruite en 1784, était voisine de leur maison de réunion, située à l'angle de la rue Sainte-Claire et de la rue de la Chapelle. Aujourd'hui, cet hôtel est occupé par l'estaminet « het Maekelaers Heester. » La chapelle Saint-Christophe, qui servait aux tailleurs, s'élevait entre la Grand'Place et le Marché-aux-Œufs.

Les bourgeois se réunissaient, le soir, à la loge des Bourgeois, « de Poorters Loge », pour jouer aux dés ou aux cartes. Souvent, ils donnaient, dans ce local, de brillantes fêtes. Les Espagnols et les Anglais avaient également leurs hôtels dans la section des Carmes. Le premier se trouvait rue Espagnole ; le second, quai du Miroir. L'entrepôt des marchandises des futurs maîtres de la Belgique était établi au coin de la rue du Coq-Rouge. Les carmes ou frères de Notre-Dame avaient un couvent rue des Carmes. Il fut supprimé en 1797. Les bâtiments sont occupés, aujourd'hui, par la brasserie « den Brandhaek ». Un hôpital pour les pèlerins avait remplacé, quai de la Potterie, la chapelle des Potiers. A cet hôpital était annexée l'église Notre-Dame de la Potterie. Quai de la Grue, il y avait....... une grue.

La Grand'Place possédait deux monuments importants : les Halles avec le Beffroi, qui subsistent encore aujourd'hui, et une autre halle, qu'on nommait la « Water-Halle ». Ce dernier édifice était surtout utilisé pour le commerce des draps, dont la vente dépassait mille pièces par jour. Il a été démoli en 1787 et sur son emplacement, deux ans plus tard, Dumortier construisit l'affreux édifice qui a occupé, jusque dans ces derniers temps, le côté est de la place. La Water-Halle était un long



CANAL DE LA WATER-HALLE.

bâtiment, composé d'un rez-de-chaussée, ayant au centre trois arcades, et d'un étage éclairé par quinze fenêtres à arcs surbaissés, divisées chacune en trois baies. Un canal passait sous cet entrepôt, ce qui permettait de débarquer les marchandises sans les exposer à la pluie. Bruges était dotée, au XIVe siècle, d'écluses qui faisaient l'admiration des hommes de ce temps.

Les bourgeois habitaient des maisons en bois et en torchis ou en blocaille, dont les murs étaient recouverts extérieurement d'argile ou de plâtre. Quand elles avaient plusieurs étages, ceux-ci étaient établis en encorbellement les uns sur les autres, de telle sorte que les passants pouvaient, pour ainsi dire, circuler à couvert dans les rues. Les extrémités des poutres soutenant les plafonds débordaient la façade et portaient généralement des sculptures. Au XIIIe et au XIVe siècle, les fenêtres n'avaient pas de grandes dimensions, car le verre à vitre était encore très rare à cette époque. On employait de petits carreaux épais et opaques, qui laissaient à peine passer un peu de lumière dans les chambres. Les toits étaient couverts en chaume. Des enseignes sculptées surmontaient les portes des boutiques.

La distribution intérieure des maisons de ce temps est peu connue. Pour en donner une idée, nous citerons la curieuse description que fait Bâtissier, d'après un ancien auteur, de l'habitation d'un avocat qui vivait au XIVe siècle. « Cette maison se composait d'un corps de logis bâti à deux étages. Au rez-de-chaussée, se trouvait le « parlouër » ou salle de conversation, la salle à manger et la cuisine ; au premier étage, la « chambre de retrait » ou le cabinet du patron, la chambre des clercs ou étude, la chambre de clientèle ou d'attente. C'est là que se tenaient les plaideurs jusqu'à ce que leur tour de consultation fût venu. Au deuxième étage, étaient les chambres à coucher de l'avocat et de sa femme ainsi que celles de ses enfants. Les murs et les planchers étaient couverts de nattes de jonc et de paille. Ces salles étaient meublées d'escabeaux, de bancs et de

chaises en noyer; il y avait dans la salle à manger, une huche et un dressoir, sur lequel la vaisselle de la maison était étalée. »

Ces demeures manquaient de confortable. Des escaliers étroits, obscurs, tortueux mettaient les étages en communication les uns avec les autres. Des carreaux de terre cuite recouvraient les planchers de toutes les chambres. Aux plafonds, les grosses poutres restaient apparentes. Les parois intérieures des murs étaient simplement badigeonnées. Communément, les cheminées faisaient défaut.

Tels étaient les logis des bourgeois. Les ouvriers, les petites gens habitaient des agglomérations de maisons basses, n'ayant généralement qu'un rez-de-chaussée surmonté d'un grenier. Ces masures, construites en bois et en torchis, recouvertes de chaume, tapissées de vignes, bordaient d'étroites ruelles non pavées. Souvent, elles étaient détruites par de terribles incendies que les magistrats essayaient vainement de prévenir en interdisant l'emploi du chaume. Tout un quartier de Bruges brûla, en 1361, pendant quatre jours. Les épidémies qui décimaient si cruellement les peuples, jadis, prenaient naissance au milieu de ces amas de taudis où elles produisaient d'effroyables ravages.

Au milieu des maisons modestes et humbles des bourgeois et des ouvriers, s'élevaient, çà et là, les grands hôtels des négociants les plus riches et les plus puissants, et des nobles. Ces demeures, construites en pierre, portaient, pour cette raison, le nom de « steenen ». C'étaient de véritables forteresses. Leurs murailles épaisses et revêtues de pierres de taille, les tourelles en encorbellement qui se dressaient aux angles du dernier étage, la grosse tour qui flanquait une des façades permettaient aux habitants de soutenir un siège en règle. De vastes souterrains, dont les voûtes s'appuyaient sur des piliers ou des colonnes, s'étendaient sous ces grands hôtels. Le rez-de-chaussée, mal éclairé par d'étroites ouvertures ou plutôt des meurtrières percées dans l'épaisseur des murs, servait de magasin; les domestiques y logeaient. Le propriétaire

et sa famille avaient leurs appartements au premier étage. Les chambres occupées par les maîtres de la maison étaient souvent lambrissées de chêne : des carreaux émaillés couvraient les planchers. Le mobilier se composait d'escabelles, de tables, de tréteaux ; les lits, parfois larges de douze pieds, étaient placés sur des marches couvertes de tapis. La profonde embrasure des fenêtres formait une sorte de cabinet muni de bancs sur lesquels les femmes s'asseyaient pour travailler à la clarté du jour qui passait à travers les vitraux peints. On se rendait d'un étage à l'autre au moyen d'escaliers de pierre généralement enfermés dans des tourelles accolées aux façades. Ces riches habitations avaient chacune des bains et une chapelle. De grands jardins remplis de treilles, de boulingrins, de volières et de viviers s'étendaient derrière les bâtiments. A cette époque, on employait surtout la vigne et le buis pour orner les parterres qu'on plantait de lavandes, de romarins, de rosiers, de giroflées et de marjolaines. On le voit, au XIIIe et au XIVe siècle, les plus opulentes demeures manquaient essentiellement de ce confort si recherché de nos contemporains. Elles étaient nues et froides. On ne songeait qu'à en faire de bonnes forteresses, et la maison la plus solide passait pour la plus belle. Il faut attendre le siècle suivant, le XVe, pour trouver dans les habitations quelque souci du luxe et du bien-être, pour voir apparaître les tapisseries de haute lisse, les cuirs dorés, les fenêtres de grandes dimensions donnant largement passage à l'air et à la lumière, les mobiliers commodes, et commencer, en Flandre, les premières tentatives que firent les gens riches dans le dessein d'arranger leurs logis de façon à y vivre agréablement.

Les églises, déjà si nombreuses à Bruges au XIVe siècle, étaient précédées d'un parvis où avaient lieu les réjouissances publiques. Il s'y trouvait une fontaine dans laquelle on se lavait le visage et les mains avant d'entrer dans le lieu saint. Au milieu du parvis, était planté un orme au pied duquel des dignitaires ecclésiastiques et laïques rendaient la justice. Sous son ombrage, se tenaient certaines assemblées. Derrière les églises et sur les

côtés, s'étendaient les cimetières. Les emplacements occupés par les champs des morts autour de la cathédrale et de Notre-Dame sont encore bien reconnaissables aujourd'hui. Sous le porche, se tenaient les mendiants, les pénitents attendant leur pardon et les enfants non encore baptisés. Des coupables s'y réfugiaient parfois, car c'était un lieu d'asile inviolable sous peine d'excommunication. Anciennement, la grande porte avait un anneau de fer dans lequel les gens poursuivis par la justice passaient le bras. Nul ne pouvait alors porter la main sur eux. Dans certaines églises, il y avait des chenils où l'on enfermait pendant le jour des chiens de garde qu'on lâchait durant la nuit dans le temple. Les parois intérieures des murs étaient couvertes de peintures religieuses. Des étoiles d'or constellaient les voûtes badigeonnées en bleu d'azur. Les moulures présentaient toutes les couleurs les plus éclatantes de la palette. Ces décorations polychromes, enduites pendant les derniers siècles d'une couche de chaux, ont été récemment rétablies, avec plus ou moins de fidélité et de bon goût, dans la plupart des églises ogivales de Bruges.

VIII

BRUGES SOUS LES DUCS DE BOURGOGNE. — PÉRIODE DE GRANDE PROSPÉRITÉ

Mariage du duc Philippe le Bon. — Création de l'ordre de la Toison d'or. — Troubles. — Bruges vaincue. — Entrée solennelle de Philippe le Bon. — Mariage de Charles le Téméraire avec Marguerite d'York. — Réception a Bruges des nouveaux époux. — Noces et festins. — Marie de Bourgogne. — Sa mort.

En 1384, Louis de Maele étant mort sans laisser de fils, la Flandre échut à Philippe de Bourgogne, qui eut pour successeur Jean sans Peur. L'héritier de Jean fut Philippe le Bon, prince magnifique et fastueux. Il épousa la princesse Isabelle de Portugal, à l'Écluse, le 7 janvier 1429. Le lendemain, six vaisseaux pavoisés conduisaient les nouveaux époux et leur suite à Bruges, par le canal de Damme. Le banquet qui eut lieu au palais des Comtes fut une chose merveilleuse. Tous les convives portaient des vêtements de velours, de soie, de brocart, d'une richesse et d'un éclat incroyables. La table était chargée d'une vaisselle d'or et d'argent valant une rançon de roi. Des jongleurs et des bateleurs

amusaient, par leurs tours et leurs singeries, la noble assemblée. La canaille se réjouissait et se battait autour de fontaines qu'on avait établies aux coins de la Grand'Place et qui versaient de la cervoise, du vin sucré et de l'hydromel par les bouches de lions, de licornes, de dauphins, de sirènes et d'autres animaux artistement représentés. Pendant six jours, il y eut des joutes sur le Marché. Les vainqueurs reçurent des diamants, des rubis, des chaînes et des fermails d'or. Ces festivités coûtèrent au duc la somme énorme de six cent mille livres, s'il faut en croire le chroniqueur Lefèvre de Saint-Remy.



COSTUMES DE LA FIN DU XVme SIÈCLE.

Le lendemain de ses noces, Philippe institua l'ordre fameux de la Toison d'or. Ce prince avait eu vingt-quatre maîtresses. Chacune d'elles lui ayant fourni une mèche de cheveux, il fit tresser toutes ces boucles en un lac d'amour qu'il portait toujours au cou. Parmi ces mèches, celle provenant de Marie Van Crombrugge était couleur d'or, ce qui prêtait à rire aux courtisans, car une chevelure rousse n'était pas considérée comme une beauté. Philippe, vexé de l'irrévérence des seigneurs de sa cour, dit un jour aux railleurs que ceux qui se moquaient de cette « toison » à reflets dorés, la tiendraient bientôt en grand honneur. Et il créa l'ordre de la Toison d'or. Les vingt-quatre premiers chevaliers furent, outre le duc,

grand maître, messires Guillaume de Vienne, Régnier Pot, Jean de Roubaix, Roland d'Uutkerke, Antoine de Vergy, David de Brimeu, Hugues de Lannoy, Jean de Commines, Antoine de Toulongion, Pierre de Luxembourg, Jean de la Trémoille, Gilbert de Lannoy, Jean de Luxembourg, Jean de Villiers, Antoine de Croy, Florimond de Brimeu, Robert de Masmines, Jacques de Brimeu, Baudouin de Lannoy, Pierre de Beaufremont, Philippe de Ternant, Jean de Croy, Jean de Neuchâtel et Jean de Créquy.

Les fêtes terminées, une période de troubles commença. L'écoutète de Bruges, Eustache Briex, fut massacré par des mécontents. Malgré les efforts du capitaine de la ville, le sire de Gruuthuuse, et du bailli, Jean Utenhove, les métiers se révoltèrent. La duchesse, qui était à Bruges, parvint à s'échapper et à rejoindre le duc qui se trouvait à Gand. Cependant, lorsque sa voiture passa sous la porte Sainte-Croix, des émeutiers l'arrêtèrent et retinrent, comme otages, les dames d'Uutkerke et de Hoornes qui accompagnaient Isabelle. La paix, conclue en 1436, entre le duc et les Brugeois, n'arrêta les hostilités que pendant un temps bien court. L'année suivante, Philippe entra dans Bruges à la tête d'une armée dans les rangs de laquelle se trouvaient quatre mille Picards, qui étaient les plus grands pillards du monde. Le peuple remplissait les rues et accueillit fort mal les troupes ducales. En présence de l'hostilité qu'ils rencontraient, les Picards, qui avaient pénétré les premiers dans la ville et qui approchaient déjà de l'église Saint-Sauveur, battirent en retraite et reculèrent jusqu'au marché du Vendredi. (La gare a été construite sur l'emplacement de ce marché.) Tout en rétrogradant, ils tiraient sur la foule. Des femmes s'abattaient, tuées ou blessées, des enfants étaient atteints. Un tumulte effroyable se produisit. On ferma la porte de la Bouverie, pour empêcher de nouvelles troupes d'entrer et couper la retraite à celles qui avaient déjà franchi l'enceinte. Le tocsin sonnait à toute volée appelant le peuple aux armes.

Philippe était en grand danger. Tout en se battant, il reculait vers la porte de la Bouverie. Les chevaliers qui l'accompagnaient tombaient les uns après les autres. Le sire de l'Isle Adam venait d'être tué près de la chapelle Saint-Julien. La porte était fermée. Heureusement pour le prince, au moment où il allait succomber ou être forcé de se rendre, un bourgeois parvint à la faire ouvrir par un serrurier. Philippe était sauvé.

Les troupes bourguignonnes cernèrent Bruges, qui eut bientôt à souffrir de la disette. La disette amena la peste dont moururent vingt-quatre mille habitants. Alors les assiégés demandèrent à traiter. Leurs députés allèrent implorer la médiation de la duchesse, qui pria Philippe de pardonner à ses sujets repentants. Le 4 mars 1437, le duc fit, enfin, connaître à quelles conditions il recevait la cité rebelle à merci. Elles étaient dures.

« La première fois que le duc ira à Bruges, disait l'édit, les bourgmestres, échevins, conseillers, trésoriers, chefs-hommes, doyens et jurés de la ville, suivis de dix personnes de chaque métier, iront tête et pieds nus à une lieue de la ville à la rencontre de Philippe, aux pieds duquel ils s'agenouilleront en demandant grâce et merci.

» Ils le prieront alors d'entrer dans leur ville, dont ils lui offriront les clefs avec leurs corps et leurs biens..... Il sera érigé, à la place où les Brugeois se seront agenouillés, une croix de pierre sur laquelle il sera fait mention de cet événement.

» La porte de la Bouverie sera maçonnée de manière qu'on ne puisse plus y passer, et l'on y bâtira une chapelle, avec un revenu de soixante livres, et fondation d'une messe pour chaque jour.

» L'intention du duc étant d'envoyer à Bruges un commissaire avant d'y entrer lui-même, tous les magistrats et les doyens devront se rendre au-devant de lui et protester à genoux de leur obéissance au duc.

» Pour réparer les dommages que les Brugeois ont causé au prince, ils lui paieront une amende de deux cent mille philippes d'or... S'il arrivait que les Brugeois élevassent sur les places publiques une bannière quelconque

avant qu'on eût préalablement arboré celle du comte, le coupable sera décapité..... Quarante-deux citoyens au choix du duc seront publiquement mis à mort. »

Toutes ces prescriptions furent exécutées de point en point. Le 11 mars, les magistrats et les doyens, rassemblés près du couvent de la Madeleine, se jetèrent à genoux dans la poussière dès qu'ils virent arriver messire Jean de Clèves, commissaire désigné par Philippe pour prendre possession de la ville. Beaucoup de bourgeois de marque périrent sur l'échafaud, d'autres furent emprisonnés pour toute leur vie, à Winendaele, ou torturés et rejetés hors du lieu de supplice, tout sanglants, à peu près tués seulement.

Jamais Bruges n'avait autant souffert dans son honneur, dans sa chair et dans sa fortune. Aussi est-ce avec étonnement qu'on lit le récit de l'entrée solennelle que fit dans la cité vaincue le duc Philippe, le 11 décembre de cette même année 1437. La ville parut avoir oublié combien elle avait été maltraitée et humiliée. Elle reçut le souverain avec enthousiasme. La population célébra gaiement et joyeusement les fêtes organisées par les magistrats. A son avis, elle avait raison d'être satisfaite. Ses libertés, ses privilèges, ses droits les plus anciens et les plus sacrés étaient perdus, il est vrai, mais elle jouissait enfin de quelque tranquillité; elle comptait que son commerce allait renaître, prendre un nouvel essor. Tant de sang répandu, tant de familles en deuil, tant de misère ne purent empêcher les Brugeois de témoigner la joie qu'ils ressentaient en voyant la paix régner de nouveau, la paix qui fait les villes prospères et qui permet aux habiles négociants de gagner beaucoup d'argent.

La Venise du Nord venait de traverser une crise qui eût ruiné toute autre cité. Bruges s'en ressentit cruellement; mais telle était l'opulence de cette ville qu'elle déploya, pour recevoir son maître, un luxe inouï.

Le duc entra dans Bruges par la porte Sainte-Croix. Il y trouva les magistrats et les chefs des corporations, ce que nous appellerions, aujourd'hui, le monde officiel. A ces personnages considérables, s'étaient joints

les marchands étrangers, allemands, espagnols, vénitiens, milanais, florentins, génois, portugais, catalans, dont les riches costumes excitaient l'admiration de la foule, et le clergé qui portait les reliques brugeoises les plus précieuses. Des archers, des arbalétriers, des religieux de divers ordres accompagnaient les dignitaires civils et ecclésiastiques. Le cortège se mit en marche au son des cloches. Des fanfares jouaient au coin des rues, le populaire poussait des acclamations et, brochant sur le tout, les abbés de Ter Doest, d'Eeckhout et de Zoetendael chantaient le *Te Deum* en faux bourdon, ce qui faisait une très belle musique.

Près de la porte Sainte-Croix, on voyait des peintures allégoriques représentant Job sur son fumier et saint Jean-Baptiste portant un écriteau avec ces mots : « *Ego vox clamantis in deserto : parate viam Domini.* — Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : préparez le chemin du Seigneur ». Au pont des Moulins, on avait dressé une bannière sur laquelle on lisait cette inscription : « *Princeps Dei est apud nos.* — Le prince de Dieu est parmi nous ». La porte d'entrée de la place du Franc était entièrement dorée. Une douzaine d'enfants couronnés de roses et costumés en chérubins s'y trouvaient et chantaient d'une façon admirable.

Quand vint la nuit, la fête atteignit son apogée. Une multitude de gens couraient par les rues, portant des torches allumées. Les bourgeois et les ouvriers, rassemblés autour des fontaines qui versaient l'hypocras, buvaient à la flamande et, au milieu de cette cohue en liesse, le duc Philippe se promenait à cheval ayant en croupe la duchesse d'Orléans.

La fin du règne de Philippe le Bon fut plus paisible que n'en avait été le commencement. Quand le duc mourut, en 1457, on l'enterra avec une pompe inouïe dans l'église Saint-Donat. Son fils, Charles le Téméraire, lui succéda. Il fut conduit à l'hôtel de ville, où il reçut le serment des magistrats et des doyens. Lui-même, du haut de la bretèque, jura de maintenir intacts les privilèges de la ville.

Charles, déjà deux fois veuf, avait demandé la main de Marguerite

d'York, sœur du roi d'Angleterre. Elle lui fut accordée et la royale fiancée débarqua, le 2 juillet 1468, à l'Écluse. Elle était accompagnée d'une suite nombreuse, transportée sur treize vaisseaux. Le clergé unit les fiancés à Damme.

Les fêtes qui eurent lieu lors de l'entrée des nouveaux époux à Bruges dépassèrent en splendeur et en éclat toutes celles qui avaient été célébrées précédemment, et, depuis, Bruges ne vit plus jamais dans ses murs un tel déploiement de luxe.

Le cortège était magnifique. Des prêtres portant des reliques ouvraient la marche. Ils étaient suivis du bailli et de l'écoutète, derrière lesquels se tenaient les gentilshommes de l'hôtel des princes et douze archers, vêtus de « palletots » ornés d'arbres d'or. Un capitaine commandait ces archers. Puis arrivaient :

« Les gentilshommes de l'hôtel du duc, deux à deux.

» Les chambellans et les seigneurs de sang, en robes de damas noir et en pourpoint de satin cramoisi.

» Les chefs d'offices, à peu près dans le même costume.

» Les chevaliers et les membres du Conseil en robes de velours noir et pourpoints de velours violet.

» Les serviteurs et valets du palais.

» Les musiciens des diverses nations.

» Les ménétriers.

» Les officiers d'armes portant cottes de mailles.

» Les archers de la couronne d'Angleterre, portant chacun une couronne d'or sur l'épaule.

» La duchesse dans une litière de drap d'or, entourée des chevaliers de la Toison d'or et d'archers richement costumés. Elle était suivie de dames montant des haquenées superbement harnachées ; d'autres dames remplissaient plusieurs chariots couverts de dorures et de tentures.

» Les nations venaient ensuite dans l'ordre suivant :

» Les Vénitiens, avec leurs serviteurs, tous à cheval, les premiers vêtus de velours cramoisi, les autres de drap ; ils étaient précédés de cinquante hommes à pied, un flambeau à la main.

» Les Florentins, ayant à leur tête Thomas Portunari, leur chef, vêtus comme les conseillers du duc. Ils portaient le pourpoint cramoisi. Ils étaient précédés de soixante hommes à pied, le flambeau à la main, et suivis de vingt-quatre valets à cheval, tous habillés de bleu.

» Les Espagnols, au nombre de trente-quatre marchands, à cheval,



PONT DES AUGUSTINS (1591).

vêtus de satin noir et de velours cramoisi, précédés chacun de leur page. Les soixante hommes qui portaient des torches devant eux étaient vêtus de violet et de vert.

» Les Genevois, au nombre de cent et huit marchands, vêtus de drap violet. Une jeune fille à cheval les précédait. Elle était d'une grande beauté et représentait la jeune vierge que saint Georges défendit contre le dragon. Elle avait à sa suite monseigneur saint Georges, armé de pied en cape, et monté sur un cheval couvert de damas blanc. La demoiselle était vêtue de damas blanc, ainsi que les trois pages qui la suivaient, montés sur des chevaux couverts de drap violet.

» Les Osterlins fermaient la marche. Ils étaient au nombre de cent et huit, tous à cheval, tous vêtus de robes violettes fourrées de gris ; ils étaient accompagnés de pages, vêtus de satin violet, avec des robes de damas blanc, et montés sur des chevaux dont les housses étaient de damas violet (1). »

Les maisons devant lesquelles le cortège devait passer étaient tendues de drap d'or, de soieries, de magnifiques tapisseries. Devant le palais, on voyait l'écu de Charles soutenu par deux lions. Deux archers se tenaient à droite et à gauche de l'écu. Le premier avait en main une flèche de laquelle s'échappait un jet de vin de Beaune ; l'autre fournissait du vin du Rhin. Ces fontaines fonctionnèrent pendant toute la durée des fêtes. Chacun pouvait y boire à volonté. Pour ceux qui préféraient l'hypocras, on avait installé, à l'intérieur de la cour, un grand pélican dont le flanc ouvert laissait couler la liqueur épicée (2).

Pendant que les gens du peuple se gorgeaient de vin, les nobles assistaient aux joutes de l'arbre d'or qui avaient lieu sur le Marché. D'autres cérémonies suivirent le tournoi. Le banquet surtout fut splendide. Rien d'étonnant à cela : nous sommes en Flandre, le pays des grandes mangeailles.

Les entremets, qui formaient alors le complément obligé de tous les grands dîners, étaient vraiment très ingénieux, ainsi qu'on peut en juger par la description que nous en a laissée le bon chroniqueur Olivier de la Marche, maître d'hôtel de Charles le Téméraire.

A un moment donné, on vit paraître un lion plus grand qu'un cheval de guerre, et sur lequel était M[me] de Beaugrant, naine de la duchesse de Bourgogne. Cette dame, habillée en bergère, portait pannetière et houlette, et menait en laisse un petit lévrier. Le lion, pendant qu'il avançait dans la salle, remuait les mâchoires et chantait très harmonieusement une

(1) *Histoire de Bruges*, p. 121.

(2) L'hypocras était un vin léger dans lequel on avait fait infuser des aromates tels que la cannelle et le girofle. On y ajoutait du miel et du sucre.

chanson de circonstance. « Et quand il fut devant madame la nouvelle duchesse, le maître d'hôtel s'agenouilla devant ma dicte dame et dit : Ma très redoutée dame, les païs dont aujourd'hui par la grâce de Dieu vous ètes dame, sont moult joyeux de votre venue, et en souvenir des nobles bergères qui par ci-devant ont été pastoures et gardes brebis de par-deça et qui si vertueusement s'y sont conduites, que les diets païs ne s'en savent assez louer, ils vous font présent de ceste belle bergère, habillée et embâtonnée de vertueux habillements, vous suppliant que l'ayez en souvenance. En ce disant, deux nobles chevaliers prirent la bergère et la présentèrent sur la table, et ma dicte dame la receut très humainement ; et ainsi le lyon recommença sa chanson et retourna par où il estoit venu. »

Mme de Beaugrant et son « lyon » ayant terminé leur compliment, l'entremet suivant entra. C'était un dromadaire. Cet animal ne chantait pas, comme son confrère le « lyon », mais il était merveilleusement harnaché à la mode sarrasinoise avec de grandes clochettes dorées. On fit une entrée au dromadaire, on l'applaudit, on l'acclama. Il avait sur le dos deux grands paniers entre lesquels se tenait un homme habillé de singulière façon. Cet homme « ouvrit les paniers et en tiroit oiseaux étrangement peints, comme s'ils vinssent d'Inde : et les gestoit parmi la salle, et par dessus les tables, et retourna par où il était venu. Et plus n'en fust faict pour cetui jour : et ne furent pas après souper longues danses ; car avant que les tables fussent ôtées, il sonna trois heures après minuict. Si fust tantost l'espouse menée coucher ; et du surplus du secret de la nuit, je le laisse à l'entendement des nobles parties. »

Pendant plusieurs jours, la cour et la ville furent dans la noce par-dessus les yeux. Puis, Bruges reprit sa vie habituelle. En 1490, le roi d'Angleterre, Edouard IV, ayant été chassé de ses États, vint chercher un refuge en Flandre. Il accepta l'hospitalité que lui offrit le sire de Gruuthuuse dans son magnifique hôtel, proche Notre-Dame. Plus tard, ayant reconquis son royaume, il créa le noble Brugeois comte de Winchester.

Charles le Téméraire ne laissait qu'une fille quand il fut tué devant Nancy. Cette princesse, nommée Marie, vint à Bruges, le 16 janvier 1477. Elle prêta le serment de maintenir les privilèges de la ville. La nouvelle duchesse avait à peine dix-neuf ans. Les communes crurent qu'une aussi jeune souveraine ne pourrait défendre énergiquement ses droits et que le moment était favorable pour réclamer des franchises plus étendues que celles qu'elles possédaient. Gand et Bruges se soulevèrent. Les métiers en armes campèrent de nouveau sur les places.

Marie de Bourgogne accourut à Bruges. Elle fut reçue par les béguines qui lui offrirent, selon la coutume établie, un chapelet de roses. Elle ne put rien obtenir des Brugeois, qui refusèrent de lui prêter le serment qu'ils lui devaient. Sur ces entrefaites, eurent lieu les épousailles de la jeune duchesse avec l'archiduc Maximilien. Elles se firent par l'intermédiaire d'ambassadeurs. Les envoyés de l'Empereur arrivèrent à Bruges, où ils trouvèrent le sire de Gruuthuuse et Philippe de Hornes, qui les conduisirent au Princenhof. La cérémonie nuptiale eut lieu dans ce palais construit par Philippe le Bon sur un emplacement indiqué aujourd'hui par les rues Nord-du-Sablon, du Receveur et de la Monnaie.

La fille de Charles le Téméraire finit par accorder aux Brugeois tout ce qu'ils demandaient. Les magistrats communaux furent renouvelés. Des treize échevins qui devaient être nommés, on en prit cinq parmi les bourgeois; les grands métiers en fournirent un; les dix-sept petits métiers, un également, ainsi que les bouchers, les orfèvres, les cordonniers, les tanneurs, les boulangers et les courtiers. Ces échevins élurent l'un d'eux bourgmestre. Les choses ainsi arrangées, Marie de Bourgogne se rendit à l'hôtel de ville, où elle promit solennellement de respecter tous les privilèges anciens et nouveaux octroyés à la commune, et la révolte prit fin. Les gens des métiers, fatigués, s'en allèrent tranquillement chacun chez soi.

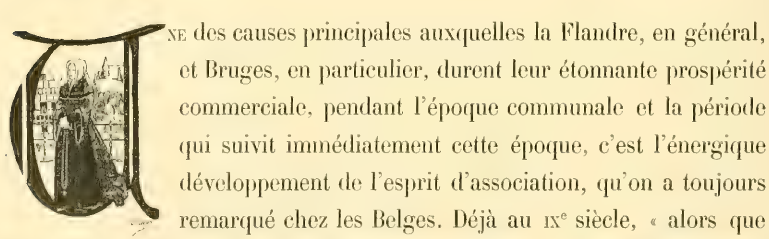
La princesse Marie aimait beaucoup les exercices violents. Pendant l'hiver, elle s'amusait à patiner avec ses dames d'honneur sur les fossés

qui étaient hors des portes de Gand et de Sainte-Croix. Elle affectionnait aussi la chasse, ce qui causa sa mort. Un jour qu'elle se livrait avec ardeur à ce plaisir, son cheval s'emporta, « aucuns escrivent pour la frayeur qu'il prit d'un porc-sanglier », s'abattit, et la malheureuse duchesse « fut tellement offensée et foullée par dedans le corps que, le 27 mars 1482, elle mourut, au très grand regret de son mary, qui l'aimoit extrêmement ». Avec elle finit la maison de Bourgogne.

IX

LE COMMERCE ET LES ASSOCIATIONS DE BRUGES

Conjurations des serfs dans le Mempisque et le Flandreland. — Gildes rurales. — Les « poorters ». — Les métiers. — Bruges est dotée d'une foire et d'un marché. — Ce qu'on pouvait acheter au marché de Bruges vers la fin du XIIIe siècle. — Énumération des marchandises expédiées à Bruges de tous les pays, au XIIIe et au XIVe siècle. — L'industrie brugeoise. — Les « nations ». — Les « serments ». — Les archers de Saint-Sébastien. — L'armée communale. — La Société de l'Ours blanc. — La première bourse de commerce. — La corporation des libraires brugeois.



Une des causes principales auxquelles la Flandre, en général, et Bruges, en particulier, durent leur étonnante prospérité commerciale, pendant l'époque communale et la période qui suivit immédiatement cette époque, c'est l'énergique développement de l'esprit d'association, qu'on a toujours remarqué chez les Belges. Déjà au IXe siècle, « alors que l'industrie était encore, sinon purement domestique, au moins renfermée dans les monastères ou dans les manses seigneuriales, et que les rois mêmes

faisaient fabriquer chez eux, par des femmes ou des ouvriers serfs, les étoffes grossières destinées à leur propre vêtement et à celui des personnes de leur maison (1) », des ligues populaires se formaient dans la Flandre, ainsi que nous l'apprend un capitulaire. « Des conjurations de serfs, dit le texte, ayant lieu dans le Flandreland, le Mempisque et d'autres contrées voisines de la mer, nous voulons que leurs seigneurs soient avertis de les empêcher sous peine d'amende. »

Bien avant le XII[e] siècle, il existait dans le pays flamand des associations rurales qui s'étaient constituées pour mettre en culture surtout les terres envahies deux fois chaque jour par les flots de la mer ou de l'Escaut. Ces gildes campagnardes existent encore aujourd'hui. Elles ont conservé leurs anciennes cérémonies, leurs repas solennels, leurs coutumes antiques. Leurs chefs portent fièrement le titre féodal de « dykgraaf » ou comte de la digue. Mais c'est principalement dans les villes que les gildes acquirent une grande importance.

De bonne heure, les sociétés urbaines furent divisées dans la Flandre en deux catégories. A la tête de la cité, se trouvaient les marchands, les bourgeois, les « poorters ». Ils formaient l'aristocratie de la ville et, pendant longtemps, l'administration de la commune demeura entre leurs mains. Au-dessous des gildes des marchands, les corps de métier groupaient dans leurs rangs les ouvriers. Des querelles éclataient continuellement entre les bourgeois et les artisans. Selon qu'ils étaient vainqueurs ou vaincus, ces derniers obtenaient de prendre part à la direction des affaires publiques ou se voyaient interdire toute ingérence dans l'administration de la commune. Une tradition, rapportée par l'annaliste Meyer, affirme que, vers l'an mille, les Brugeois élisaient treize conseillers qui, à leur tour, choisissaient parmi eux un bourgmestre. Ces treize conseillers étaient pris dans les neuf « membres » de la ville entre lesquels ils étaient partagés de la manière suivante. Les « poorters » élisaient cinq conseillers ; les grands

(1) Lacroix. — *Mœurs, usages et coutumes au moyen âge*, etc.

métiers, c'est-à-dire les tisserands, les foulons, les bouchers et les poissonniers, les quatre suivants ; les petits métiers, divisés en gens du marteau, du cuir, de l'aiguille et du four, les quatre derniers. Une loi de 1304 ordonne de choisir une partie des échevins de Bruges parmi les métiers et l'autre parmi les bourgeois.

Bruges possédait, en 1361, cinquante-deux corps de métier et, au moins, onze de plus au xv[e] siècle. La Venise du Nord est redevable, pour la plus grande part, à ces associations de la merveilleuse fortune dont ont parlé, en termes si enthousiastes, les chroniqueurs des xiii[e], xiv[e] et xv[e] siècles.

Avant l'an mille, la Flandre était déjà plus riche que les nations voisines, car un ancien écrivain se plaint de ce que les Flamands, qui commerçaient avec les Anglais sous le règne d'Edgard le Pacifique, communiquassent à ceux-ci le goût du luxe. Cependant, à cette époque, les transactions commerciales devaient être relativement peu développées, le transport des marchandises rencontrant des obstacles sans nombre. Les négociants étaient volés, pillés sur toutes les routes et par tout le monde. Ils n'échappaient au bandit embusqué au coin d'un bois que pour devenir la proie d'un seigneur, surveillant les chemins du haut de son donjon. Le troc était fort employé, car il y avait peu d'or et d'argent en circulation. Une ordonnance de Baudouin le Jeune règle la valeur des choses les plus habituellement échangées. On devait donner une oie pour deux poules, deux oies pour un jeune porc ou un agneau, trois agneaux pour un mouton, trois veaux pour un bœuf, etc.

Les comtes de Flandre s'efforçaient, par tous les moyens, d'augmenter le nombre et l'importance des marchés et des foires, ces réunions étant pour eux une source abondante de revenus. Bruges se vit dotée, au x[e] siècle, d'un marché et, en 1200, par Baudouin de Constantinople, d'une foire annuelle soumise aux mêmes règlements que celle de Thourout, alors la plus grande foire du pays de Flandre. Un acte daté du mois de mai 1269, concernant la taxe de tonlieu à percevoir sur les marchan-

dises exposées en vente au marché hebdomadaire de Bruges, énumère les objets et les denrées qu'on pouvait s'y procurer. Il s'y trouvait des céréales, des fruits, des légumes, de la chaux, des écuelles, des coupes, des cuillers en bois, des formes pour le fromage, des instruments à teiller, des cylindres servant au blanchissage de la cire, des pilons de mortier, des perches, de la viande de porc débitée au détail, des peaux et des toisons fraîches, de la vaisselle de terre, des literies, des toiles à matelas, des traversins, des vans, des écorces d'arbres ou de plantes ligneuses, des cordes et des câbles, du charbon, des fils de lin et de chanvre ne venant pas de Reims, du pain, de la farine, du gruau, du son, des vieux habits, des fils de laine, des déchets de lin, des étoupes, des poils de chameau ou de vache, de la laine en suint de mouton ou d'agneau..... Les droits de tonlieu portaient également sur les chariots, bateaux, charrettes ou bêtes de somme charriant ou portant blé, fruits, chaux, noix ou quelques-uns des objets ci-dessus désignés, ainsi que sur les chariots chargés de bois de chêne. Il faut ajouter à ces impôts, les droits d'étalage dans la maison aux laines, sur les étaux des bouchers étrangers à l'échevinage et sur les échoppes où l'on vendait les vans, le lin, l'étoupe, les pains, la farine, le gruau, le son, les mesures à liqueur, la vaisselle en terre cuite et les ciboules. Les chevaux, les juments, les poulains, les vaches, les taureaux, les bœufs, les génisses, les veaux, les agneaux, les porcs amenés au marché du Sablon payaient également le tonlieu (1).

Dès le milieu du XIe siècle, Bruges était une place de commerce de quelque importance. Durant le XIIe et le XIIIe siècle, elle fut l'entrepôt où affluèrent les productions du monde connu à cette époque. Elle recevait d'Angleterre des laines, de l'or, du plomb, de l'étain, du charbon, des fromages; d'Écosse, des laines, des cuirs, des fromages, du suif; d'Irlande, des cuirs et des laines; de Norwège, des gerfauts, des cuirs, du beurre, du suif, des graisses, de la poix et des cuirs de bouc dont on fait du cordouan;

(1) VAN BRUYSSEL. — *Histoire du commerce et de l'industrie en Belgique.*

de Danemark, des chevaux, des cuirs, des graines, de la potasse, des harengs, des porcs fumés et salés ; de Suède, des fourrures, des graisses, du saindoux, de la potasse et du harpois ; de Russie, des fourrures précieuses et de la cire ; de Hongrie, de l'or et de l'argent en lingots, de la cire ; de Bohème, de la cire, de l'or, de l'argent et de l'étain ; d'Allemagne, des vins du Rhin, de la poix, de la potasse, du fer et de l'acier ; de Pologne, de l'or et de l'argent en lingots, de la cire, des fourrures et du cuivre ; de l'évêché de Liège, toute sorte de batteries de cuisine ; de Bulgarie, de l'hermine, de la martre zibeline et d'autres fourrures ; de Navarre, de la laine filée dont on fait des couvertures de lit, des amandes, des pelleteries, des voiles de vaisseaux, de la réglisse, des bananes ; d'Aragon, du safran et du riz ; de Léon, de la cochenille, de la cire, des cordouans, des laines filées, des pelleteries, du vif-argent, du suif, des vins, du cumin, de l'anis et des amandes ; de Castille, les mêmes produits que de Léon, plus du fer ; d'Andalousie, de Séville et de Cordoue, du miel, de l'huile d'olive, des cuirs, des pelleteries, de la cire, des figues et des raisins ; de Grenade, de la cire, de la soie, des figues, des raisins et des amandes ; de Galice, du saindoux, du vif-argent, des vins, des cuirs et des pelleteries ; de Portugal, du miel, des pelleteries, de la cire, des cuirs, de l'huile, des figues, des raisins et des balais de sparterie ; du royaume de Fez, de la cire, des cuirs et des pelleteries ; du royaume de Maroc, du cumin et du sucre brun ; du royaume de Segelmesse, situé près du désert de Sahara, des dattes et de l'alun blanc ; de Tunis, des pelleteries d'agneau, des cuirs, des sucres et de l'alun de plume ; de Sardaigne, des pelleteries ; de Constantinople, de l'alun de glace ; du royaume de Jérusalem et d'Égypte, du poivre, du brésil (1) et toutes sortes d'épiceries ; d'Arménie, également des épiceries ; de Tartarie, des draps d'or et de soie, ainsi que des pelleteries (2).

En 1450, Bruges avait cent cinquante mille habitants. Elle passait,

(1) Le brésil est une espèce de sumac, bois qui fournit une teinture rouge.

(2) Delepierre. — *Album pittoresque de Bruges.*

depuis plus d'un siècle, pour une des trois places les plus importantes du nord de l'Europe. Les deux autres étaient Londres et Novogorod. Cent cinquante vaisseaux entrèrent en un jour dans son port. Cinquante mille ouvriers peuplaient ses ateliers. L'heure à laquelle commençait le travail et l'heure à laquelle il finissait étaient annoncées par le son d'une cloche. Quand cette cloche était mise en branle, les ponts des canaux ne pouvaient être levés et les mères devaient faire rentrer leurs enfants à l'intérieur des maisons, afin qu'ils ne fussent point écrasés par le flot humain qui roulait à travers les rues de la ville. La plus grande partie de ces ouvriers étaient employés à la fabrication des étoffes de laine. M. Gaillard donne quelques détails curieux sur le salaire qui leur était alloué. Le foulon recevait cinq escalins pour la préparation d'une pièce de drap fin. Les deux artisans qui assistaient le tondeur ou « droogscheerder » étaient payés à raison de six gros par coupon. Plus anciennement, les salaires se répartissaient ainsi, d'après les règlements. Chaque maître avait un métier auquel il travaillait avec un compagnon. De cinq deniers, le maître devait en recevoir trois, le compagnon deux.

Bruges produisait des tapisseries de haute lisse très renommées et du satin de qualité inférieure. La chaîne seule en était de soie : la trame se faisait de fil. On l'appelait « satin caffard ». Un compte de 1352 mentionne l'achat de satin de Bruges pour confectionner un manteau destiné à Anne Boleyn.

Les négociants brugeois possédaient des comptoirs dans les principaux centres commerciaux et, réciproquement, les marchands d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre et de bien d'autres pays avaient formé à Bruges des associations qui, sous le nom de « nations », servaient d'intermédiaires entre la métropole flamande et le reste du monde. Les Orientaux arrivèrent les premiers à Bruges : on les y trouve dès 1340. Ils furent suivis, huit ans plus tard, des Espagnols et des Castillans. Puis vinrent successivement : les gens de Nuremberg (1361), les Irlandais et

les Écossais (1383), les Portugais (1387), les gens de l'Algarve (1388), les Catalans (1389), les Anglais (1390), les Allemands et les Hanséates (1392), les Aragonais (1401), les Vénitiens (1405), les Florentins (1429), les Génois (1441), les Calaisiens (1453), les Biscayens (1494), les Turcs au XVI[e] siècle. L'entrée des marchandises provenant des villes hanséatiques ayant été interdite en Castille, Bruges fut désignée comme l'endroit où les Castillans et les Hanséates pouvaient échanger leurs produits.

Les étrangers faisaient grand cas des draps flamands. Il s'en expédiait jusqu'à Wisby, capitale du Gothland, jusqu'en Moscovie, en Livonie, en Prusse. Un contrôle sévère garantissait aux acquéreurs la bonne qualité de la marchandise. Chaque pièce de drap mise en vente devait être examinée par des inspecteurs, mesurée et marquée du sceau de la corporation. Les marchands de Novogorod décidèrent que les draps reçus en vente à la halle de Bruges seraient seuls admis dans les ports de la Baltique et sur les marchés de l'Est. Les importations n'étaient pas moins importantes que les exportations. De riches étoffes venant d'Orient étaient étalées dans les halles flamandes. Philippe le Hardi fit don à Charles VI, en 1396, d'une pièce de soie de Damas qu'il avait payée trois mille écus d'or. Le commerce des tapisseries avait pris également une grande extension sous les ducs de Bourgogne. Ce même Philippe le Hardi gratifia des seigneurs anglais de tapis de Flandre qui représentaient des scènes bibliques, Charlemagne avec les douze pairs de France, les sept vertus et les sept vices. C'est un Brugeois, nommé Jean Van Gobeelen, qui fonda la manufacture des Gobelins à Paris.

Des gildes militaires ou serments s'étaient organisées à côté des corporations de marchands et des métiers. Les confrères de ces gildes se réunissaient, afin de pratiquer en commun « le noble exercice del arc ou le jollit jeu de l'arckbalistre. » Comme ils se servaient d'armes de jet, ils remplissaient dans les batailles le rôle de tirailleurs. Ils combattaient



INTÉRIEUR DU TIR A L'ARC DE LA CONFRÉRIE DE SAINT-SÉBASTIEN.

dispersés devant les masses profondes formées par les gens des métiers armés du goedendag.

Le plus célèbre des serments brugeois est la confrérie de Saint-Sébastien, fondée au XIVe siècle. Elle avait jadis l'honneur d'être la garde des comtes de Flandre. Son local — car elle existe encore aujourd'hui — se trouve à l'extrémité de la rue des Carmes. La pittoresque tourelle de briques qui le surmonte est de la première moitié du XVIe siècle. La chapelle a été construite en 1685. La galerie couverte et les buttes qui sont dans le jardin ont été élevées en 1579. Charles II d'Angleterre et le duc de Gloucester, qui passèrent à Bruges leurs années d'exil, tinrent à honneur d'obtenir le titre de confrère de Saint-Sébastien (1). Ils allaient souvent tirer à l'arc dans le local de la société. Celle-ci possède encore une flèche d'argent, présent de Gloucester. La reine Victoria, qui fut reçue par la gilde le 15 septembre 1843, s'est inscrite au nombre des membres de l'illustre serment.

Les archers de Saint-Sébastien possèdent un certain nombre de tableaux. Leur salle de réunion est ornée des portraits des chefs-hommes peints par les deux Jacques Van Oost, Joseph Paelinck, etc. Il s'y trouve également un portrait du roi Léopold Ier, de Kinsoen, et un tableau représentant saint Sébastien.

Quand Bruges, « où l'on fabrique des chausses pour couvrir les jambes des puissants seigneurs », prenait les armes, les gildes, « toutes cousues en fer », se réunissaient avec leurs bannières sur la Grand'Place. Les six « hooftmans » de la bourgeoisie, avec les bannières des six quartiers de la ville, se mettaient à la tête du rassemblement. Derrière eux, se rangeaient les drapiers, les merciers, les lingers, les épiciers, les fabricants, les foulons, les tondeurs et les teinturiers. Les lignes de ces métiers s'étendaient

(1) La ville de Bruges fut toujours hospitalière aux princes malheureux. En 1037, au commencement de l'hiver, elle donna asile à la reine Emma, sœur de Richard de Normandie et veuve des rois Éthelred et Canut. Nous avons déjà dit qu'Édouard IV, chassé d'Angleterre par Warwick, fut l'hôte de Louis de Gruuthuuse.

jusqu'à la maison nommée « Groonenvoorde ». Du côté nord, se trouvaient les bouchers, les poissonniers, les cordonniers, les corroyeurs, les tanneurs, les boursiers et les gantiers. A l'orient, les arbalétriers entouraient la bannière de Saint-Georges. A la gauche de la bannière de Flandre, déployée devant le Beffroi, se massaient, jusqu'à la rue Breydel, les déchargeurs de vin, les aubergistes, les charpentiers, les maçons, les couvreurs, les scieurs de bois, les peintres, les selliers, les tonneliers, les tourneurs, les fabricants d'arcs, les charrons, les menuisiers, les cordiers, les couvreurs en paille, les plafonneurs, les potiers en terre et les plombiers. Puis venaient les orfèvres, les armuriers, les étainiers, les boulangers, les meuniers, les chapeliers, les tapissiers, les tisserands en coutil, les épingliers, les boutonniers, les chaudronniers, les fourbisseurs, les barbiers, les fruitiers, les ciriers, les charpentiers de navires, les fabricants de chapelets et les courtiers. Ces corporations formaient de longues files jusqu'à la rue Flamande. Enfin, les contingents des communes voisines de Bruges occupaient l'occident de la place, jusqu'à la maison dite « de la Mouette » et jusqu'à la chapelle Saint-Georges.

Les gens des métiers, les petites gens, tels que les chaudronniers « ki afaitent les caudières et les chaudrons et ki vont criant aval les rues, ou les teinturiers et les foulons ki tignent de leurs mains mesmes et qui ont les ongles bleus », composaient l'infanterie de l'armée communale. Une ordonnance de 1296 porte que tout habitant de Bruges ne possédant pas trois cents livres devait marcher, non comme « poorter », mais comme serf du métier dont il faisait partie. Cette infanterie était forte de six mille hommes, au moins.

Les riches bourgeois suivaient l'armée à cheval et en équipage de gentilshommes. Ils étaient divisés en plusieurs classes. La première était composée des notables possédant plus de trois mille livres de Flandre, qui équivaudraient à cent quatre-vingt mille francs aujourd'hui. Ils devaient avoir chacun un cheval valant au moins quarante livres. Les

bourgeois ayant une fortune de deux mille livres de Flandre, qui feraient actuellement cent vingt mille francs, formaient la deuxième classe. Ils étaient obligés d'entretenir un cheval de trente livres. Un capital de trois cents livres donnait droit à l'inscription dans la cinquième et dernière classe. Celui qui faisait partie de cette catégorie devait nourrir un cheval valant dix livres.

En temps de guerre, à ces forces urbaines venaient se joindre les contin-



RUE EST DU MARAIS.

gents des campagnes environnantes. C'est ainsi que se formaient parfois des corps de trente à quarante mille hommes, capables de tenir tête aux armées françaises. Tous les historiens sont d'accord pour reconnaître aux milices flamandes une bravoure extrême ; mais ils leur reprochent une indiscipline qui les fit battre souvent, qui les empêcha toujours de profiter de la victoire quand la fortune des armes se déclarait en leur faveur, et qui

finit par les livrer, vaincus et humiliés, à leurs éternels ennemis, leurs souverains. Le gain de la bataille de Courtrai donna aux métiers une confiance qui leur fut fatale. « Jusque-là, dit Villani, ces foulons, ces tisserands....... étaient appelés par les nations étrangères des lapins remplis de beurre (conigli pieni di burro) ; mais, après la bataille, un Flamand à pied, le goedendag à la main, aurait attendu de pied ferme deux cavaliers français. » Cette assurance leur fit mépriser plus que jamais toutes les règles et tous les devoirs militaires, ce qui fut cause des défaites qu'ils subirent pendant les campagnes suivantes et de la ruine de la patrie flamande.

Il y avait aussi à Bruges des associations établies dans le but d'organiser des réjouissances. Telle était l'illustre société de l'Ours blanc, dont le chef portait, depuis 1320, le titre de Forestier. Elle célébrait, le 3 mai de chaque année, une grande fête à laquelle les princes eux-mêmes prenaient souvent part. Un tournoi où les bourgeois figuraient comme champions faisait toujours partie du programme. Ces joutes étaient l'occasion d'un grand déploiement de luxe. Nous voyons figurer, en 1394, au tir de Tournai, les arbalétriers de Bruges habillés de soie, de velours et de damas. De grosses chaînes d'argent leur pendaient au cou. Ils jouaient, tout en cheminant, « de gracieuses histoires avec artifices », c'est-à-dire qu'ils représentaient, sur des chars, des scènes allégoriques.

En 1349, fut fondée à Bruges la première bourse de commerce dont l'histoire fasse mention. Les négociants de la ville et les trafiquants étrangers s'assemblaient chaque jour devant la maison d'un riche bourgeois nommé Jean Van der Buerse ou Beurse. Il paraît que celui-ci invitait parfois, lorsqu'il pleuvait, les marchands qui discutaient devant sa demeure, à entrer chez lui. Peu à peu, les négociants prirent l'habitude de fréquenter cette maison hospitalière, qui devint bientôt le centre où se traitaient les affaires les plus considérables de la place. Bourse dérive donc de Beurse. En 1675, le lieu de réunion des marchands brugeois fut transféré de

l'hôtel Van der Beurse, qui était situé à l'angle de la rue des Pelletiers et de la place de la Bourse, à l'ancien hôtel de Bouchoute, Grand'Place, au coin de la rue Saint-Amand.

Dès 1454, il existait à Bruges une corporation de libraires à laquelle s'adjoignit bientôt celle des imprimeurs. A peine Thierry Martens eut-il établi à Alost la première imprimerie qui ait existé en Belgique, qu'un habitant de Bruges, nommé Colard Mansion, créa, dans cette ville, un établissement semblable. En 1475, il tirait un ouvrage intitulé *le Jardin de dévotion*. C'est peut-être le premier livre qui ait été imprimé en français. Le plus ancien imprimeur d'Angleterre, William Caxton, qui avait été pendant longtemps à la tête des marchands anglais à Bruges, y fit son apprentissage.

X

L'ÉGLISE SAINT-JACQUES. — ASPECT DE BRUGES A LA MORT DE MARIE DE BOURGOGNE

Transformations successives de l'église Saint-Jacques. — Tableaux qui s'y trouvent. — Tombeau de Ferry de Gros. — Transformation de Bruges pendant le xve siècle. — Hôtels des « nations ». — Demeures seigneuriales. — Maisons bourgeoises.

Saint-Jacques, une des plus remarquables églises de Bruges, existait déjà à la fin du xiie siècle. Le bas de la tour, les transepts et la chapelle septentrionale sont du siècle suivant. Sous le toit de l'abside, à l'extérieur, il existe de curieuses figures d'animaux sur une corniche de la même époque.

Depuis 1457 jusqu'en 1518, ce monument fut considérablement agrandi et refait à peu près tel qu'il existe maintenant. Quelques modifications ont été exécutées dès le courant du xviie siècle. L'église avait, jadis, deux grands portails ogivaux ; ils ont été supprimés en 1694. On a construit, sur l'emplacement du premier, la chapelle des Ames du purgatoire, à l'extrémité du transept nord, et, sur l'emplacement du second, une chambre

pour les maîtres des pauvres. En 1693, les murailles furent revêtues à l'intérieur de plaques de marbre noir provenant de la démolition des tombes. Ces plaques n'étant pas en nombre suffisant, on compléta la décoration au moyen de planches peintes de façon à imiter le marbre.

L'église Saint-Jacques est remplie de tableaux, la plupart médiocres. Une inscription, sur chaque cadre, indique le nom de l'artiste qui a peint la toile ou le panneau, et la date de sa mort. L'autel de la chapelle nord est orné d'une *Présentation de la Vierge,* exécutée par Jacques Van Oost, le vieux; elle passe pour être le chef-d'œuvre de cet artiste. Ce Van Oost est également l'auteur d'une *Sainte Famille* remarquable. Une autre *Sainte Famille* est due au pinceau de Jacques Van Oost, le jeune. On a placé, dans le transept nord, un tableau d'autel peint en 1523 par Lancelot Blondeel pour la corporation des chirurgiens-barbiers: il représente des scènes du martyre des saints Côme et Damiens, patrons de la corporation. A droite et à gauche, se trouvent les deux suppliciés. Saint Côme tient dans une main un rouleau de papier; dans l'autre, une bouteille. Saint Damiens porte un vase d'onguent et un instrument de chirurgie. Les encadrements qui séparent les scènes les unes des autres sont dessinés à la plume sur fond d'or. Une fort beau triptyque de Pierre Pourbus représente *la Résurrection.* Le Christ, vainqueur de la mort, sort du tombeau. Soyer Van Maele, sa femme et leurs seize enfants adorent le Sauveur. *Les Sept Douleurs de la Vierge,* du même peintre, méritent une mention. Nous citerons encore un triptyque de Jean Mostaert et le tableau de G. Maes, placé au-dessus de l'autel de la chapelle sud, dédiée à saint Léonard, patron des tonneliers. Les autres noms qu'on lit sur les cadres sont ceux de Louis et d'Anne de Deyster, de Blendeff, de Noblet, d'Albert Cornelis, de Beernaert, etc.

La plus importante des œuvres d'art que possède l'église Saint-Jacques est le tombeau de Ferry de Gros et de ses deux femmes, Françoise d'Ailly et Phelippe Wieland. Ce monument, le plus bel ouvrage, peut-être, qu'ait

produit la statuaire flamande pendant la première moitié du XVIe siècle, a deux étages. Sur la dalle supérieure sont étendus côte à côte le défunt et sa première compagne; sur la dalle inférieure, repose, seule, la deuxième épouse. Ferry de Gros est représenté couvert de son armure de chevalier; son épée et ses gantelets sont déposés à côté de lui. Il a la tête nue. Ses pieds s'appuient sur un lion. Phelippe Wieland, tout de blanc habillée, a, ainsi que son mari, la tête posée sur un coussin rouge. Ses pieds sont soutenus par un chien qui porte un collier garni de clochettes. Au-dessous, gît Françoise d'Ailly. Elle est vêtue d'une robe de velours cramoisi et d'un mantelet bleu doublé de blanc. La tête repose sur un coussin vert. Les trois statues se trouvent dans deux niches profondes. On croirait voir un caveau funéraire dont une paroi aurait été enlevée pour en montrer l'intérieur. Les piliers latéraux portent les armoiries des familles Ferry de Gros, de Roye, de Messey, Hugonet, Wieland, de la Kethulle, Van Halewyn, Van der Ryne, d'Ailly, de le Sauch, de Clèves et Tinaghel. Au-dessus du compartiment supérieur, est sculpté l'écu de Ferry de Gros. Sa devise : « Tout pour être toujours léalle », se trouve répétée sur des banderolles courant dans le tympan de l'arcade supérieure et le long de la frise richement ornée qui surmonte le triple mausolée.

Jadis, les murs de la chapelle renfermant le tombeau étaient ornés, partout, de l'emblème de la famille de Gros : une poulie garnie de cordes. Mais cette décoration a disparu. Au-dessus de l'autel, se trouve une splendide faïence de Lucca della Robbia, représentant la Vierge avec l'enfant Jésus entourée d'une guirlande de fleurs et de fruits.

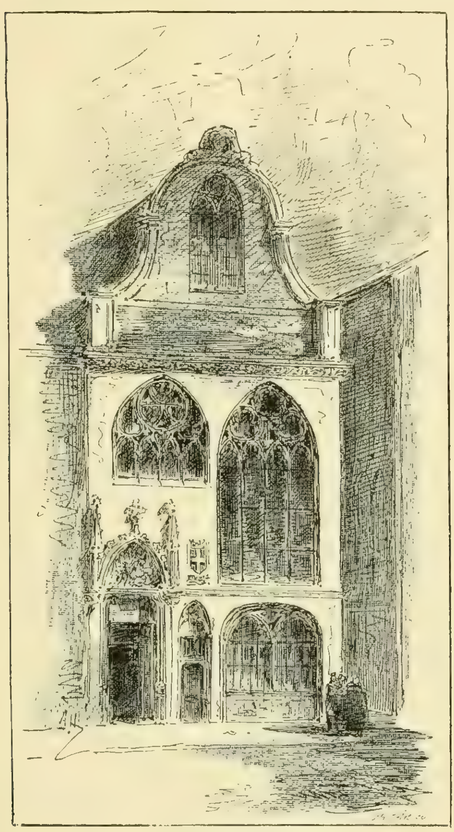
Outre le monument de Ferry de Gros, l'église Saint-Jacques possède un très grand nombre de tombes remarquables. Ce sont des dalles de pierre incrustées de cuivre. Les plus belles sont celles de Jacques Bave et de sa femme Catherine Poltus ; de Catherine d'Ault, qui est représentée entre son frère et son ange gardien ; de Pierre de Valencia et, enfin, celle d'Antoinette Willebaert et de ses sept enfants.

On a placé derrière l'autel un fort beau tabernacle, construit en 1580. Il est en marbre de différentes couleurs et divisé en trois étages, ornés de panneaux en cuivre, de statuettes, de bas-reliefs reproduisant des scènes religieuses. Le jubé, en marbre noir, est de 1629. Les stalles, fort bien sculptées par Corneille Ver Hoeve, sont plus récentes : elles ont été terminées en 1674.

On conserve, dans la chambre des marguilliers, un retable divisé en trois compartiments sur lesquels un artiste inconnu a représenté des épisodes de la vie de sainte Lucie, et, dans la sacristie, un reliquaire exécuté par Jean Husman.

Bruges se transforma considérablement pendant le xve siècle. Des édifices disparurent : d'autres, en plus grand nombre, furent construits. Lorsque Marie de Bourgogne mourut, le 27 mars 1482, la ville ne ressemblait plus au tableau que nous avons tracé de la cité telle qu'elle était quand le dernier comte de Flandre, Louis de Maele, s'éteignit le 30 janvier 1384. Les religieux de Saint-Nicolas avaient bâti une église rue de Jérusalem. Une autre église, dédiée à sainte Anne, s'élevait quai Sainte-Anne. Rue Courte-des-Portefaix, on voyait la chapelle dite « Erasmus kapelle ». Il y avait, à l'extrémité de la rue du Rouleau, un hôtel qui appartenait aux arbalétriers. A l'est du couvent des récollets, rue des Frères-Mineurs, existait un grand local qui abritait les foires. Près de la porte de Gand, on trouvait le monastère des guillelmites. Ce monastère devint, en 1731, l'église Sainte-Catherine et fut démoli en 1804. Rue Neuve-de-Gand, étaient établis les frères de Saint-Martin. Rue des Collettines, habitaient les collettines, et rue Sainte-Catherine, les frères cellites. Le Palais des ducs de Bourgogne, le Princen hof, occupait un vaste emplacement vers les rues Nord-du-Sablon et de la Monnaie. Les sœurs grises demeuraient rue du Vieux-Sac. La chapelle des maréchaux, consacrée à saint Éloi, était située rue du Maréchal ; celle des peintres, dédiée à saint Luc, rue d'Argent ; celle des musiciens, bâtie en 1421, rue des Bouchers ; celle des bateliers, quai de la Poterie ; elle sert maintenant

de magasin à fourrage. Enfin, on trouvait, à l'angle de l'ancienne rue Stuivenberg et de la rue de l'Huile, la chapelle Saint-Victor. Le couvent de Béthanie avait été construit, en 1460, rue des Carmes; celui des carmélites, en 1487, rue Saint-Georges. Ce dernier est aujourd'hui l'hôpital militaire. Les filles repenties formaient une communauté religieuse qui habitait le couvent de Maegdendale, au bout de la rue des Carmes. Ce qui frappe surtout, c'est la grande quantité d'édifices consacrés au commerce qui furent construits à Bruges sous le règne des princes de la maison de Bourgogne. Les Génois avaient leur hôtel au coin de la rue des Pelletiers et de la rue Flamande; les Florentins, le leur, rue Flamande; les Espagnols, rue Espagnole; les Orientaux, place des Orientaux, au coin du quai de la Main-d'Or; les Turcs, rue Saint-Jean, auprès de l'hôtel des Portugais. Nous avons déjà dit que les Lucquois et les Écossais possédaient des maisons plus anciennes rue des Tonneliers, au coin de la rue des Aiguilles, et place Saint-Martin. On voyait, au coin de la rue Anglaise et de la rue Saint-Jean, la maison consulaire des Anglais.



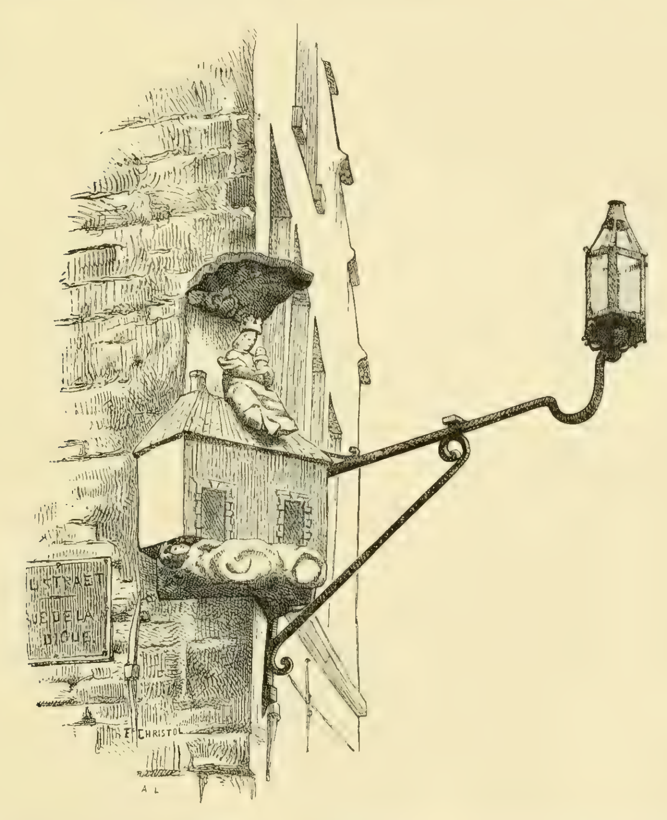
HOTEL DES GÉNOIS.

Les hôtels des corporations n'étaient pas moins nombreux que ceux des « nations ». La maison des patenôtriers se trouvait rue du Rouleau ; celle des orfèvres et des bijoutiers, rue de l'Hydromel ; celle des tailleurs et celle des bouchers, quai des Marbriers ; celle des tanneurs, place des Tanneurs ; c'est aujourd'hui l'estaminet : *Het Dreetje* ; celles des maçons, des charpentiers et des cordonniers, rue des Pierres ; celle des ouvriers cordonniers, rue du Chœur-Saint-Sauveur ; celle des faiseurs de balais, rue de la Bouverie ; celle des tonneliers, à l'angle de la rue des Tonneliers et de la rue du Balai ; celle des couvreurs et des poissonniers, Grand'Place ; enfin, la maison des courtiers s'élevait à la croisée de la rue Sainte-Claire et de la rue de la Chapelle. Les merciers avaient une chapelle et un hospice, bâtis en 1394, rue Saint-Nicolas. La chapelle était dédiée à saint Nicolas.

L'emploi de la brique, devenu plus général pendant le xve siècle, apporta des changements dans la disposition des habitations. Les constructions en briques étant beaucoup moins dispendieuses que celles en grès ou en pierre calcaire, matériaux presque exclusivement employés jusqu'alors, le nombre des grandes demeures augmenta considérablement. Le caractère architectural des « steenen » se modifia. Ils perdirent leur aspect de forteresse. Le souci du confortable qui, jadis, n'existait pas, se montrait maintenant surtout dans la disposition des fenêtres, que l'on multipliait autant que possible et auxquelles on donnait des dimensions beaucoup plus grandes que dans le passé. Les progrès de la fabrication du verre à vitre rendaient cette transformation facile. A la façade gallo-romaine, qui n'avait que la porte pour toute ouverture, aux murs des « steenen » du xiiie et du xive siècle, dont les fenêtres en forme de meurtrières laissaient à peine passer un peu de jour, succédaient les façades modernes dans lesquelles on ménage autant de larges ouvertures qu'on peut le faire sans compromettre la solidité des constructions.

Les maisons appartenant aux corps de métier, où les membres se

réunissaient, où ils conservaient leurs archives, où se traitaient les affaires concernant la corporation, ne différaient guère probablement des maisons bourgeoises ordinaires. Il n'en était pas de même des hôtels consulaires. La plupart de ceux-ci pouvaient être rangés parmi les édifices importants



de la ville. Leurs propriétaires les ornaient avec le plus grand luxe et les meublaient somptueusement. Le plus remarquable de ces hôtels, à Bruges, appartenait aux négociants de la Hanse. Il avait été bâti, en 1478, sur les plans d'un architecte brugeois nommé Jean Van de Poele. Après ce

magnifique monument, venaient les hôtels des Espagnols, des Florentins et des Génois. Ce dernier, construit en 1441, renfermait des salles admirablement décorées.

L'intérieur des grandes habitations brugeoises au xve siècle témoignait de l'opulence des familles appartenant à la noblesse et à la haute bourgeoisie. Aux fenêtres, il y avait des vitraux; sur les murs, de splendides tentures. Les appartements étaient remplis de dressoirs, de bahuts, de chaises de bois de chêne délicatement sculpté, de vases de Flandre, de faïences de Nevers et de Rouen, d'émaux de Limoges et de tapisseries de haute lisse.

Les maisons bourgeoises n'avaient pas subi de moindres changements que les demeures seigneuriales. Des boutiques occupaient souvent le rez-de-chaussée de ces logis. Au-dessus de l'entrée, on accrochait une enseigne curieusement travaillée. Le linteau de la porte était surmonté d'inscriptions de devises, de sentences religieuses et d'emblèmes de la profession exercée par le maître de la maison. A l'un des angles de l'habitation, on plaçait fréquemment la statue de la Vierge. Une des plus curieuses de ces statues se trouve au coin de la rue Sainte-Catherine et de la rue de la Digue. La madone, portant l'enfant Jésus, est assise sur le toit d'une maisonnette percée de deux fenêtres. Généralement, les baux mettaient à la charge des locataires l'obligation d'orner et d'habiller ces madones, certains jours de fête, de leur offrir des fleurs et de faire brûler des cierges devant elles.

L'intérieur des maisons bourgeoises était un peu moins nu qu'au siècle précédent. L'ameublement d'une chambre à coucher se composait d'un lit surmonté d'un dais et enveloppé de « custodes » ; de fauteuils et de chaises en bois sculpté ; un prie-dieu manquait rarement; des fleurs dans une jardinière ou dans un vase témoignaient déjà du goût des Flamands pour l'horticulture. Dans un coin, on voyait une fontaine de cuivre. Le plancher était toujours carrelé. De petites vitres enchâssées dans des lamelles de plomb laissaient entrer la lumière par des fenêtres, derrière lesquelles il

y avait des volets articulés et renforcés par des clous à larges têtes apparentes.

Il existe encore aujourd'hui, à Bruges, un certain nombre de maisons particulières construites pendant le xve siècle. Les principales sont : l'ancienne demeure de Jean Perez de Malvenda, rue aux Laines, — c'est là que fut cachée, en 1584, la relique du Saint-Sang ; — les deux maisons dites « t'Hof van Ghistèle et t'Züden Hoofteleet », situées rue des Aiguilles ; la maison, bâtie en 1460, rue Courte-d'Argent, par Jean Vasquez, dont la devise : « A bon compte avenir », se voit au-dessus des fenêtres. Quai Long, on admire une belle construction de 1495. C'est une maison de pierre, dite « de Groote Mortier », qui a été restaurée en 1875, par M. de la Censerie.

XI

LES PEINTRES BRUGEOIS

Gildes de Saint-Luc. — Jehan de Bruges. — Jean Van Eyck. — La peinture a la détrempe. — Invention de la peinture a l'huile. — Tableaux de Jean Van Eyck au Musée de Bruges. — Pierre Cristus. — Memling. — La Chasse de sainte Ursule. — Tableaux de Memling au Musée de l'Hôpital Saint-Jean. — Gérard David, les Claeis, Lancelot Blondeel, Pierre Pourbus, etc.



Des gildes d'artistes s'organisèrent, pendant le XIVe siècle, dans la plupart des villes flamandes. Ces associations, formées par les enlumineurs, les verriers, les imagiers, les peintres, étaient placées généralement sous le patronage de la sainte Vierge ou de saint Luc.

A cette époque, les ressources techniques de la peinture étaient extrêmement limitées. Les confrères de Saint-Luc se bornaient à décorer de grossières figures les murs des églises et des maisons appartenant aux corporations. D'après M. Wheale, la seule peinture murale du XIVe siècle que

l'on connaisse à Bruges est un fragment de peinturage trouvé, en 1874, sous la couche de badigeon qui déshonore l'intérieur de Notre-Dame. Elle a été exécutée, selon l'archéologue que nous venons de citer, vers 1340, et elle représente saint Louis. Le fond est orné de feuillages que l'artiste a peints en noir et en blanc. Le badigeon qui recouvre les murs de l'église Saint-Jacques cache probablement d'autres peintures de la même époque.

La corporation des peintres brugeois, créée en 1351, fit bâtir, en 1450, une chapelle. Elle se composait de trois cents membres. Tous ceux-ci n'étaient pas des peintres proprement dits. Il y avait parmi eux beaucoup de sculpteurs, d'architectes et même de teinturiers.

Les tableaux étaient inconnus, en Flandre, au commencement du XIV[e] siècle. Le premier dont il soit fait mention est cité dans un document de 1355. Il représentait le martyre de saint Liévin et il fut exécuté par Jean Vander Most pour l'abbaye de Saint-Bavon. De 1372 à 1377, florissait, à la cour du roi Charles V, un certain Jehan de Bruges (1), dont la vie est peu connue, mais qui paraît, cependant, avoir été un artiste de très grand mérite. Il est l'auteur des cartons qui servirent de modèles pour l'exécution des fameuses tapisseries de l'Apocalypse appartenant à la cathédrale d'Anvers.

Jean Van Eyck, né à Maeseyck, après 1380, mais avant 1390, vint s'établir à Bruges, en 1425. Il avait déjà découvert alors le procédé à l'huile qui transforma complètement l'art de la peinture. Avant cette invention, on ne connaissait que la détrempe. On délayait les couleurs dans une solution de gomme de cerisier ou de prunier et on les appliquait sur les panneaux préalablement enduits de colle. Le vermillon, la céruse et le carmin étant insolubles dans l'eau gommée, on les broyait avec du blanc d'œuf. Les ors se fixaient au moyen de colle de parchemin. Cette manière d'opérer donnait des teintes pâles et ternes qu'on renforçait en étendant sur

(1) Il ne faut pas confondre ce Jehan de Bruges avec Jean Van Eyck, qui est souvent appelé Jean de Bruges.

le tableau une couche de vernis fabriqué avec de l'huile de lin et de la gomme arabique que l'on faisait bouillir ensemble (1). Ce vernis avait un grand inconvénient. On devait le faire sécher au soleil et, souvent, le panneau se fendait. Jean Van Eyck, qui avait étudié le peu de chimie alors connue, utilisa sa science pour rechercher un vernis plus siccatif. Il découvrit qu'un mélange d'huile de lin et d'huile de noix contenant certains ingrédients séchait assez rapidement à l'ombre. Après avoir obtenu ce premier succès, il poursuivit ses expériences et trouva que les couleurs broyées avec des huiles permettent d'obtenir des tons d'une vigueur et d'une intensité que la détrempe ne pouvait donner. La peinture à l'huile était inventée. Voici comment Vasari raconte ce grand événement : « S'étant un jour donné beaucoup de peine à peindre un tableau, Jean y mit un vernis et l'exposa à sécher au soleil ainsi que c'était l'usage ; mais, soit que la chaleur fût trop forte, soit que le bois fût mal joint ou pas assez sec, le panneau se fendit. Là-dessus, Jean, voyant le grand dommage causé par le soleil, se mit à réfléchir aux moyens qu'il pourrait employer pour que pareil accident n'arrivât plus..... Ayant fait plusieurs essais, il trouva, à la fin, que le mélange d'huile de lin et d'huile de noix était ce qui séchait le plus vite, sans l'aide de la chaleur. Il fit donc bouillir ces huiles avec d'autres ingrédients et inventa un vernis que lui-même, aussi bien que tous les autres peintres, désirait trouver depuis longtemps..... Il s'aperçut ensuite qu'en mélangeant ces huiles aux couleurs, il obtenait une peinture ayant beaucoup plus de corps, qui, non seulement séchait bien, pouvait supporter l'eau sans dommage, mais encore que le coloris acquérait plus de vigueur et avait un certain lustre sans l'aide des vernis ; ce qui paraissait encore plus étonnant, c'est que les couleurs se mélangeaient beaucoup mieux qu'à la détrempe. »

Le vernis découvert par Jean Van Eyck avait sur le vernis employé dans

(1) La cathédrale possède un tableau de la fin du XIVe siècle peint d'après ce procédé. Il représente le Christ en croix et ornait jadis la salle d'assemblée du métier des tanneurs (Wheale).

la peinture à la détrempe un autre avantage encore que celui d'être siccatif : il était transparent, tandis que l'autre était coloré et changeait la valeur des teintes sur lesquelles on l'appliquait. Dès que les couleurs elles-mêmes furent mélangées avec l'huile, l'emploi d'un vernis coloré devint superflu.

Le musée de Bruges possède le plus grand tableau que l'on connaisse de Jean Van Eyck. Il représente la Vierge avec l'enfant Jésus, saint Donat, saint Georges et le donateur, Georges Van der Paele, chanoine de l'église Saint-Donat. Toutes ces figures ont, à peu près, les deux tiers de la grandeur naturelle. La madone est assise sur un trône placé dans le chœur d'une église romane. Elle porte l'enfant Jésus sur ses genoux. Une ample robe rouge à grands plis la couvre. A gauche, saint Donat, coiffé d'une mitre, vêtu d'une chape richement brodée, dont le peintre n'a négligé aucun détail, tient une roue dans les jantes de laquelle sont fichés des cierges allumés. A droite, est agenouillé maître Van der Paele, un vieil homme corpulent et chauve. Il a dans les mains un livre et des lunettes. La tête du chanoine est un véritable chef-d'œuvre. Jamais portrait plus vivant n'a été peint par les gothiques qui, pourtant, excellaient dans ce genre. A côté du donateur, saint Georges, portant une armure de chevalier, se tient debout.

Tout ces personnages sont d'une vulgarité extrême. La Vierge est une paysanne de trente-cinq à quarante ans, grasse, dodue, enflée, comme la plupart des campagnardes flamandes. Sur ses cheveux, qui lui tombent épars sur les épaules, est posée une ferronnière. L'enfant Jésus, très laid, n'a que de rares cheveux blonds. Enfin, saint Georges est un déplaisant rustre, ne rappelant nullement le noble chevalier vainqueur du dragon. Il ôte poliment la casquette de fer dont l'artiste l'a coiffé et salue la Vierge en tirant le pied droit en arrière. La correction du geste ferait certainement l'admiration d'un valet de grand style, mais ne suffit pas à donner au héros l'allure que devrait avoir un saint quelque peu distingué.

Le musée renferme aussi le portrait de la femme de Jean Van Eyck,

exécuté par ce dernier. Le cadre porte la devise du peintre : « Als ich can. — Comme je peux. » Cette devise, d'une simplicité touchante, d'une modestie rare chez un artiste, est belle, car celui qui fait ce qu'il peut, fait ce qu'il doit ; et celui qui fait ce qu'il doit n'est pas tenu à davantage, disait l'étudiant Marcel.

En 1441, c'est-à-dire quatre ans après la mort de Jean Van Eyck, un



MEMLING.

peintre, nommé Pierre Cristus ou Christophsen, s'établit à Bruges et y acheta le droit de bourgeoisie. C'était un artiste d'une certaine valeur, mais

d'un mérite fort inférieur à celui du chef de l'école gothique flamande. Bruges ne possède plus aucun tableau qui puisse être attribué à Cristus.

On ignore la date exacte de la naissance de Hans Memling. Il est probable qu'elle se place entre les années 1430 et 1440. L'illustre artiste, dont les chefs-d'œuvre forment peut-être le plus précieux des joyaux artistiques que Bruges offre à l'admiration des étrangers, eut pour maître Van der Weyden, dans l'atelier de qui il travailla à Bruxelles. Plus tard, on le retrouve dans la métropole flamande.

Des auteurs peu scrupuleux ont inventé une légende souvent reproduite, d'après laquelle Memling aurait eu une vie aventureuse et romanesque. Selon ce récit, le peintre, après avoir suivi Charles le Téméraire dans sa dernière campagne, serait revenu à Bruges blessé, malade et misérable. Recueilli à l'hôpital Saint-Jean, il aurait peint, par reconnaissance pour les soins dont on l'avait entouré dans cet établissement, les tableaux qui en décorent aujourd'hui le musée. A cet épisode vient s'ajouter l'histoire des amours de l'artiste et d'une sœur de l'hôpital et, enfin, son mariage avec une riche héritière.

Cette légende a été mise à néant par des découvertes récentes. Tout ce que l'on connaît de la vie de Memling se réduit à peu de chose. On sait qu'il était établi, dès 1480, à Bruges, où il devint propriétaire de trois maisons situées rue du Pont-Flamand, et qu'il figurait parmi les deux cent quarante-sept bourgeois notables qui furent obligés de prêter de l'argent à la commune, lorsque Maximilien fit la guerre à la France. Il mourut, croit-on, en 1495.

Les plus belles œuvres de Memling appartiennent à l'hôpital Saint-Jean. Elles sont au nombre de cinq : la fameuse *Châsse de sainte Ursule,* un *Mariage mystique de sainte Catherine*, une *Adoration des Mages,* un portrait peint pour Martin Van Nieuwenhove, enfin, le portrait de Sybilla Lambetha qui est, d'après M. Wheale, Marie, deuxième fille de Guillaume Moreel et de Barbe De Vlaenderberck.

La châsse de sainte Ursule est un reliquaire de chêne, long de 0m91, large de 0m33 et haut de 0m87. Les grands côtés sont ornés de miniatures représentant des scènes tirées de la légende des onze mille vierges, scènes dont voici une explication sommaire.

Un certain Conan, fils du roi des Pictes, était fort amoureux de la belle Ursule, qui ne pouvait pas le souffrir. Au lieu d'écouter son adorateur, la jeune fille passait tout son temps « à chanter des chansonnettes et à cueillir des pissenlits dont elle chassait au loin le duvet de son souffle virginal ». Le pauvre Conan ne faisait que pleurer et devenait stupide, tant il avait de chagrin. Son père, très ennuyé, lui promit, pour le consoler, d'envoyer demander la main de la princesse aux parents de celle-ci. « S'ils refusent, ajouta cet homme judicieux, je menacerai de leur couper le cou ; c'est le meilleur moyen pour réussir. » Hélas ! le moyen ne valait rien. Quand Ursule apprit qu'on voulait la marier de force, elle résolut immédiatement de quitter l'Angleterre. Elle rassembla des milliers de vierges et, un beau jour, toutes ensemble, elles s'embarquèrent à l'aventure. Les vents poussèrent dans le Rhin la flottille des exilées. C'est ainsi que Ursule et ses compagnes arrivèrent à Cologne, où elles furent très bien accueillies par la princesse Sigillindis, qui régnait alors sur cette ville et qui était leur compatriote.

La première miniature représente la réception du saint troupeau par la reine Sigillindis. Les bateaux sont amarrés aux quais de la ville. La souveraine colonaise tend la main à la nouvelle arrivante pour l'aider à sortir de son navire. Une suivante soulève le manteau de la jeune Anglaise, de crainte qu'il ne s'accroche au bordage. Les émigrantes sont en costume et en équipage de voyage. Elles portent à la main des sacs en forme de nécessaires. Des matelots débarquent les bagages pesants. Au fond du tableau, on voit la cathédrale inachevée et d'autres monuments dominant les toits des maisons.

Pendant son séjour à Cologne, Ursule eut une vision. Un messager

céleste lui intima l'ordre, de la part du Seigneur, d'aller à Rome auprès du pape. Elle se rembarqua donc avec ses compagnes et, continuant à remonter le Rhin, elle parvint à Bâle. L'arrivée dans cette ville est le sujet de la deuxième miniature. Les matelots abaissent les voiles des navires arrêtés à proximité d'une des portes de la ville. Dans le lointain, se profilent les Alpes couvertes de neige.

Enfin, Ursule et ses onze mille vierges entrent dans Rome, où elles sont reçues par le pape. La troisième miniature nous montre cette réception. Ursule, élégamment vêtue, s'agenouille devant le pontife qui s'est avancé jusqu'au seuil d'une église. Le vénérable prélat tient dans la main gauche les deux mains jointes de la sainte, qu'il bénit de la dextre. Derrière la princesse, ses compagnes se tiennent agenouillées dans une longue rue. Des hommes figurent dans le cortège. A la droite du tableau, une arcade laisse voir un second épisode. Au fond de l'église, sainte Ursule communie, tandis que, sur le devant, de grands gaillards tout nus, plongés dans une piscine, reçoivent le baptême des mains de plusieurs religieux. Cette miniature, de l'avis de plusieurs critiques, est la plus belle de toutes celles qui ornent la châsse.

Les onze mille vierges furent bientôt obligées de quitter Rome, un décret du Sénat les chassant de l'Italie. Elles reprirent le chemin par lequel elles étaient venues. Le pape et quelques prélats crurent devoir les accompagner. La légende ne dit pas si c'était pour faire pénitence. A Bâle, la troupe reprit ses vaisseaux. Le peintre a fort ingénieusement traité cette partie de la légende. La quatrième miniature réunit plusieurs scènes. Tout à l'arrière-plan, dans le lointain, on voit la pieuse caravane cheminer vers Bâle. Au premier plan, les voyageurs sont arrivés et s'embarquent. A côté, ils sont embarqués, ils partent. Le pape, assis entre deux cardinaux, à la poupe d'un navire, lève la main et bénit. Ursule est agenouillée à la proue de la même nef.

La jeune princesse et ses compagnes espéraient retrouver à Cologne la

bonne reine Sigillindis qui les avait si bien accueillies lors de leur premier passage. Malheureusement, cette souveraine ne vivait plus. Des Huns s'étaient emparés de Cologne, et ce furent eux qui reçurent la flottille d'Ursule. Le pape est assommé. Les vierges sont massacrées à coups de lances, de flèches, de glaives. « Quelques bourreaux font des captives dans un but indécent ; mais les vertueuses filles les repoussent, les maltraitent, se défendent et meurent toutes plus ou moins vierges (1). » La cinquième miniature représente ce massacre. Au premier plan, deux soldats lancent des flèches sur les jeunes filles entassées dans un bateau. D'autres gens armés frappent les martyres de leurs lances et de leurs épées. Une des victimes, percée d'un coup de glaive, tombe dans les bras d'Ursule qui la soutient. Une autre a le bras traversé par une flèche. Une troisième cache son visage dans ses mains.

La sixième miniature clòt la série. Nous assistons au supplice d'Ursule. La sainte est debout au milieu d'un camp. Devant elle, un archer tend la corde de son arc et vise la jeune fille à la poitrine. Cet assassinat termine la légende des onze mille vierges.

Sur les deux petits côtés de la châsse, Memling a peint une Madone avec l'enfant Jésus et une sainte Ursule portant la flèche, instrument de son martyre. La sainte est vètue d'un manteau sous lequel elle abrite dix petites femmes. Peut-être, comme le fait remarquer très judicieusement M. Michiels, Memling savait-il que les abréviations XI. M. V. qu'on trouve dans les anciens manuscrits signifient onze vierges martyres et non pas onze mille vierges.

Six médaillons ornent le toit du reliquaire. Les deux plus grands représentent, le premier, sainte Ursule recevant de la Trinité la couronne de martyre ; le second, la même sainte, au ciel, entourée de ses compagnes ; les quatre autres, plus petits que les deux précédents, encadrent des anges faisant de la musique. Ces médaillons sont très

(1) Michiels. — *Les Peintres brugeois.*

inférieurs aux miniatures des côtés. Peut-être ont-ils été retouchés. Quelques personnes pensent qu'ils doivent être attribués à un élève de Memling.

Le mariage mystique de sainte Catherine a été peint par l'illustre Hans pour les sœurs de l'hôpital Saint-Jean. Sur le panneau central, on voit la Vierge assise dans un cloître. Elle tient sur ses genoux l'enfant Jésus qui se penche pour passer au doigt de sainte Catherine l'anneau symbolique. A gauche de la Vierge, sainte Barbe médite, absorbée dans une lecture. Derrière elle, un ange célèbre le mariage en chantant. Il s'accompagne sur un orgue portatif. Le fond est occupé par la reproduction de scènes de la vie des deux saints Jean. Vers un coin du tableau, le frère Jean Floreins, boursier de l'hôpital, jauge du vin dans la rue Flamande, près de la grue (1). Le volet droit représente des épisodes de la vie et la décollation de saint Jean-Baptiste. Le volet gauche nous montre l'autre Jean, saint Jean l'Évangéliste, en contemplation, à Patmos, devant la vision apocalyptique.

Un triptyque, l'Adoration des Mages, est une des meilleures œuvres du maître brugeois. On a prétendu que le personnage barbare portant un bonnet jaune semblable à celui dont se coiffent, actuellement encore, paraît-il, les convalescents soignés à l'hôpital, est le portrait de Memling, qui se serait peint tel qu'il était quand il vécut dans la maison de Saint-Jean. Mais rien ne peut être allégué à l'appui de cette opinion.

Le portrait de Sybilla Lambetha et le diptyque exécuté pour Martin Van Nieuwenhove complètent la collection des œuvres de Memling exposées à l'hôpital Saint-Jean. Un sixième tableau de ce grand artiste se trouve à l'Académie des beaux-arts. C'est un triptyque. Le panneau central

(1) « Le droit de jauge sur les vins à Bruges fut cédé par la ville à l'hôpital (Saint-Jean) à la fin du XIVe siècle pour le paiement des intérêts et l'amortissement du capital d'un emprunt considérable qu'elle lui avait fait. » (WHEALE. — *Bruges et ses environs*.)

représente saint Christophe traversant un fleuve et portant sur ses épaules l'enfant Jésus. Vers la droite, saint Maur, revêtu de l'habit de travail des bénédictins, lit. A gauche, saint Gilles caresse une biche. Dans une grotte, près du fleuve, un ermite, appuyé sur une béquille, porte une lanterne allumée, bien qu'il fasse grand jour. Sur l'un des volets est figuré Guillaume Moreel, seigneur d'Oost-Cleyhem et bourgmestre de Bruges; sur l'autre volet, sont les portraits de Barbe de Vlaenderberch et de ses onze filles. Saint Guillaume de Maleval, fondateur de l'ordre des ermites, dits guillelmites, qui avait un couvent à Bruges, et sainte Barbe accompagnent les deux donateurs. L'artiste a peint en grisaille, sur les revers des volets, saint Jean-Baptiste et saint Georges.

Après ces deux grands noms, Jean Van Eyck et Hans Memling, nous ne trouvons plus à Bruges que ceux de peintres de second ordre. Cependant, parmi ceux-ci, il en est encore d'illustres. Nous citerons d'abord Gérard David, inconnu il y a peu de temps, ressuscité aujourd'hui, grâce aux patientes recherches de M. Wheale. L'Académie des beaux-arts possède de cet artiste deux beaux panneaux représentant l'histoire du juge prévaricateur. Ils furent commandés par les magistrats de Bruges après l'exécution de Pierre Lanchals, condamné pour prévarication. La dynastie des Claeis a rempli de ses œuvres les églises de la métropole flamande. Lancelot Blondeel, à la fois peintre, sculpteur, maçon, ingénieur, dessinateur, est l'auteur de la fameuse cheminée du Franc. Il fit aussi les plans d'un canal destiné à mettre Bruges en communication avec la mer. Le gendre de Lancelot Blondeel, Pierre Pourbus, « est le dernier des grands peintres de l'école de Bruges (1). » On ignore où il naquit, mais on sait qu'en 1540, il faisait partie du Serment des arbalétriers de Saint-Georges, et que, trois ans plus tard, il fut reçu maître de la gilde de Saint-Luc (2). Il peignit, en 1566, une vue à vol d'oiseau du pays du Franc.

(1) A.-J. Wauters. — *Histoire de la peinture flamande.*
(2) Idem.

Une copie de cette vue, exécutée par Pierre Claeis, se trouve à l'hôtel de ville. Au XVI[e] siècle, Marc Geerarts travaillait dans la Venise du Nord. Cent ans plus tard, nous y trouvons les Van Oost. Ces derniers clôturent la liste glorieuse des peintres de génie ou de talent qui vécurent à Bruges.

XII

DÉCADENCE DE BRUGES

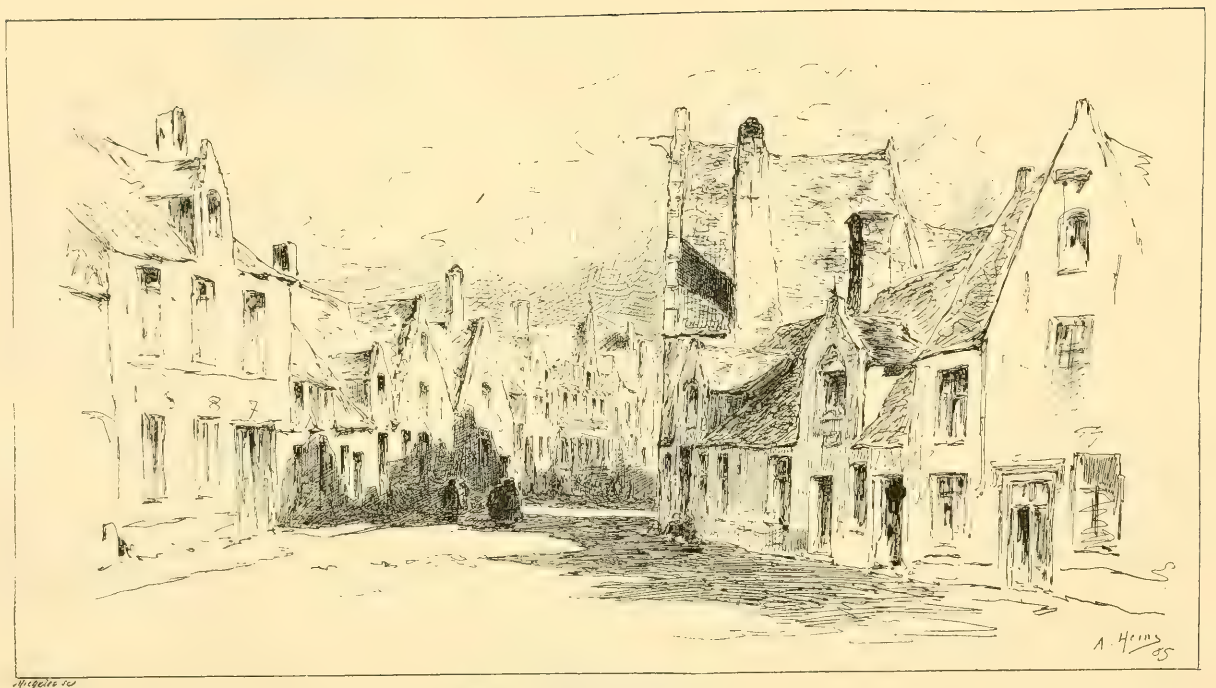
Ensablement du Zwyn. — Emprisonnement de Maximilien au Cranembourg. — Les « nations » quittent Bruges pour Anvers. — Entrée solennelle de Philippe le Beau. — Prise de Bruges par les Gueux. — Bruges est ruinée. — La République française annexe la Belgique. — Les jacobins brugeois se distinguent. — Visites de Napoléon Ier.

Un fait d'ordre naturel devait amener la ruine de Bruges conjointement avec des causes politiques. Le flot de marée qui, deux fois chaque jour, bute contre les côtes françaises et s'écoule, par le Pas-de-Calais, dans le bassin de la mer du Nord, ronge les falaises normandes et transporte jusqu'aux plages flamandes les matériaux dont il s'est emparé. La vitesse du courant diminuant le long du littoral belge, parce que le bras de mer qui sépare l'Angleterre du continent s'élargit au delà du cap Gris-Nez, les troubles qui salissent les eaux de ce courant se déposent et ensablent, comblent peu à peu les anses, les estuaires s'enfonçant dans l'intérieur des terres. Ainsi disparut le Zwyn

par où passaient les vaisseaux qui allaient à Bruges. Peut-être, au moyen de grands travaux, fût-on parvenu à maintenir la métropole flamande en communication avec la mer ou à créer une voie nouvelle pour remplacer l'ancienne qui allait faire défaut; mais les révoltes, les émeutes, les guerres qui se succédaient sans interruption empêchèrent d'exécuter toute entreprise de quelque importance et eussent suffi, à elles seules, pour ruiner la ville.

A peine Marie de Bourgogne eut-elle rendu le dernier soupir, que le refus des communes flamandes d'accorder à Maximilien la tutelle de son fils Philippe, détermina une conflagration terrible. Bruges dut céder après des hostilités qui lui causèrent un dommage énorme. Cette première querelle terminée, une révolte nouvelle éclata en 1480, parce que Maximilien, devenu roi des Romains, exigeait des subsides que les Flamands ne voulaient pas lui accorder. Au mois de février, les métiers se rassemblèrent sur le Grand-Marché, où ils se barricadèrent. Ils élevèrent, au débouché des rues, des retranchements sur lesquels ils mirent quarante-neuf canons en batterie. Maximilien était au « Princen Hof ». Quoiqu'il eût fait crier du haut du balcon, d'où l'on publiait les ordonnances de police, qu'il se soumettait à toutes les exigences des révoltés, ceux-ci s'emparèrent de lui et l'enfermèrent dans le Cranembourg, vieille maison située au coin de la rue Saint-Amand et de la Grand'Place. Le roi des Romains y demeura captif, pendant trois mois, dans une chambre « fermée de barres et de verrous », gardée jour et nuit par trente-six hommes. Le malheureux prince voyait se dresser au milieu du Marché un échafaud sur lequel les principaux de ses partisans étaient torturés et décapités. Enfin, fatigué d'être emprisonné, Maximilien s'engagea à ne pas user, en Flandre, des droits que lui conférait la tutelle de Philippe. Il jura solennellement qu'il n'exercerait aucune vengeance contre ceux qui l'avaient retenu captif. Immédiatement, il fut mis en liberté.

Dès que le roi des Romains se vit en sûreté, il déclara qu'il ne se croyait



RUE DE LA VIGNE.

aucunement lié par un engagement qu'on lui avait arraché le couteau sur la gorge, et la guerre recommença avec fureur. Elle ne dura pas longtemps. En 1489, le roi de France, Charles VIII, proposa, à titre d'arbitre, un traité que le souverain et le peuple acceptèrent, et qui rendit à Maximilien les droits de tutelle en litige. Quelques années plus tard, en 1494, l'empereur d'Allemagne, Frédéric, étant mort, son fils lui succéda et le duc Philippe fut inauguré comme comte de Flandre, le 27 décembre de la même année.

La régence de Maximilien ruina Bruges. Pendant la sédition de 1488, les affaires furent suspendues et les boutiques fermées durant trois mois. Beaucoup de négociants allèrent se fixer à Anvers. En 1495, quatre à cinq mille maisons étaient abandonnées. La ville se dépeupla. Dans le dessein d'y ramener de nouveaux habitants, on réduisit à cinq sols de gros la contribution à payer pour acquérir le droit de bourgeoisie. Ce moyen eut peu de succès. D'août 1496 à décembre 1500, trois cent neuf personnes seulement achetèrent ce droit. Les grandes maisons occupées jadis par les riches marchands étaient devenues trop spacieuses; on les divisa en petites habitations.

Philippe le Beau avait quinze ans, lorsqu'il prit en main le gouvernement des provinces belges. Il mourut à vingt-six ans, après un règne assez calme, laissant un fils, âgé de six ans, qui fut Charles-Quint. En 1515, ce jeune prince fit son entrée dans Bruges. A cette occasion, la ville, quoique bien appauvrie, renouvela les merveilles dont elle s'était montrée si prodigue jadis, lorsqu'elle recevait, pour la première fois, dans ses murs, les fastueux princes de la maison de Bourgogne. Les rues furent de nouveau décorées de tapisseries et les façades des maisons ornées de torches allumées. Des arcs de triomphe, des châteaux portaient des allégories où s'étalait la plus plate adulation. Sur un échafaud couvert d'arbres, de plantes rares et de fleurs, un drôle, représentant Orphée, pinçait une lyre et en tirait, dit un chroniqueur, une si admirable musique, que tous les oiseaux des environs venaient l'écouter. Plusieurs troupes d'anges

voltigeaient, çà et là, dans des constructions de carton, qui représentaient Jérusalem. Des fontaines versaient du vin. On ne voyait partout que sentences, proverbes, allégories, métaphores, jeux de mots, hyperboles, paraboles et autres fariboles.

Charles-Quint s'occupa peu de Bruges. La métropole flamande, déchue, est comme perdue au milieu des vastes États du nouveau Charlemagne. Son histoire mentionne seulement, pendant ce règne, une inondation qui, à la suite d'une grande tempête, ravagea les environs de la ville; la création d'une chaire de philosophie et d'une chaire de théologie par Jean de Witte, évêque de Cuba; enfin, l'arrivée des annonciades ou sœurs rouges qui occupèrent d'abord un local dans la rue des Baudets, puis une maison qui avait appartenu aux frères mineurs.

L'avènement de Philippe II ouvre la période la plus désastreuse de l'histoire de la Belgique. Les massacres, les proscriptions, les exécutions dépeuplèrent nos malheureuses provinces. Dès 1564, la guerre avait commencé à Bruges entre protestants et catholiques. Les jésuites, arrivés dans cette ville en 1569, excitèrent les papistes et les décidèrent à se prononcer contre le prince d'Orange et à défendre vigoureusement la cité contre une attaque des patriotes. Les églises Sainte-Croix et Sainte-Catherine, le couvent des chartreux, celui des annonciades et l'hôpital de la Madeleine, qui se trouvaient en-dehors de l'enceinte et pouvaient être utilisés par l'ennemi, furent alors démolis.

Malgré ces précautions, le seigneur de Ryhove s'empara de Bruges assez facilement. Quelques frères gris furent brûlés sur le Bourg et les jésuites expulsés. Les vainqueurs confisquèrent les biens des ordres mendiants et pillèrent les édifices religieux. Les réformés se mirent en possession des églises Saint-Sauveur, Saint-Jean et des Augustins, dont ils firent des temples. Un peu plus tard, les couvents furent fermés. Les colletines, les sœurs noires, les religieuses de la Potterie et les carmélites obtinrent, seules, l'autorisation de demeurer dans la ville. Le personnel de l'hôpital Saint-

Jean échappa également aux proscriptions. La chapelle Saint-Basile devint un magasin.

Des maladies affreuses se joignirent aux autres calamités. En 1583, la peste fit mourir quatre-vingt mille hommes à Bruges. Tant de malheurs, une guerre si opiniâtre finirent par lasser les Espagnols eux-mêmes. Le pays était épuisé. Les troupes, privées de solde, n'obéissaient plus à leurs chefs, vivaient sur l'habitant et guerroyaient pour leur propre compte ; le trésor royal ne contenait plus un maravédis. Tout le monde désirait la paix. Elle fut enfin conclue sous l'administration du prince de Parme, et une période de calme relatif vint permettre aux habitants des provinces belges de mesurer les maux irréparables qu'avait produits la plus terrible des guerres dont nos annales conservent la trace sanglante.

Bruges était ruinée de fond en comble. Les « nations » l'avaient abandonnée, la plupart d'entre elles pour s'établir à Anvers, qui ramassait le sceptre commercial enfin tombé des mains de sa rivale. En 1511 déjà, les Portugais avaient transporté sur les bords de l'Escaut le siège de leurs affaires. Ils formaient la plus riche des sociétés de négociants étrangers établies à Bruges, car la conquête des Indes avait donné aux marchands de Lisbonne le monopole des produits de l'Orient. Les Florentins, les Génois, les Vénitiens suivirent les Portugais. Les Oosterlings, qui avaient un hôtel sur la place portant leur nom, s'en allèrent à leur tour. Les Biscayens, les Castillans, les Navarrais quittèrent Bruges également. Les Bretons, qui faisaient le commerce des canevas, de l'alun et du fil, transférèrent, comme les autres, leurs comptoirs à Anvers, où s'établirent aussi les fabricants de gants, les brodeurs de coutil, les fabricants de garance, de vinaigre et de vernis, ainsi que les Italiens qui tissaient le satin. Il ne restait plus à Bruges que le souvenir de sa prospérité passée.

En 1655, le roi d'Angleterre, Charles II, chassé de son pays, vint demander l'hospitalité à Bruges. Il y fut bien reçu. D'abord, il logea dans la maison de M. Preston, rue du Vieux-Bourg ; ensuite, il se fixa, avec son

frère, dans la maison des Sept-Tours, rue Haute. Dix ans plus tard, on commença la construction du bassin de Bruges. Huit mois suffirent pour achever cette entreprise.

Bruges fut bombardée par les Hollandais, en 1704. Dans le courant de l'année 1708, les Français la prirent et Marlborough la reprit. Louis XV y fit une entrée solennelle, le 29 juillet 1745. La révolution française ouvrit une nouvelle ère malheureuse pour les provinces belges. Les troupes républicaines ayant battu les Autrichiens, la populace se souleva dans toutes les villes flamandes et wallonnes, et commit les plus abominables excès. La terreur passa sur le pays comme un fléau aveugle et stupide. Quantité de monuments splendides furent alors détruits. L'art fit en Belgique des pertes irréparables et incalculables. Après la bataille de Fleurus, les vainqueurs exigèrent de nos provinces des contributions de guerre s'élevant au total de quatre-vingts millions de francs. La répartition en est assez intéressante, car elle indique ce que « pouvait », à cette époque, chaque ville : Anvers fut taxée à dix millions de francs; Gand, à sept millions ; Bruxelles et Namur, chacune à cinq millions ; Bruges, Tournai et Alost avec Ninove, chacune à quatre millions; Courtrai, à trois millions; Ostende et Louvain, chacune à deux millions: Mons, à plus d'un million et demi ; Malines et Ypres, chacune à un million; Lierre et Audenarde, chacune à cinq cent mille francs ; Ath, à cent cinquante mille. Bruges était donc au quatrième rang.

La Convention, qui avait besoin des richesses de la Belgique pour améliorer la situation désastreuse de ses finances et hypothéquer ses assignats complètement dépréciés, fit voter, par un certain nombre d'habitants dont les uns ne demandaient qu'à piller et dont les autres craignaient naturellement, en bons bourgeois qu'ils étaient, les coups de sabre, la guillotine et la pendaison aux lanternes, la réunion de leur pays à la France. Bruges se distingua dans cette occasion en émettant le vœu grotesque qu'on étouffât « l'hydre monstrueuse de l'aristo-robino-théocratie ».

Tant que dura l'incorporation de la Belgique à la France, c'est-à-dire de 1794 à 1815, Bruges fut réduite au rôle modeste de chef-lieu du département de la Lys. L'ancienne métropole flamande reçut, en 1804 et en 1810, la visite de Napoléon. La ville n'eut qu'à se louer du séjour qu'y fit César. L'empereur sauva la chapelle du Saint-Sang d'une destruction complète et contribua à la faire reconstruire sur l'ancien plan. Il prit intérêt également à la restauration des tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne.



XIII

LE PALAIS DE JUSTICE. — DESCRIPTION SOMMAIRE DE LA VILLE

Le palais de justice. — La cheminée du Franc. — La maison de l'ancien greffe. — Bruges envahie par les moines et les religieuses. — Bruges aujourd'hui. — Simon Stévin. — L'hôtel de Bouchoute. — La loge des Bourgeois. — L'église Saint-Gilles. — Le couvent des Dames anglaises, l'hospice du Saint-Esprit, etc. — L'église de Jérusalem. — Les églises de Sainte-Anne et de Sainte-Walburge. — Le parc. — Les remparts.



En Belgique, l'abandon de l'architecture ogivale coïncide, au moins pour les édifices civils, à peu près avec la mort de Marie de Bourgogne (1482). L'hôtel consulaire des Biscayens, construit à Bruges, en 1495, paraît être le premier exemple connu de l'application du style renaissance dans nos provinces. Certaines parties de l'hôtel du Franc offrent de beaux spécimens de ce style.

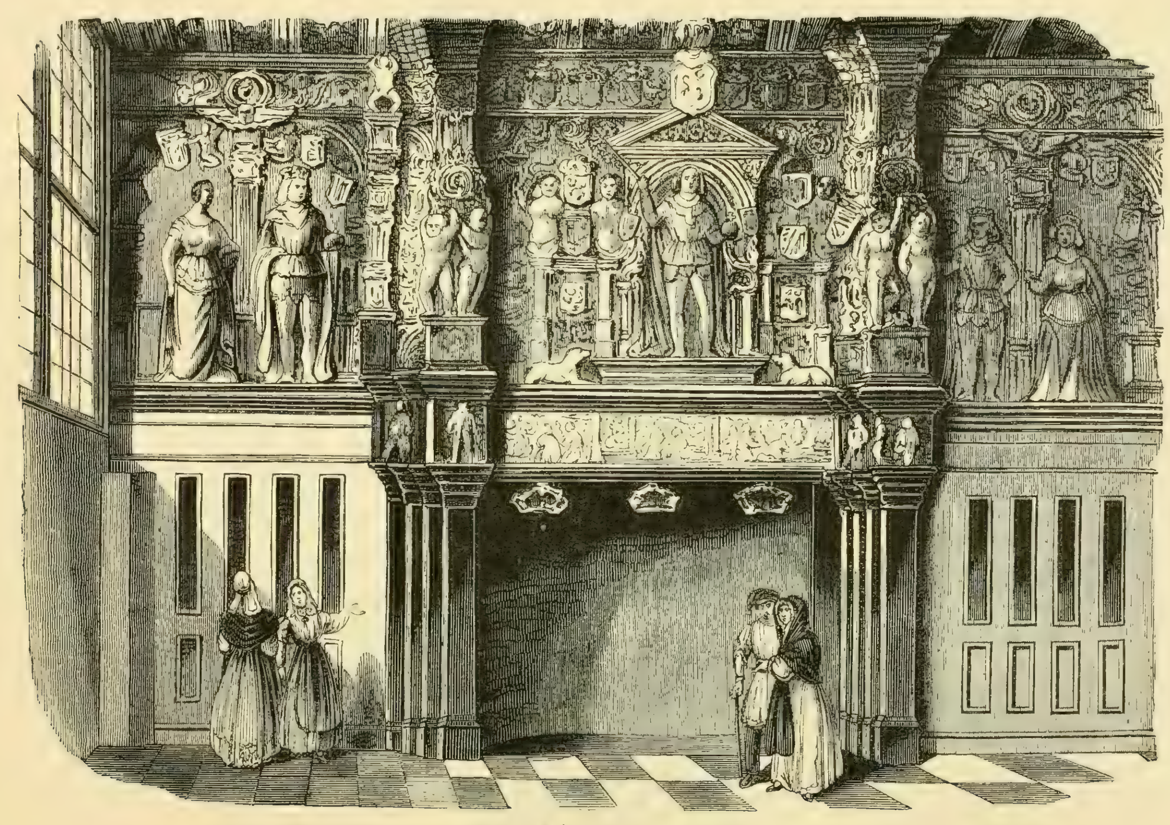
Cet hôtel, qui est devenu aujourd'hui le palais de justice, occupe le côté oriental de la place du Bourg. Sur son emplacement, s'élevait jadis le palais des comtes de Flandre, lequel communiquait, ainsi que nous



VUE DU PALAIS DU FRANC.

l'avons déjà dit, avec la cathédrale Saint-Donat par une galerie couverte. Le tribunal du Franc siégeait dans quelques-unes de ses dépendances. Plus tard, après que Philippe le Bon se fut fait bâtir une nouvelle résidence, l'écoutète de la ville s'établit également dans le vieux château. On reconstruisit, en 1434, cet antique monument; en 1520, il menaçait ruine de nouveau; on le réédifia une fois encore. La partie la plus ancienne qui subsiste aujourd'hui est celle qui donne sur le canal des Marbriers.

La fameuse cheminée du Franc se trouve dans la « chambre des Échevins ». Cette merveille de l'art de la Renaissance est l'œuvre de Lancelot Blondeel, qui en fit le plan, en dessina les détails et en dirigea le travail d'exécution. La cheminée est en marbre noir de Dinant. Des colonnes supportent une frise d'albâtre formée de quatre bas-reliefs représentant l'histoire de la chaste Suzanne. Le contre-cœur est garni d'une belle plaque aux armoiries du Franc. La partie supérieure de la cheminée, entièrement de bois de chêne sculpté, se prolonge sur le plafond. Une statue de Charles-Quint surmonte le manteau. L'empereur est couvert de son armure. Il a la couronne impériale en tête; au cou, la Toison d'or; la main gauche soutient le globe; de la droite, il lève le glaive. Derrière Charles-Quint, l'artiste a placé un trône sur lequel sont sculptés les portraits de Philippe le Bon, de Jeanne la Folle, de Marguerite d'Autriche et de Charles de Lannoy, le vainqueur de Pavie. A droite et à gauche du trône, les colonnes d'Hercule supportent huit écussons; deux autres sont disposés entre les colonnes. Au-dessus du fauteuil impérial, se trouvent les armoiries de l'Empire entourées du collier de la Toison d'or et timbrées d'un heaume ayant pour cimier le coq gaulois. La hotte de la cheminée est garnie de seize écussons portant les armes des ancêtres paternels et maternels du grand empereur. Contre les pilastres, dont les chapiteaux soutiennent les poutres du plafond, des génies élèvent deux médaillons au centre desquels sont sculptés les portraits de François Ier et d'Éléonore d'Autriche. A droite



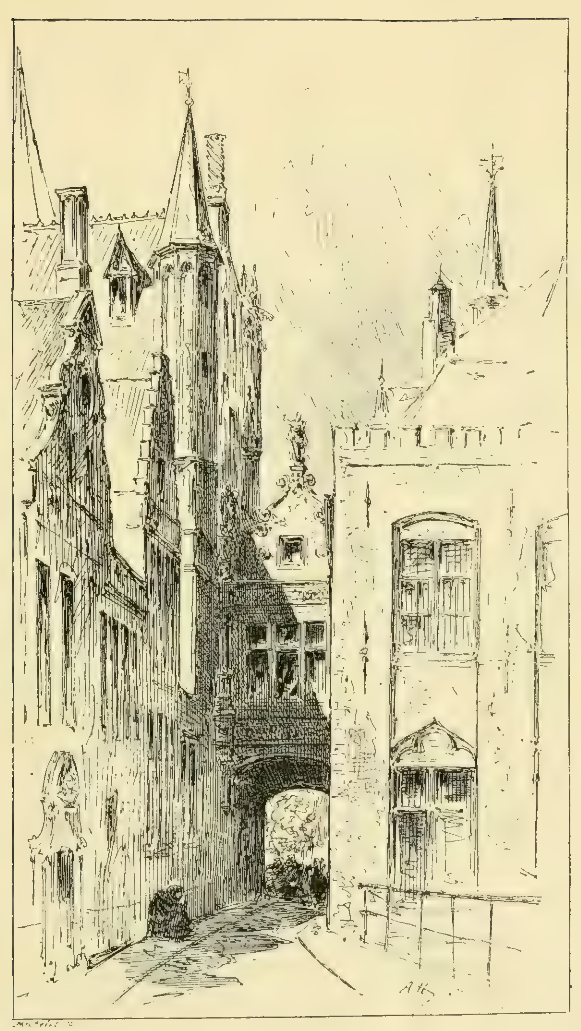
CHEMINÉE DU FRANC.

du spectateur, deux grandes statues représentent Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille; celles qui sont à gauche reproduisent les traits de Maximilien et de Marie de Bourgogne.

On a décoré les murs de la chambre des Échevins de tapisseries confectionnées à Ingelmunster, en 1859, sur le modèle des anciennes tentures qui ornaient jadis cette salle et dont on a découvert des morceaux dans une cave. Les archives provinciales sont déposées dans l'ancienne chapelle du palais du Franc.

Entre l'hôtel de ville et le palais de justice, se trouve un petit édifice de style renaissance, qui sert actuellement de justice de paix. Construit en 1534, il fut longtemps occupé par l'ancien greffe de la ville. Des statues de Moïse, de la Fidélité, de la Prudence, d'Aaron, de la Force, de la Justice et de la Tempérance, sculptées au XVIe siècle par Guillaume Aerts, surmontaient jadis les pignons. La façade était, en outre, ornée de douze bustes et des armoiries de Charles-Quint, du comté de Flandre, de la ville et des neuf gildes principales. Tous ces ornements ont été brisés et détruits en 1792. En 1877, on répara le vieux bâtiment. Cette restauration laisse beaucoup à désirer. La rue de l'Ane-Aveugle traverse la maison de l'ancien greffe sous une voûte élégante, dont les nervures s'appuient sur des consoles représentant des scènes de la vie de Samson.

Les archives de la ville sont conservées dans cet édifice. Elles renferment quelques pièces précieuses, notamment un état détaillé de la plus ancienne loterie dont l'histoire fasse mention. Cette loterie fut tirée à Bruges le 24 février 1446, c'est-à-dire longtemps avant que cette sorte de spéculation n'ait été connue en Italie, d'où on la croit généralement originaire. Il s'y trouve aussi un très grand nombre de documents concernant l'administration de la cité, des comptes, des ordonnances de police et des collections de pièces ayant appartenu aux métiers, aux corporations, aux serments, etc. On y a déposé des glaives de justice du XVe siècle, des sceaux et des matrices de sceaux.



RUE DE L'ANE-AVEUGLE.

Les guerres qui désolèrent la Belgique pendant le xvi[e] et le xvii[e] siècle obligèrent les moines et les religieuses habitant les couvents situés dans la campagne à chercher asile dans les villes. Bruges fut littéralement envahie par des réfugiés appartenant à tous les ordres monastiques. A mesure que les « nations » quittaient la ville et que les ouvriers émigraient, des hommes et des femmes voués à la vie oisive et contemplative ou à la pratique stérile des œuvres charitables s'y multipliaient. Ce ne fut pas une des moindres causes du déclin de la Venise du Nord. Les annonciades ou sœurs rouges s'y réfugient en 1566. Les sœurs de Sainte-Godelive, venant de Ghistelles, arrivent en 1577 et s'installent au bout de la rue des Oies. Les jacobines parurent l'année suivante. En 1592, les capucins s'établissent près de l'église Saint-Gilles. Vingt ans plus tard, les chartreuses se logent dans la rue qui porte leur nom. Les religieuses de Sarepta se réfugient dans l'hôtel Saint-Pol, près du pont Snackaerts, en 1617. Les nonnes anglaises de Saint-François arrivent en 1621 et vont habiter une partie du château des Comtes, cour du Prince. L'abbaye des Dunes, située près de Furnes, ayant été détruite par les gueux, en 1560, on la reconstruit à Bruges en 1623 ; c'est aujourd'hui le séminaire diocésain. Les carmélites déchaussées se présentent en 1624. L'année suivante, les thérésiennes se bâtissent un couvent rue des Baudets. Les dames anglaises, venant de Louvain, s'installent en 1629, dans l'ancien couvent de Nazareth. Les carmes déchaussés arrivent en 1630 ; les maricoles, en 1670. La même année, l'abbaye de Hemelsdaele est transférée de Dixmude à Bruges, dans la rue Sainte-Claire. Les capucines ou pénitentes, arrivant de Bourbourg, vont se fixer, en 1652, près du cimetière Sainte-Anne. Les sœurs apostolines quittent, en 1707, Malines pour Bruges, où elles s'établissent dans l'ancien hôtel d'Adornes.

Outre les monuments que nous avons décrits, le chef-lieu de la Flandre occidentale possède beaucoup d'édifices moins importants. Il existe, dans la plupart des quartiers de la ville, un si grand nombre de maisons bâties

au xve et au xvie siècle, que les énumérer serait fastidieux. Ce sont ces maisons qui donnent surtout à la ville son aspect particulier, son cachet si pittoresque et qui en font une Nuremberg belge. Une promenade dans les rues de Bruges nous permettra de passer en revue les monuments dont nous n'avons point parlé et les plus belles demeures anciennes.

Partons de la gare, qui croule toujours d'un côté quand on y travaille de l'autre. Elle est située sur l'ancien Marché-du-Vendredi, où avaient lieu jadis les exécutions capitales, souvent plusieurs par jour. Nous entrons en ville par la rue Sud-du-Sablon, qui prolonge la rue des Pierres. A elles deux, elles forment la plus vivante, la plus animée, la plus passante, la plus commerçante des rues de Bruges ; ce qui n'est pas dire beaucoup, il est vrai. A l'endroit où finit la rue Sud-du-Sablon et où commence la rue des Pierres, s'élève la cathédrale. Un peu au-delà de Saint-Sauveur, s'ouvre une petite place, plantée d'arbres qui étendent leur feuillage sur la statue de Simon Stévin, le plus illustre certainement des enfants de la vieille métropole flamande, car ni Van Eyck, ni Memling n'étaient Brugeois d'origine.

Stévin, né vers le milieu du xvie siècle, mourut en 1633 ou en 1635. Il inventa le calcul décimal et la notation des puissances par leurs exposants. La mécanique lui doit la découverte du théorème fondamental de la composition des forces, sur lequel est basée la statique presque entière. Il exposa, dans son *Traité d'hydrostatique*, tous les principes relatifs aux pressions exercées par les liquides (1). Il trouva quelques-unes des propriétés de la loxodromie. Stévin défendit énergiquement le système de Copernic. Il y avait quelque mérite à s'en déclarer partisan à une époque où les gens les plus intelligents et les plus instruits considéraient les propositions formant le syllogisme de Froidmont comme des axiomes, c'est-à-dire comme des propositions évidentes et qui, par cela même, sont irréfutables et n'ont pas besoin d'être démontrées. « La terre, disait

(1) Rousseau. — *Patria Belgica.*

Froidmont, doit être au centre des cieux, car au centre de la terre se trouve l'enfer, qui doit être aussi éloigné que possible des cieux. »

Dans la rue des Pierres, on voit encore les anciennes maisons des cordonniers et des charpentiers. Cette rue débouche sur la Grand'Place. Nous avons décrit les Halles, qui occupent le côté sud de cet immense carrefour. Un incendie a détruit, en 1878, une partie des bâtiments qui bordaient la place à l'est et qui avaient été construits sur l'emplacement de l'ancienne Waterhalle. Au coin de la rue Saint-Amand, s'élève l'hôtel de Bouchoute, en face duquel est situé le Cranenbourg, où fut enfermé Maximilien. Quand des joutes avaient lieu devant les Halles, les princes prenaient place aux fenêtres du Cranenbourg. L'église Saint-Christophe, démolie en 1780, se trouvait contre le Marché-aux-Œufs, où il y a maintenant une fontaine surmontée des armoiries de la ville, soutenues par un lion et un ours. On remarquera, au fond de la Grand'Place, plusieurs maisons anciennes, notamment le petit hôtel du Panier d'or et la maison ayant appartenu jadis aux poissonniers.

En revenant vers la gare, par la rue Saint-Amand, nous trouvons, rue Courte-d'Argent, la maison de Jean Vasquez, et rue Nord-du-Sablon, une brasserie ornée de sculptures représentant les travaux du brasseur.

La rue Saint-Jacques nous conduit à l'église Saint-Jacques. Non loin de là, rue des Aiguilles, deux maisons du xve siècle, l'une nommée t'Hof Van Ghistelle, qui a une tour cylindrique en briques rouges, l'autre dite Züden Hooftcleet, méritent une mention. Dans cette même rue, l'école de Fœre occupe deux anciens bâtiments. Le premier, surmonté d'une tour, a été construit par Pierre Bladelin et occupé successivement par Thomas Portunari, agent des Médicis, à Bruges, au xve siècle, par Jacques de Fiennes, par le comte d'Egmont et par les carmélites déchaussées. Le second bâtiment était jadis l'hôtel Miraumont. Memling habitait, rue du Pont-Flamand, une maison sur l'emplacement de laquelle on a planté le jardin de la demeure portant le numéro 20. Rue Sire Jean-de-Marael et

petite rue des Chapeliers, des marteaux du XVe et du XVIe siècle sont accrochés à des portes.

Tout proche du hideux théâtre de Bruges, à l'angle des rues Flamande et des Pelletiers, se trouvent les anciens hôtels des Génois et de la famille van der Buerse. La rue de l'Académie conduit à la loge des Bourgeois, actuellement occupée par le musée communal. Ce monument est du XIVe siècle. Il devint, au commencement du siècle suivant, le lieu de réunion de l'illustre société de l'Ours blanc, qui y donna des fêtes célèbres. Cette destination est rappelée par l'ours blanc placé debout dans une niche à l'un des angles de l'édifice. Le 27 janvier 1755, un incendie détruisit une partie des bâtiments, qui furent promptement rebâtis sur le plan primitif. L'école publique des beaux-arts y était installée depuis 1720.

Devant l'académie, on a dressé la statue de Jean Van Eyck, au milieu de la place portant le nom du grand peintre. Cette place est entourée de vieilles constructions remarquables. Près de là, Marché-du-Mercredi, Memling, lui aussi, a une statue. Sur ce même marché, les sœurs noires de Béthel ont établi, dans des bâtiments de 1561, leur couvent dit « de Castaigne Boomen ».

On voit partout, dans la rue Espagnole, des traces du séjour qu'y ont fait jadis les négociants espagnols. Une façade porte la triple inscription : « Zwart huus. — La maison noire. — La casa negra ». Le marchand Gonzalvo d'Aguillera y habitait la maison dite « den Piinappel ». L'ancien hôtel des Castillans se trouvait dans cette rue ; il en reste une fenêtre à réseau.

L'église Saint-Gilles, fondée en 1240, modifiée plusieurs fois, notamment en 1450 et en 1465, possède quelques bons tableaux de Jacques Van Oost le Vieux, de Jean Maes et de Pierre Pourbus. Dans le cimetière de cette église, sont enterrés Lancelot Blondeel, mort le 4 mars 1561, sa veuve décédée en janvier 1562, et leur fille, veuve de Pierre Pourbus,

morte en 1588. Le peintre Jean Prévot repose sous les dalles de Saint-Gilles, probablement en compagnie de Memling et de Pierre Pourbus.

Plusieurs monuments religieux bordent le quai de la Poterie. Nous rencontrons d'abord l'immense séminaire diocésain. Le terrain qu'il occupe appartenait, avant la révolution, à l'abbaye des Dunes. En 1792, cette abbaye devint un lycée. Les bâtiments actuels ont été construits en 1628. Le séminaire possède un très remarquable haut relief en pierre de Kehlheim, sculpté d'après un dessin d'Albert Dürer. Il représente la Visitation. La bibliothèque compte plus de 10,000 volumes et de 170 manuscrits, parmi lesquels il y en a de fort précieux, notamment un Valère Maxime en trois tomes in-folio, ornés de miniatures dont plusieurs sont attribuées à Jean Van Eyck.

Près du séminaire, se trouvent l'hospice du Saint-Esprit et l'église Notre-Dame de la Poterie. L'hospice a été fondé, dit-on, vers 1164; l'église est moins ancienne. Construite dans les dernières années du XIIIe siècle, elle a été remaniée en 1358 et en 1665.

Au bout de la rue des Carmes, sont situés deux édifices. Le premier est le local de la Société Saint-Sébastien dont nous avons déjà parlé. On connaît le second sous le nom de couvent de Nazareth ou des Dames anglaises. Il appartient aux chanoinesses de Saint-Augustin, qui y ont établi un pensionnat renommé. Dans le voisinage de ce monastère, il y a un autre pensionnat de jeunes filles tenu par des religieuses. C'est l'ancienne abbaye de Cîteaux, devenue couvent de Spaermaellie. Il se trouve rue Snackaerts.

L'église de Jérusalem ou du Saint-Sépulcre est une construction bizarre surmontée d'une grosse sphère de cuivre. Elle a été édifiée, paraît-il, sur le modèle de la véritable église du Saint-Sépulcre, par Pierre Adornes, qui aurait fait trois fois le voyage d'outre-mer pour rapporter les plans du monument élevé au bout de la rue Pré-aux-Moulins. Qu'y a-t-il de vrai dans ce récit? Il est difficile de le savoir. Quoi qu'il en

soit, l'église du Saint-Sépulcre de Bruges ne ressemble en rien à l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem. L'hôtel d'Adornes est aujourd'hui occupé par des sœurs apostolines.

Les églises de Sainte-Anne et de Sainte-Walburge, cette dernière bâtie par les jésuites, ne renferment aucune œuvre d'art de grand intérêt. Rue des Armuriers, nous trouvons le couvent des Dames de l'instruction chrétienne, et rue des Boiteux, l'hospice et la chapelle de Notre-Dame des Aveugles. Cette chapelle possède, parmi d'autres ex-voto, le modèle d'un vaisseau de guerre de 1588. Nous revenons à la Grand'Place par la rue de Cordoue, où est située la maison de « l'Esturgeon », et par la rue Philipstock.

De la Grand'Place, une rue étroite nous conduit à la place du Bourg. Nous avons déjà décrit les monuments qui font de celle-ci la merveille de Bruges. Passons donc sans nous arrêter et engageons-nous dans la rue de l'Ane-Aveugle, qui traverse la maison de l'ancien greffe. Nous voici à l'odorant Marché-aux-Poissons. Un peu au delà du marché, nous trouvons le quai du Rosaire. C'est d'un point de ce quai qu'on jouit de la vue la plus renommée de Bruges. Rue de l'Eeckhout, est situé le couvent des Dames de Saint-André. Au bout du Marché-aux-Herbes, les sombres bâtiments de la prison dominent le Parc. Cette promenade est plantée de beaux arbres. Malheureusement, la laide église Sainte-Marie-Madeleine, édifiée dans un coin du jardin, le dépare. La rue Neuve-de-Gand passe devant l'église. Nous y rencontrons l'abbaye de Saint-Trond et l'ancien hospice de Nazareth, jadis léproserie, occupé aujourd'hui par l'école des orphelins de la ville. Une autre école d'orphelins, dite l'école Bogaerde, est située rue Sainte-Catherine. Vis-à-vis de cet établissement, demeurent, dans l'ancien couvent des frères cellites, les frères de la charité. Plus loin, les rédemptoristines habitent un monastère ayant appartenu aux capucines. Vers l'extrémité de la rue, près des remparts, s'élève le couvent du mont Sinaï, propriété des pauvres claires. Au commencement de la rue Sainte-

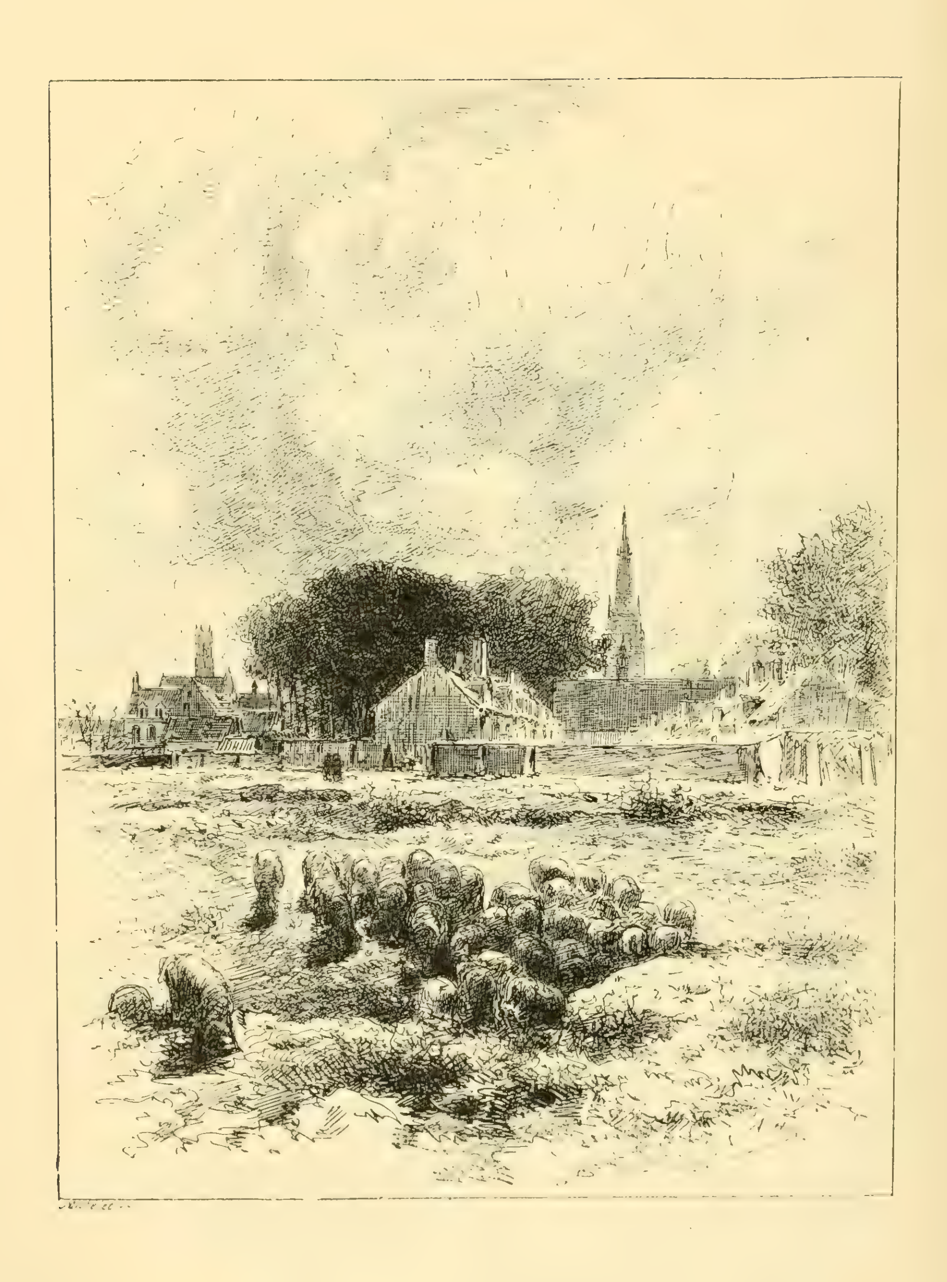


LE PONT SAINT-JEAN.

Catherine, l'hôpital Saint-Jean dresse ses constructions massives près de l'église Notre-Dame. De la place qui est à côté de ce dernier édifice, on aperçoit les lucarnes à pignons de l'hôtel de Gruuthuuse. Le Dyver, où l'on arrive ensuite, prolonge le quai du Rosaire. C'est une large allée plantée de grands arbres et bien ombragée. Elle borde un canal sur lequel voguent, comme sur tous les cours d'eau sillonnant Bruges, des flottilles de cygnes et de canards. Passons le pont Saint-Jean, la rue aux Laines, où se trouve une ancienne maison ayant pour enseigne : « Dits in de grooten mortier », nous ramènera de nouveau à la Grand'Place.

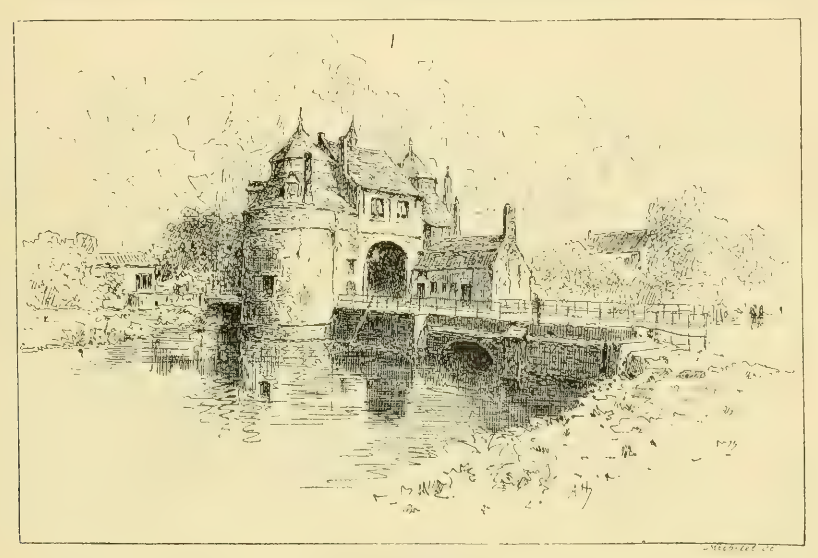
Les remparts qui entourent Bruges ont à peu près sept kilomètres de longueur. Le développement en est donc à peu près égal à celui des boulevards de Bruxelles. Aussi ne pénètrent-ils nulle part à l'intérieur de la ville. Entre leur ligne et les dernières constructions de la cité, s'étendent généralement des jardins maraîchers. Près de la porte de Damme, le canal de Bruges à Ostende vient aboutir au bassin du Commerce. Le rempart commençant non loin de cette porte et se dirigeant vers l'ouest est planté de grands arbres. Le chemin de fer de Blankenberghe longe cette promenade, la plus belle de Bruges. Non loin d'ici, dans la rue Sainte-Claire, les capucins ont un couvent dont la chapelle contient une *Adoration,* de Jacques Van Oost le Vieux; un *Couronnement d'épines*, de Louis de Deyster, et une *Vision de saint Augustin*, de Quellin. Des orfèvreries de grande valeur et de beau style sont conservées dans la sacristie. Le rempart du Bassin se termine à la rue des Baudets, qui aboutit à la porte des Baudets et où se trouvent l'hospice Saint-Josse, le couvent des carmes déchaussés et, un peu à l'écart, le monastère des carmélites. Les maricoles demeurent rue du Vieux-Sac. Rue Saint-Georges, les religieuses de Saint-Dominique ont un établissement construit sur les ruines d'un ancien manoir.

Le rempart de la Porte-Maréchale vient après celui du Bassin. Les moulins qui lui donnaient, il y a peu d'années encore, un aspect si pitto-



resque, ont été démolis. Entre la porte Maréchale et le chemin de fer, rue des Boiteux, sont situés l'hospice et la chapelle de Notre-Dame des Aveugles, fondés en souvenir de la bataille de Cassel, par le comte Robert de Béthune, pour servir de retraite à treize aveugles.

On a transformé en square le rempart de la Bouverie. Dans la rue qui porte ce même nom, nous trouvons l'hospice Saint-Julien, où des aliénés sont soignés par des religieuses; l'abbaye Sainte-Godelive, qui renferme

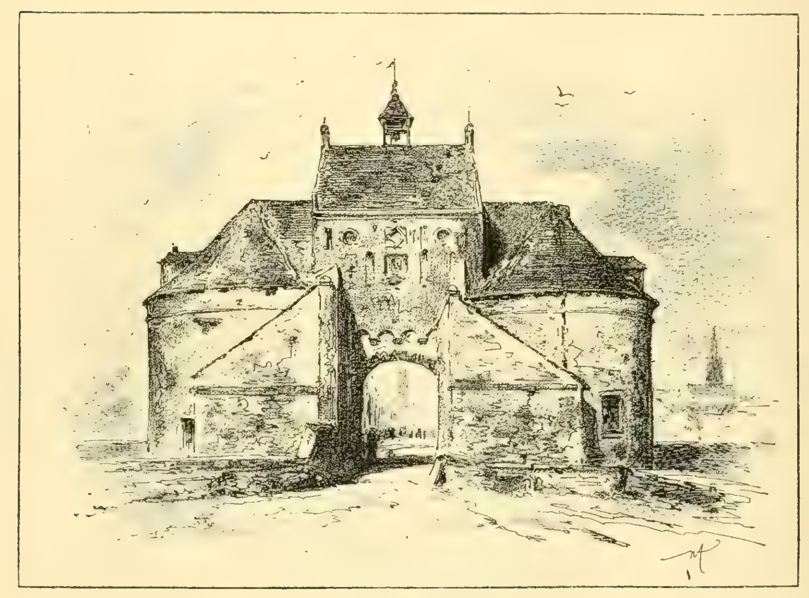


PORTE DES BAUDETS.

quelques objets précieux, notamment un tableau de Louis de Deyster. Les capucins abondent à Bruges. Ils possèdent, outre leur monastère de la rue Sainte-Claire, un second couvent, situé non loin de l'abbaye de Sainte-Godelive.

Le rempart du Béguinage est traversé par les voies du chemin de fer de Courtrai et par celles du chemin de fer de Bruxelles. Il aboutit au pont à quatre arches du Minnewater. D'ici, on a une vue magnifique sur le lac

d'Amour. C'est une vaste pièce d'eau rectangulaire, bordée d'un côté d'une avenue de grands arbres. Au fond du tableau, on aperçoit une vieille maison d'écluse et le pont à trois arches sur lequel on passe pour entrer dans le Béguinage. A gauche, se dresse la seule tour qui subsiste encore de toutes celles qui flanquaient l'enceinte construite de 1270 à 1332. Vers le sud, le large canal de Bruges à Gand étale ses eaux tranquilles au milieu

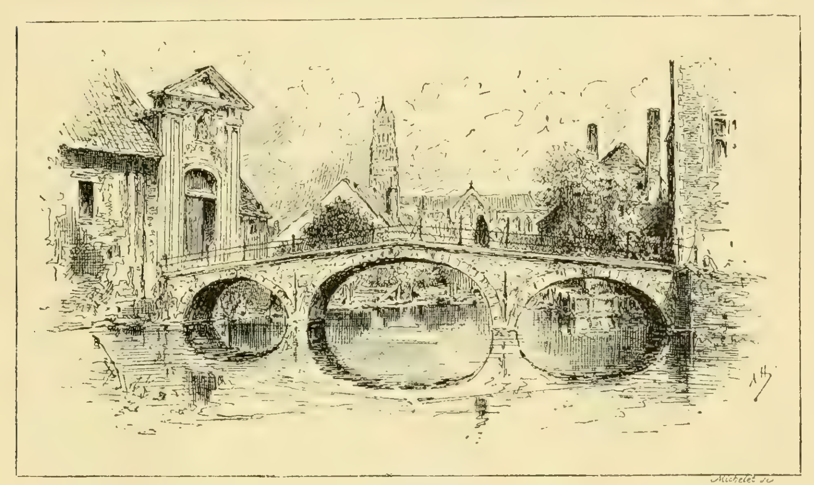


LA PORTE MARÉCHALE.

des prairies. Le bâtiment en briques rouges qui se trouve en face de l'entrée du Béguinage, de l'autre côté de la place de la Vigne, est le couvent des sœurs de charité.

Le rempart Sainte-Catherine n'a rien de remarquable. Le rempart de la Porte-de-Gand est aujourd'hui un parc anglais. Des quatre portes qui subsistent, celle de Gand et celle dite de Sainte-Croix sont les mieux

conservées. Les remparts Boonen et des Casernes ne méritent pas d'attirer particulièrement l'attention. Il n'en est pas de même du rempart Sainte-Croix. Celui-ci a conservé des moulins élevés sur de hautes buttes. Du sommet de ces buttes, on a sur la ville de Bruges une vue moins pittoresque peut-être, mais bien plus étendue que celle dont on jouit du pont du Minnewater. Au premier plan, se montre la bizarre tourelle du local des archers de Saint-Sébastien. Plus loin, dominant les toits, se dessinent



PONT DU BÉGUINAGE.

sur l'azur du ciel une foule de tours et de tourelles, de clochers et de clochetons qu'il est facile de reconnaître.

Après avoir recherché ce que fut Bruges au temps de sa plus grande prospérité et ce qu'elle est maintenant, on se demande si la vieille cité verra jamais revenir les beaux jours d'autrefois ou si elle est destinée à s'éteindre fatalement dans un avenir plus ou moins éloigné? N'est-ce point se faire illusion que de croire, avec beaucoup d'hommes intelligents, que Bruges pourrait relever sa fortune en améliorant son port et ses communications avec la mer ou en devenant une sorte de vaste musée?

Il semble que la nature entière soit régie par une loi qui ne souffre pas d'exceptions. Tout ce qui existe sous forme organisée naît, grandit, décline et meurt. L'homme passe par les trois phases de la jeunesse, de l'âge viril et de la vieillesse. Les nations, les empires n'échappent pas à la commune destinée. Les espèces animales et végétales y sont soumises. Les mondes flambent dans l'espace pendant la première période de leur vie, s'éteignent et deviennent propres à porter des plantes et des animaux pendant la seconde, enfin, parcourent leurs orbites, glacés, nus et stériles pendant la troisième. Les villes ne sont point hors la loi générale. Comme les hommes, comme les nations, comme les empires, comme les espèces animales et végétales, comme les mondes, elles arrivent à la vieillesse, à la décrépitude et à la mort après qu'elles ont perdu leur brillante jeunesse et qu'elles sont parvenues au bout de leur âge viril. Bruges n'échappera pas au sort de tant de cités jadis illustres, opulentes et puissantes, aujourd'hui disparues.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES


CONNAITRE SON PAYS

